

GEO HISTOIRE

AOÛT-SEPTEMBRE 2016

N° 28

Les Celtes **GEO HISTOIRE**



Les Celtes

La grande saga
d'une civilisation qui marqua l'Europe

ET AUSSI COMMENT LE DOCTEUR JIVAGO ÉCHAPPA AU KGB

POUR RÉFLÉCHIR ET AGIR AVEC UN TEMPS D'AVANCE

La revue de référence des cadres et dirigeants



ÉDITION
FRANÇAISE



En vente chez votre marchand de journaux
pour trouver le plus proche, téléchargez



Également disponible sur :

prismaSHOP

Télécharger dans
l'App Store

DISPONIBLE SUR
Google play

La première Europe



Derek Hudson

A

première vue, il y a peu de raisons de s'intéresser à Lavau. Petit bourg français, 960 habitants, la banlieue de Troyes, une rocade, pas d'église ni de cimetière, et un projet de prison pour

2022. Bref, Lavau, ce serait un peu la Champagne sans le champagne. Sauf que. A Lavau, en 2014, les archéologues ont mis au jour l'une des plus importantes sépultures de l'époque celte. Cette découverte complète les recherches toujours actives dans d'autres sites en Europe. Et prouve, qu'aujourd'hui encore, le monde des Arvernes et des Eduens continue de nous parler.

Et voilà qui est utile. Sous la plume des historiens mémorialistes romains et de César en particulier, les Celtes furent d'abord dévalorisés, réduits à l'état de «bons sauvages» ou de barbares sanguinaires. A partir du XVIII^e siècle, l'Histoire a eu tendance, à l'inverse, à surestimer leur importance, à en faire une civilisation à part entière quand il s'agissait plutôt d'une communauté de peuples, dont les liens étaient avant tout économiques et culturels. Aujourd'hui, on pourrait considérer que ces siècles-là sont désormais un théâtre pour experts en ossements et en nécropoles. Ce serait oublier que nous devons aux Celtes une partie de nos racines. Ces peuples furent une mère de l'Europe. Cette mère-là a, certes, laissé un héritage plus ténu que la romaine ou la chrétienne, car elle a eu le tort de souder sa famille autour d'une langue et non d'une écriture, dont il ne reste que de très rares exemples. Mais la culture celte s'est aussi dissoute dans les siècles parce que celles qui lui ont succédé ont intégré une partie de ses savoirs, de ses rites, de ses guerriers aussi. Les Celtes inven-

tèrent une agriculture, un artisanat, un art, ils construisirent des voies de communication, développèrent des sciences et des armes, un système d'éducation pour tous, maîtrisèrent une ressource économique majeure, le sel. De grandes villes, Bâle, Belgrade, Milan, Genève, Paris, Reims, sont les descendantes des oppidums celtes. Et ces supposés «barbares» formèrent, entre 800 et 25 avant Jésus-Christ, un ensemble politique qui finit par s'étendre de la mer d'Irlande à la mer Noire. Ils avaient dessiné, avant les Romains, Charles-Quint, Napoléon et Maastricht, une Europe. Il y eut des combats et du sang versé, certes. Mais ce fut la première ébauche d'une Europe homogène, et ce ne fut pas une dictature.

Où commence l'histoire de notre Europe ? De quels peuples sont issus les Européens ? Quelles religions se sont succédé sur son territoire ? Quels savoirs s'y sont accumulés ? Ces questions, si importantes aujourd'hui, nécessitent, pour y répondre, de n'oblitérer aucun chapitre de l'histoire du continent. Aucune de ses sources, qui plongent dans les mondes grec, chrétien, juif, romain, musulman et dans les écrits des Lumières. Mais aussi dans le patrimoine celte. Celui-ci a contribué à former l'épais et riche sédiment de l'identité européenne. Et compose donc le ciment de son avenir. Quelle culture en effet, quelle nation, quelle entité politique, peut prétendre grandir si elle se coupe de ses racines ? L'avenir de l'Europe se trouve aussi à Lavau. ■

ERIC MEYER, RÉDACTEUR EN CHEF



S O M M A I R E

6 PANORAMA**L'empreinte des royaumes**

Les collines du Morvan, les plaines de Rhénanie ou le sud du Dorset anglais... Ici, les puissantes communautés celtes ont rayonné avant que les rivalités et l'Empire romain n'effacent presque toutes leurs traces à l'aube de l'ère chrétienne.

20 CARTE**Quand l'Europe était celtique**

Les territoires et leurs tribus du VIII^e siècle avant J.-C. (début de l'âge du fer) au I^{er} siècle avant J.-C.

22 1600 À 800 AVANT J.-C.**Les hypothèses sur leurs origines**

Comment les populations celtes sont-elles apparues ? Qui étaient-elles ? La question passionne les historiens, qui ont envisagé plusieurs pistes.

26 800 À 450 AVANT J.-C.**Hallstatt : chez les princes de l'or blanc**

Dans le massif du Salzberg (Autriche), les Celtes exploitèrent très tôt les mines de sel. Cette denrée essentielle leur apporta la richesse et étendit leur influence sur un immense territoire, de la Bohême à la Bourgogne actuelle.

34 450 À 25 AVANT J.-C.**Des tribus à la conquête de l'Europe**

A partir de 450 avant J.-C., les Celtes, jusque-là sédentaires, construisent des oppidums et s'étendent au sud et à l'ouest de l'Europe. C'est la période faste du deuxième âge du fer.

38 II^e-I^{er} SIÈCLE AVANT J.-C.**Par le verbe et par le serpe**

Maîtres en astronomie et en mathématiques, les druides excellaient dans la botanique et la poésie... Mais ces «très savants» détenaient aussi un rôle politique.

44 LA VIE QUOTIDIENNE**Vivre et mourir comme un celtique**

Fortifications, tribunal, sanctuaire... La technologie des images 3D permet de replonger dans un oppidum à l'âge du fer.

56 280 À 25 AVANT J.-C.**La sanglante épopée des Galates**

Au début du III^e siècle avant J.-C., des Celtes venus d'Europe s'établissent en Asie Mineure. Ils vont longtemps terroriser la région, avant de subir la domination romaine.

62 L'ART DE LA GUERRE**Les hordes celtes, terreur du monde antique**

Le corps peint, les guerriers hurlaient et soufflaient dans des trompes assourdissantes. Des champions de l'intimidation !

70 Cinq batailles qui ont fait leur légende

Déterminés et habiles tacticiens, les Celtes étaient des combattants redoutés par les légions romaines. La preuve en cinq dates.

78 Bouddica, reine et résistante

A la tête d'une armée de plus de 120 000 hommes, cette femme se dressa contre l'envahisseur romain. Portrait d'une icône.

82 L'ART**Les trésors d'une civilisation disparue**

Objets et parures de l'art celtique présentent des visages, des symboles, parfois effrayants, parfois grotesques. Analyse.

96 XVIII^e-XX^e SIÈCLE**La celtomanie, une obsession européenne**

Dès le siècle des Lumières, intellectuels et artistes, obnubilés par la quête des origines, se sont pris de passion pour les Celtes. Au risque d'idéaliser leur histoire.

102 AUJOURD'HUI**Les nécropoles parlent encore**

Vix, Hochdorf et récemment Lavau... Les sites continuent de dévoiler des aspects méconnus de la civilisation celtique.

110 L'ENTRETIEN**«L'avenir des Celtes n'était pas sur cette terre»**

Comment leur civilisation a-t-elle pu disparaître en laissant si peu de traces ? La réponse de Graham Robb, historien britannique.

115 POUR EN SAVOIR PLUS

Notre sélection de livres sur la civilisation celtique.

LE CAHIER DE L'HISTOIRE**118 RÉCIT****Le roman noir du Docteur Jivago**

En 1956, Boris Pasternak faisait sortir clandestinement son manuscrit d'URSS. Un livre que la CIA allait utiliser contre le Kremlin.

130 À LIRE, À VOIR

Un livre sur Paul Touvier, chef de la milice lyonnaise, une expo à Paris sur l'histoire de la monnaie, etc.

Ce numéro GEO Histoire est vendu seul à 6,90 € ou accompagné du DVD *Sur la trace des Celtes*, un documentaire de Marc Jampolsky, pour 4,90 € de plus.

En couverture : Vercingétorix appelant les Gaulois à la défense d'Alésia, de François Emile Ehrmann, huile sur toile de 1869, musée d'art Roger-Quilliot, Clermont-Ferrand. Crédit photo : Josse/Leemage.

Abonnement : Ce numéro comporte une carte jetée abonnement pour les kiosques en Suisse, en Belgique et en France, un encart «Welcome Pack Loisirs et Multi» pour les abonnés, et un encart «Marianne» pour une sélection d'abonnés.



82



////
PANORAMA



L'empreinte DES ROYAUMES

Les collines du Morvan, les plaines
de Rhénanie ou le sud du Dorset anglais...
Ici, les puissantes communautés celtes
ont rayonné, avant que les rivalités et
l'Empire romain n'effacent presque toutes
leurs traces à l'aube de l'ère chrétienne.

PAR FRÉDÉRIC GRANIER (TEXTES) ET BERTHOLD STEINHILBER/LAÏF-RÉA (PHOTOS)

Sur le mont Beuvray (Bourgogne-Franche-Comté), des chercheurs ont reconstitué des remparts de l'oppidum (cité fortifiée) de Bibracte. Les Eduens, l'une des plus importantes tribus celtes de Gaule, en avaient fait leur capitale au I^{er} siècle avant J.-C.





FRANCE

Bourgogne

Inspiration celtique, savoir-faire romain

Sur l'artère principale de l'oppidum de Bibracte se trouvait ce bassin monumental découvert en 1987, dont la signification intrigue toujours les archéologues. Hommage aux divinités de l'eau ? Symbole de la fondation d'une ville qui deviendra **le centre du pouvoir éduen** au I^{er} siècle avant J.-C. ? Une chose est sûre : la technique employée pour tailler le granit n'est pas spécifiquement celte. Elle s'inspire du savoir-faire des peuples méditerranéens, et plus particulièrement de celui des Romains, alors alliés de cette tribu gauloise. Le pacte des Eduens avec Jules César façonna en effet l'architecture de Bibracte, où l'on trouvait, à côté d'habitations en bois, des maisons en pierre d'inspiration romaine, destinées aux notables et aux commerçants.





ALLEMAGNE

Hesse

L'énigme des seize poteaux

Glausberg est aujourd'hui l'un des sites celtiques les plus visités d'Europe. Il a été exhumé en 1990 et constitue l'une des plus importantes découvertes sur la fin de la civilisation de Hallstatt (vers 500 avant notre ère). Outre la tombe d'un prince, les chercheurs ont découvert seize trous au-dessus d'un monticule de terre, destinés à accueillir des poteaux de bois. On a pu y voir **un symbole druidique** ou un cadran astronomique, mais il est plus probable qu'ils faisaient partie d'une structure architecturale plus large : un pont, des arches ou peut-être un temple.





ALLEMAGNE *Rhénanie-Palatinat*

Le village recréé des Trévières

Voici l'unique oppidum entièrement reconstitué d'Europe. Trois mille six cents trous de poteaux ont permis de recréer cette petite cité celtique dite d'«Altburg», construite au III^e siècle avant notre ère et située dans la forêt près de Bundenbach. Avec dix-neuf habitations pour seize greniers, tout porte à croire que le lieu servait avant tout au **stockage des denrées** pour les Trévières, peuple gaulois installé autour de la Meuse et du Rhin. D'abord alliés des Romains, ils ont été utilisés par ces derniers comme cavalerie auxiliaire avant de se retourner contre César. Une trahison qui précipita leur chute.

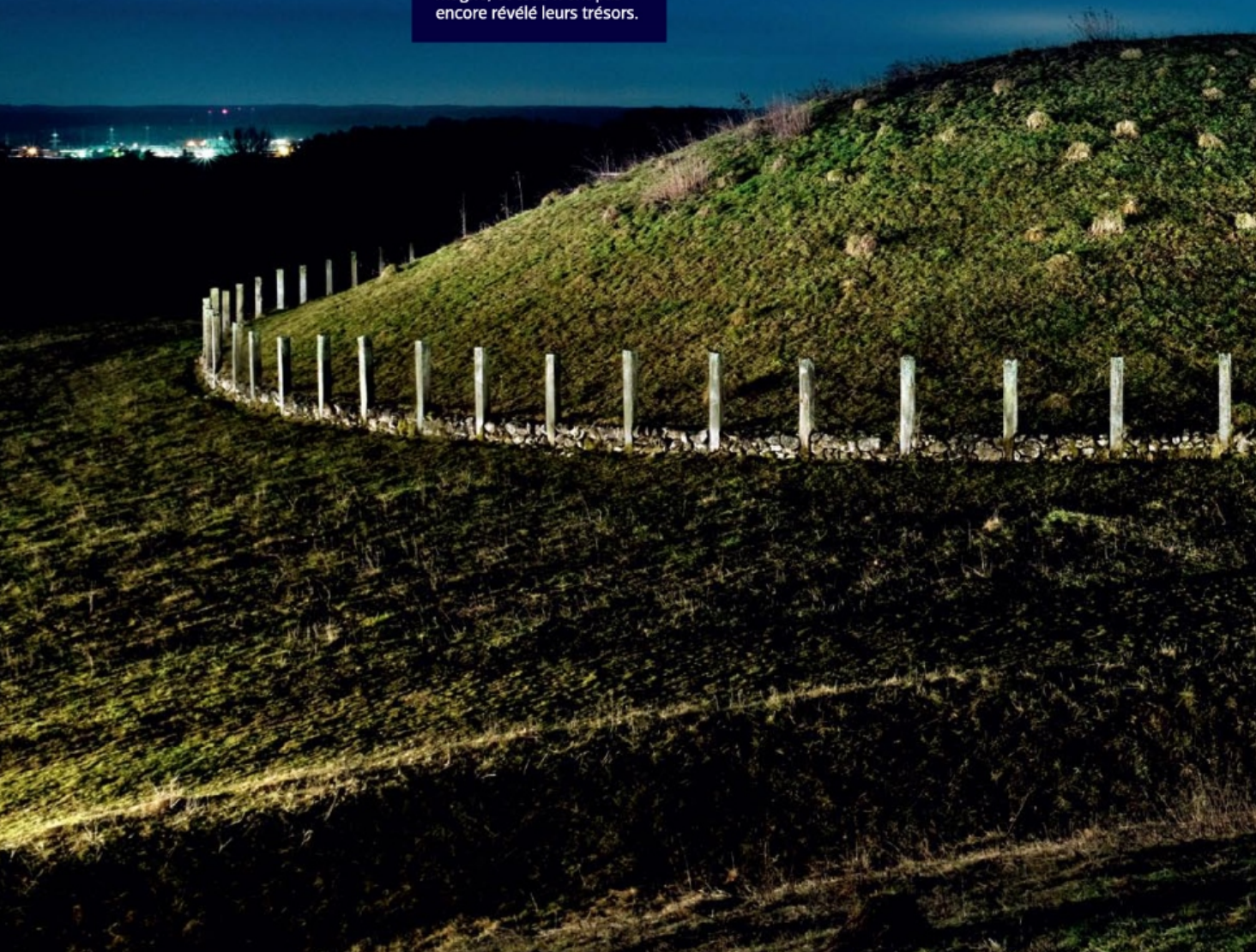


ALLEMAGNE

Bade-Wurtemberg

Les trésors des tombes princières

Au sommet d'un éperon rocheux, la gigantesque citadelle de Heuneburg surplombait le Danube et défiait ainsi ses ennemis par sa position. Construite au VI^e siècle avant notre ère, elle accueillit, au cours de ses 250 ans d'occupation, jusqu'à 10 000 personnes, devenant l'un des plus importants centres de pouvoir et de commerce d'Europe. Au nord-ouest de la ville, **quatre tumulus** (monticules) de 50 mètres de diamètre formaient une nécropole chargée d'accueillir les dépouilles des princes celtes. Il en existe près de cinquante dans cette région d'Allemagne, et tous n'ont pas encore révélé leurs trésors.







SUISSE

Fribourg

Le grand sacrifice des Helvètes

Poussé par l'ambition et les rêves de conquête, Orgétorix, le plus puissant des chefs helvètes, ordonna à son peuple de détruire toutes ses possessions.

Des 12 villes et 400 bourgs jusqu'aux champs de blé, il ne resta plus rien à ce peuple celtique : ainsi, aucune attache ne pourrait les retenir dans leur projet d'invasion de la Gaule.

Au sommet du mont Vully, l'oppidum, dont on peut encore voir le remblai, fit sans doute partie des **citadelles détruites**, vers 58 avant J.-C. On peut visiter aujourd'hui une reconstitution partielle de la forteresse, et songer à l'expédition manquée des Helvètes : soumis par César, ils furent 110 000 à rentrer dans leur contrée qu'ils avaient eux-mêmes ravagée.







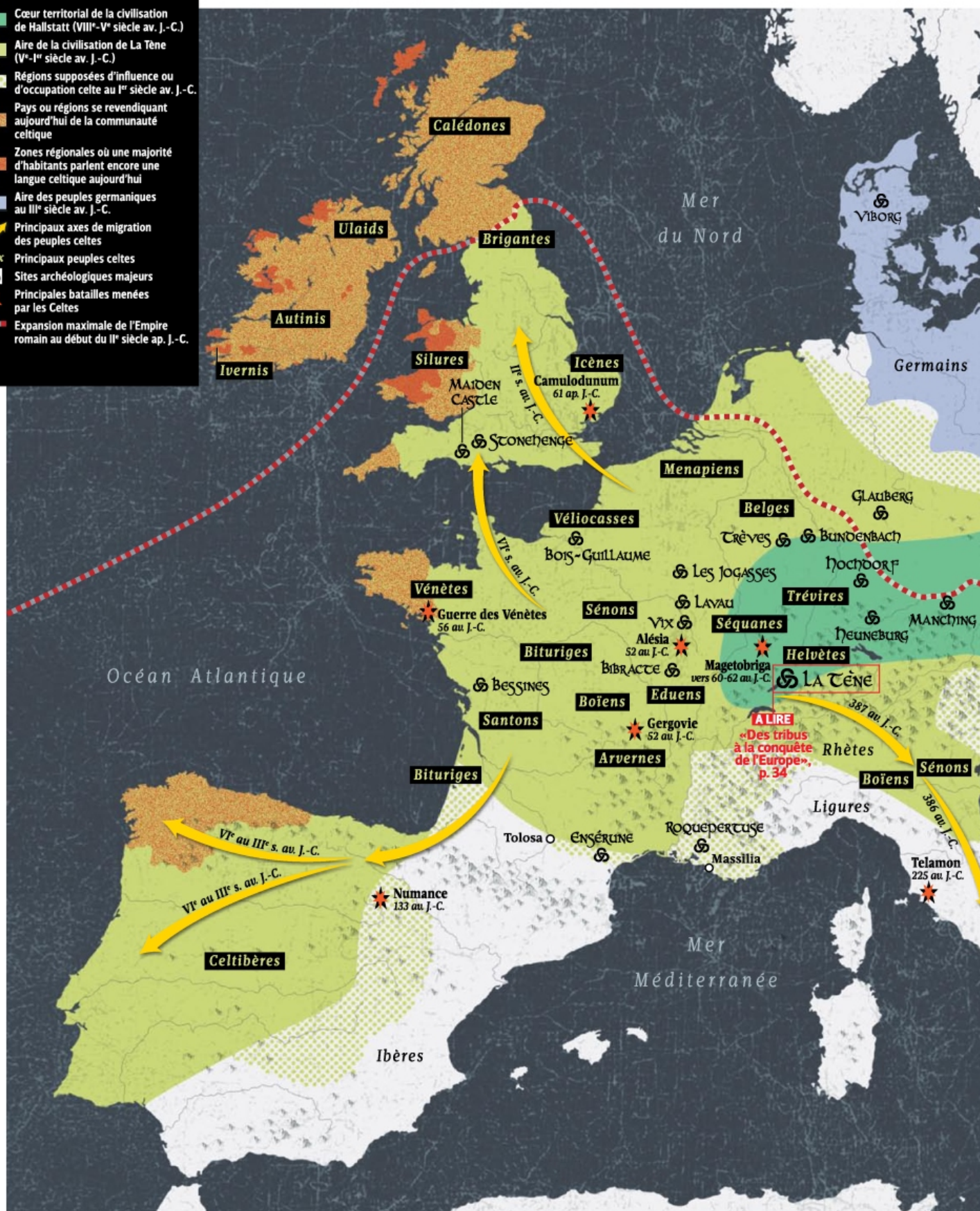
ANGLETERRE

Dorset

Un rempart à vocation magique

Vus du ciel, les replis labyrinthiques de l'ancienne forteresse de Maiden Castle, près de Dorchester, évoquent les volutes de la feuille de chêne, un symbole druidique. Pour l'historien Graham Robb, tout porte à croire qu'outre leurs fonctions défensives, les murailles de cet oppidum avaient sans doute aussi **un rôle conjuratoire** pour éloigner les ennemis et apporter richesse et prospérité. Construite au VII^e siècle avant notre ère, Maiden Castle connut plusieurs expansions à travers les âges, jusqu'à atteindre 19 hectares vers - 450, comme en témoignent les strates successives encore visibles. Elle est aujourd'hui la plus vaste colline fortifiée connue en Grande-Bretagne.

- Cœur territorial de la civilisation de Hallstatt (VIII^e-V^e siècle av. J.-C.)
- Aire de la civilisation de La Tène (V^e-I^{er} siècle av. J.-C.)
- Régions supposées d'influence ou d'occupation celte au I^{er} siècle av. J.-C.
- Pays ou régions se revendiquant aujourd'hui de la communauté celte
- Zones régionales où une majorité d'habitants parlent encore une langue celte aujourd'hui
- Aire des peuples germaniques au III^e siècle av. J.-C.
- Principaux axes de migration des peuples celtes
- Principaux peuples celtes
- Sites archéologiques majeurs
- Principales batailles menées par les Celtes
- Expansion maximale de l'Empire romain au début du II^e siècle ap. J.-C.



Quand l'Europe était celte

En 517 avant notre ère, le Grec Hécattée de Millet évoquait l'existence des Keltoï, peuples barbares installés entre l'océan Atlantique et la plaine hongroise. C'est l'un des premiers témoignages écrits sur une civilisation dont les chercheurs tentent encore de définir les contours. Les premiers grands foyers

de population se sont implantés dans les actuelles Rhénanie, Autriche et Bohême, durant la période dite d'Hallstatt (VIII^e au V^e avant J.-C.). Puis l'expansion s'est poursuivie vers la Gaule et l'île de Bretagne (actuelle Grande-Bretagne). Les Celtes étaient alors organisés en tribus indépendantes, parfois regroupées en confédérations.

A la fin du second âge du fer (La Tène), en 25 avant J.-C., leur civilisation était à son apogée et rayonnait jusqu'en Asie Mineure. Mais l'Empire romain mettra un point final à cette expansion en soumettant définitivement les peuples celtes au I^{er} siècle après J.-C.



LES HYPOTHÈSES S

Saura-t-on remonter bien avant les Celtes, la conquête romaine et l'aube du christianisme ? Et même, pourra-t-on recomposer un jour la généalogie des nations occidentales ? Malgré l'engouement pour cette question, les chercheurs peinent encore aujourd'hui à déterminer avec certitude l'origine de ces peuples qui vécurent en Europe avant le I^{er} millénaire avant J.-C. et qui donneront naissance à la civilisation celte. Ceux-ci n'avaient pas d'écriture, et les indices recueillis à leur sujet sont très minces. Leur histoire est, en réalité, une protohistoire, c'est-à-dire une étape intermédiaire entre la préhistoire, dont les seules traces sont matérielles (ossements, pierres taillées, etc.), et l'Histoire, qui étudie les écrits laissés par les sociétés. Vraisemblables ou farfelues, les diverses suppositions sur l'origine de ces « ancêtres celtes » n'ont pas fini d'alimenter les débats. Voici l'état actuel des connaissances.

1 Le mythe grec d'un peuple légendaire : les Hyperboréens

Les Grecs furent les premiers à qualifier de « Celtes » (Keltoïs) les populations qui occupaient, au nord de l'espace méditerranéen, le vaste ensemble qui s'étendait de la façade atlantique aux plaines du Danube. On trouve ainsi cette dénomination dès 500 avant J.-C., sous la plume d'Hécattée de Milet, et cinquante ans plus tard, dans *Les Histoires* d'Hérodote. Selon l'archéologue Jean-Louis Brunaux, auteur des *Celtes, histoire d'un mythe* (éd. Belin, 2014), l'existence de cette « autre humanité » serait toutefois bien antérieure à ces mentions écrites et remonterait au début du I^{er} millénaire avant J.-C. Les Grecs connaissaient donc un peuple qui occupait l'ensemble géographique qu'habiteront plus tard ceux qu'ils bapti-

**Comment les populations
celtes sont-elles apparues ?
Qui étaient-elles ? La question
passionne les historiens, qui
ont envisagé plusieurs pistes.**

seront « Celtes ». Les Thraces, habitants des Balkans, leur coupant au nord la route de l'Europe centrale, et les Phéniciens (originaires de l'actuel Liban), l'accès à la mer Tyrrhénienne, à l'ouest, « les contacts avec ces populations se faisaient par des intermédiaires, des caravanes de colporteurs qui gardaient jalousement le secret de leurs itinéraires », écrit Jean-Louis Brunaux. Ces premiers échanges indirects s'appuyaient sur l'ambre et l'étain, deux ressources que l'on retrouve en quantité sur les rives de l'Atlantique et de la mer du Nord. Voilà pourquoi les anciens Grecs associèrent rapidement ces confins septentrionaux à des terres regorgeant de richesses.

Quant aux mystérieux habitants de ce pays de cocagne, ceux qui se trouvaient à l'autre bout de la chaîne commerciale, ils leur donnèrent le nom d'Hyperboréens (c'est-à-dire « ceux qui vivent au-delà du Borée », en référence au vent froid du Nord). On trouve ainsi de nombreuses descriptions de ce peuple légendaire qui aurait vécu entouré de montagnes d'or gardées par des griffons, et qui aurait connu une félicité parfaite sous un climat permettant deux récoltes par an. Au IV^e siècle avant J.-C., le penseur Hécattée d'Abdère leur consacre d'ailleurs une fable philosophique, où il les décrit comme des hommes pacifiques et accueillants, adorateurs du dieu Apollon. Ce sont ces êtres imaginaires que les Grecs associeront aux Celtes avec lesquels ils commenceront à entrer en relation directe, notamment après la fondation de Massilia, la future Marseille, en 600 avant J.-C.

UR LEURS ORIGINES

2

La trace indo-européenne des ancêtres celtes

Les Hyperboréens sont, dans la littérature antique, le seul peuple susceptible d'être considéré comme un ancêtre des populations celtiques. Mais il s'agit d'un mythe sur lequel les historiens d'aujourd'hui ne peuvent pas fonder sérieusement leur quête des «pré-Celtes». Les sources écrites sur le sujet étant épuisées, ceux-ci ont donc dû faire appel à un autre outil : la linguistique. A la fin du XVIII^e siècle, les érudits qui analysent les langues dites celtiques (en particulier le gaulois) ont constaté en effet des similitudes lexicologiques et syntaxiques avec le sanscrit, parlé sur le continent indien, que l'on commençait tout juste à étudier. Ces études de grammaire comparées permirent de forger une nouvelle notion : celle de langues indo-européennes. Cette famille linguistique regrouperait une douzaine de branches (indo-iranienne, balto-slave, arménienne, etc.), dont la proximité ne peut s'expliquer, selon ses partisans, que par une origine commune. Conséquence de cette découverte, selon bon nombre d'historiens du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle : les populations celtophones, dont on trouve la trace en Europe dès le III^e millénaire avant J.-C., ne seraient, en réalité, qu'une émanation des Indo-Européens.

Dans les travaux qu'il mena dans les années 1940-1950, le philologue et philosophe français Georges Dumézil définira les caractéristiques de cette civilisation indo-européenne : société divisée en trois fonctions (sacerdotale, guerrière, productrice), religion polythéiste, valorisation de la guerre... Utiliser ce modèle pour tenter de comprendre les pré-Celtes sous prétexte que ceux-ci auraient parlé indo-européen, c'est aller un peu vite en besogne pour Jean-Louis Brunaux. Selon l'archéologue, une telle hypothèse reposerait en effet sur le postulat que la langue serait un critère de définition d'un peuple. «Cette idée est démentie par de nombreuses observations ethnographiques : des populations peuvent

emprunter la langue de leurs voisins, se la voir imposer, n'en faire qu'un usage spécialisé et la parler en même temps qu'une ou plusieurs autres. Aussi, il y a longtemps que les ethnologues ont cessé de vouloir utiliser exclusivement le critère de la langue pour identifier des populations», conclut-il.

3

La théorie des migrations

Malgré son caractère hypothétique, l'idée d'une origine indo-européenne des Celtes a fait florès parmi les historiens du XX^e siècle. Et avec elle, la théorie dite des migrations : les Indo-Européens, qui auraient occupé initialement les steppes d'Asie centrale au VI^e millénaire avant notre ère, se seraient lancés par vagues successives à la conquête de l'Ouest. Au cours du III^e millénaire, ils auraient atteint l'Europe occidentale, y supplantant des peuples pré-indo-européens (les Basques, les Ligures, et d'autres tribus dont on aurait perdu la trace, comme cette civilisation des mégalithes qui érigea les dolmens et les menhirs bretons). Les Celtes, que rencontreront au I^{er} millénaire avant J.-C. les Grecs et les Romains, seraient donc les descendants directs de ces migrants qui surent imposer leur culture sur une grande partie de l'Europe.

Lourd d'arrière-pensées, ce dogme fut souvent utilisé à des fins idéologiques. Les historiens allemands de l'entre-deux-guerres le diffusèrent ainsi pour tenter de prouver l'existence d'un *Urvolk*, un peuple originel dont les Germains seraient les descendants. Dans les années 1930, le régime nazi chercha d'ailleurs à rattacher les proto-Celtes aux Aryens (qu'ils assimilaient aux Indo-Européens) dans le but de prouver la «pureté» de la race allemande. Des archéologues furent ainsi dépêchés sur le terrain – notamment dans la partie orientale de la France occupée, riche en sites de fouilles – pour rassembler des preuves. Ils s'intéressèrent par exemple au décor des poteries (on cherchait le fameux *svastika*, symbole hindou, que l'on associait aux Aryens, et qui inspira les nazis pour concevoir leur croix ●●●

●●● gammée). Parmi eux, Wolfgang Kimmig, spécialiste des proto-Celtes, qui, après quelques mois de «dénazification» suite à la victoire alliée, put reprendre ses travaux à l'université de Fribourg où il continua d'exercer une influence sur la recherche européenne. Mais, au-delà de ces considérations idéologiques, la théorie des migrations rencontre un problème : aucun vestige n'est venu confirmer l'existence de ces déplacements de populations. Le protohistorien Venceslas Kruta appelle aujourd'hui à la prudence : «Les innombrables tentatives faites pour identifier l'apparition des Indo-Européens avec une culture archéologique bien caractérisée n'ont pas encore abouti à un résultat satisfaisant.»

4

La civilisation des champs d'urnes

Si l'archéologie moderne traite désormais avec méfiance les hypothèses sur l'origine des Celtes, cela ne veut pas dire pour autant qu'elle a renoncé à étudier les cultures qui précèdent celle, mieux documentée, de Hallstatt (lire notre article p. 26). Elle s'intéresse notamment de près à ce qu'elle a appelé la «civilisation des champs d'urnes», un ensemble de sites datant de la fin de l'âge du bronze (1150 à 950 avant J.-C.), répartis sur une vaste zone géographique englobant l'est de la France, l'Allemagne, la Suisse, mais aussi le nord de l'Italie et l'est des Pyrénées. On a en effet constaté une importante production d'objets en métaux jusque-là inconnue dans cette partie du monde. Elle se caractérisait également par une similitude de style dans les vaisselles retrouvées (céramiques à cannelures douces affichant le même genre de motifs) et surtout par une pratique funéraire qui lui a donné son nom : celle qui consistait à incinérer les défunts avant d'enterrer leurs cendres dans des urnes. Les nécropoles où l'on peut trouver des centaines de jarres diffèrent ainsi totalement des lieux funéraires de la précédente culture dite des tumulus (1600 à 1200 avant J.-C.) où les morts étaient inhumés et recouverts d'un monticule de terre.

Les régions de la civilisation des champs d'urnes étant considérées comme celtophones, il serait séduisant d'y voir un berceau de la civilisation celtique et de sa puissance. C'est ce qu'écrivait Jean-Jacques Hatt dans ses *Chroniques de protohistoire* (1955) : «Nous sommes en droit de penser que c'est au cours de cette phase des champs d'urnes qu'a véritablement commencé la colonisation celtique en France.» Mais les archéologues contemporains

préfèrent nuancer. «Le fait qu'il existait dans cette région un ensemble culturellement homogène n'est pas un indice suffisant pour conclure qu'il s'agissait d'un peuple, explique ainsi Ariane Huteau, qui prépare une thèse consacrée aux champs d'urnes à l'université de Paris I. Il faut du reste se méfier de notre analyse moderne qui nous pousse à tout interpréter en terme d'États, de nations, de territoires bien structurés.» L'âge du bronze doit plutôt être envisagé comme un monde mouvant, au sein duquel les biens s'échangeaient, les groupes de population se déplaçaient, et où les cultures essaïmaient sans qu'on puisse y lire la marque d'un pouvoir organisé ou d'une volonté politique. Dans ces conditions, tenter de recréer la figure bien distincte d'une population structurée qui aurait donné naissance aux Celtes semble encore voué à l'échec.

5

Un simple groupement politique ?

L'archéologie, la linguistique, l'étude des textes anciens... Les disciplines qui se sont penchées sur l'origine des Celtes ne sont parvenues qu'à une certitude : il existait, entre le III^e millénaire avant J.-C. et le premier âge du fer (800 à 450 avant J.-C.), un ensemble de populations celtophones occupant une zone géographique qui correspondait à celle où les Grecs, puis les Romains, rencontrèrent ceux qu'ils nommèrent les «Celtes». Toutes les théories élaborées pour reconstituer leur genèse relèvent du monde des hypothèses. «D'où viennent les Celtes ? La question n'est peut-être pas la bonne, avance Ariane Huteau. Il faudrait plutôt se demander : comment s'est construit le peuple celte ?» Voir même, comment il a été reconstruit par les archéologues et les historiens. Au XIX^e siècle, l'anthropologue Paul Broca s'interrogeait déjà à ce sujet, convaincu que le mot «Celte» était un «fourre-tout», une idée vague mais commode utilisée par les chercheurs pour remplacer le nom inconnu des peuples protohistoriques. «Il se pourrait que les peuples confédérés au temps de César sous le nom collectif de Celtes ne fussent qu'un groupe politique et non un groupe anthropologique», concluait-il. Cette intuition, partagée par d'autres chercheurs, aurait dû inciter à la prudence. En réalité, seules de nouvelles découvertes archéologiques permettront de donner un peu de chair à la figure du Celte originel qui, pour l'instant, demeure une statue aux pieds de sable sur laquelle nous projetons nos fantasmes. ■

CLÉMENT IMBERT



GEOGUIDE

DES GUIDES DE VOYAGE

PRATIQUES CULTURELS VISUELS

★ TOUTES LES RAISONS DE CHOISIR GEOGUIDE ★



UN ÉTAT D'ESPRIT

GRAND AIR PANORAMA COUP
RENCONTRES RÊVES PLAISIR DE
LOISIRS CŒUR
DÉCOUVERTES RESPECT
NATURE IMMERSION

UN SAVOIR-FAIRE

1 GUIDE • 1 AN DE TRAVAIL • 1 ÉQUIPE

UNE OFFRE COMPLÈTE

92 DESTINATIONS
disponibles en librairie

de **9,50 €**
à **17,90 €**

37 852
pages

227
auteurs

2,2 MILLIONS
de voyageurs conquis !



2 À 10 AUTEURS
VOYAGEURS
PAR GUIDE



1 CORRESPONDANT
LOCAL



1 CONSEILLER
SCIENTIFIQUE



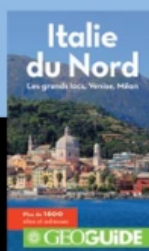
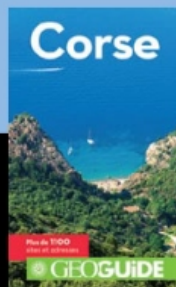
1 CARTOGRAPHE



1 GRAPHISTE



1 ÉDITEUR



★ NOS BEST-SELLERS ★

EN SAVOIR PLUS SUR WWW.GEO-GUIDE.FR

800 À 450 AV. J.-C.



HALLSTATT

Chez les princes de l'or blanc

Dans le massif du Salzberg (Autriche), les Celtes exploitèrent très tôt les mines de sel. Cette denrée essentielle leur apporta la richesse et étendit leur influence sur un immense territoire, de la Bohême à la Bourgogne actuelle.

Une nécropole géante dans les Alpes
Sous ces pâturages de la vallée du Salzberg (la montagne du sel), les Celtes de l'âge du fer enterraient leurs morts. Les archéologues ont découvert ici environ 1 500 tombes, ici symbolisées par des spots lumineux et de nombreux objets funéraires.



Enquête au centre de la terre
Dans une galerie de la mine, le chercheur autrichien Hans Reschreiser examine, en 2012, des branches de sapin fossilisées dans une paroi. Les mineurs celtés s'éclairaient à l'aide de torches constituées de fagots de bois.



Bernhold Steinilber/Lair-Rea

C'est une paisible bourgade autrichienne, nichée au creux du massif alpin du Salzkammergut. Une grappe de maisons couleur pastel aux toits d'ardoises s'allonge sur les rives escarpées du Hallstättersee, le lac qui a donné son nom à ce village de 800 habitants. Hallstatt, situé à 508 mètres d'altitude, est encadré par des falaises de calcaire, écrasant le paysage de toute leur masse. On peut s'étonner que ce site, certes bucolique mais difficilement accessible et peu ensoleillé, ait longtemps été habité par les hommes. C'est qu'à plusieurs centaines de mètres au-dessus du lac, au débouché de la haute vallée du Salzberg, se déployaient d'importants et précieux gisements de sel gemme, c'est-à-dire du sel fossile abandonné là par l'assèchement des océans il y a des millions d'années.

Ces mines étaient déjà exploitées depuis plusieurs siècles lorsqu'en 1846 un employé de 49 ans, Johann Georg Ram-

sauer, fit une formidable découverte. Lors de l'ouverture d'une nouvelle carrière, il tomba sur sept sépultures apparemment très anciennes, contenant toutes des squelettes. Le fonctionnaire n'avait pas de formation d'archéologue, pourtant il eut le réflexe de dessiner minutieusement chaque tombe et d'établir un plan détaillé du site. Il savait que Hallstatt pouvait réserver ce type de surprise. A partir du XIV^e siècle, le lieu était surnommé «Heidengebirge», la «montagne des païens», car on y retrouvait des vestiges d'une époque reculée, parfaitement conservés par le sel. Et en 1824, Karl Pollhammer, le directeur des mines de l'époque, avait mis au jour plusieurs dépouilles lors de fouilles en amateur. Mais Ramsauer voulait aller plus loin. Encouragé par un archéologue, le baron von Sacken, puis par l'empereur d'Autriche François-Joseph en personne (qui assista à l'ouverture de certaines tombes), il poursuivit ses recherches pendant dix-sept ans, révélant ainsi une immense nécropole : au total 994 tombes, datant pour la plupart ●●●

Une technique bien rodée

Pour extraire le sel gemme, les mineurs de l'âge du fer taillaient d'énormes blocs en forme de U qu'ils retournaient ensuite sur des bâtons pour les transporter. La couleur rouge est due à la présence d'impuretés dans les cristaux.



●●● des VII^e et VI^e siècles avant J.-C., et 19 497 objets furent exhumés.

La nouvelle de ces découvertes se répandit comme une traînée de poudre. Et de partout, des passionnés arrivèrent sur le site et poursuivirent le travail de Ramsauer avec plus ou moins de professionnalisme. La grande-duchesse Marie de Mecklenburg reçut par exemple l'autorisation de faire des fouilles... accompagnée d'une équipe de cantonniers. Ces archéologues amateurs exhumèrent finalement plus de 2 000 tombes. Ce trésor allait permettre d'acquiescer de nombreuses connaissances sur les premiers Celtes, à tel point que Hallstatt donna son nom à une civilisation et à une période (également appelée «premier âge du fer») s'étendant du VIII^e au V^e siècle avant J.-C. «Ce n'est pas parce que l'on parle de civilisation d'Hall-

statt qu'il faut s'imaginer pour autant ce village comme le centre du monde celtique de l'époque, précise Venceslas Kruta, un des meilleurs spécialistes du sujet, auteur du *Monde des anciens Celtes* (éd. Yoran Embanner, 2015). Hallstatt était un foyer celtique parmi beaucoup d'autres, qui s'étendait, pour simplifier, de la Bourgogne à l'est de la Bohême. En revanche, ce site a fourni suffisamment d'informations pour devenir une référence à un moment où l'on cherchait à classer les périodes historiques.»

Des galeries tentaculaires s'enfoncent jusqu'à 250 mètres de profondeur

Après avoir d'abord extrait le sel des eaux du lac, les «Hallstattiens» ont creusé la plus grande mine de sel gemme du continent. Christiane Eluère, auteur de *L'Europe des Celtes* (coll. Découvertes

Gallimard, 1992), décrit des galeries souterraines tentaculaires percées à flanc de montagne pour suivre les veines de sel et déployant d'innombrables ramifications, parfois à 250 mètres de profondeur. Les tunnels s'allongent sur plus de 3 750 mètres et s'étendent sur une surface de près de 30 000 mètres carrés.

Grâce à la présence des précieux minéraux blancs, certains outils utilisés par les travailleurs ont été conservés et permettent d'imaginer leurs conditions de travail : des pics constitués de pointes de bronze et de manches taillés dans des pins, des sacs à dos en cuir pour remonter les blocs de sel, des torches faites à partir de minces branches de bois liées les unes aux autres... Des vêtements ont aussi été retrouvés : souliers en cuir retourné ou couvre-chefs agrémentés de fourrure permettant de mieux affronter



Bertrud Sternhiller/Laif-Rea

Elle interroge les vestiges celtes
Poteries, outils, ossements humains ou d'animaux... Au Musée d'archéologie et d'histoire de Lausanne (Suisse), la conservatrice Karen Vallée étudie les objets découverts dans un site funéraire de 18 sépultures près de la colline de Mormont (canton de Vaud), datant de la période d'Hallstatt.



ANG Images

Le prince de Glaubeck

Cette statue hallstattienne découverte en 1996 dans le centre de l'Allemagne représente un guerrier tenant un bouclier. Les spécialistes ignorent à quoi correspond sa coiffure dont la forme évoquerait des feuilles de gui.

le rude climat de la région. Des traces de nourriture donnent même une idée de leurs repas : des sortes de ragoûts de mouton. On ne sait pas en revanche quel était le statut des ouvriers qui s'échinaient dans les galeries. Étaient-ils des prisonniers, des esclaves ou simplement des individus de rang inférieur ?

Les mines font travailler aussi bûcherons, charpentiers et colporteurs

Il faut comprendre l'importance que revêtait le sel à l'époque (et pour de nombreux siècles à venir). Il permettait aux sédentaires de conserver les aliments, mais garantissait également la préservation de la nourriture transportée sur de longues distances. Il était aussi primordial dans l'alimentation des troupeaux (la nourriture des ruminants, herbe, fourrage, ne contenait pas assez de sodium). «Le sel était une denrée facilement négociable qui allait faire la prospérité de ces Celtes, note Venceslas Kruta. Les "voies du sel" ont fait la richesse des régions de la Bohême et de la Bavière jusqu'au Moyen Âge.»

L'or blanc attirait aussi des populations de toute la région. Son exploitation constituait ce qu'on appellerait aujourd'hui un «formidable bassin d'emplois». Outre la récolte du sel par les mineurs, elle fournissait aussi du travail en surface : des bûcherons et des charpentiers, par exemple, étaient chargés d'étayer les galeries. Des marchands et des colporteurs acheminaient les cargaisons jusqu'aux clients. Des troupes armées assuraient sans doute leur sécurité. Un quart du cimetière de Hallstatt environ est occupé par des guerriers. Certaines tombes (assez rares) ont livré des haches de parade et de grandes épées dont les poignées ●●●



Vingt-sept tombes dans la montagne

En 1878, le dessinateur Isidor Engel fut engagé par Johann Georg Ramsauer, un des explorateurs du site d'Hallstatt, pour réaliser le relevé des squelettes, de leurs dispositions et des objets répartis dans les tombes (ici une version colorisée du XIX^e siècle).

●●● sculptées sont parfois rehaussées de matériaux précieux (ivoire, ambre, or).

L'enrichissement des négociants a permis à une élite de s'épanouir, aboutissant à l'éclosion d'une sorte d'aristocratie, comme l'ont révélé certaines tombes exhumées sur le site. A Hallstatt, les sépultures les plus fastueuses disposaient d'impressionnants services de vaisselle en bronze constitués de tasses, de seaux, de vases (situles) ornés de frises décoratives, témoins de la prospérité des défunts. Ces «princes» organisaient régulièrement des banquets, et l'on pouvait mesurer leur prestige à leur capacité à redistribuer une part de leur richesse, notamment lors de ces fêtes. Les sépultures féminines, quant à elles, témoignaient de l'exubérance de la «mode» de l'époque avec leurs grandes fibules (ancêtres de l'épingle) à double spirale et leurs bijoux en bronze.

Les princes celtes se faisaient inhumer avec leurs richesses

Les tombes les plus spectaculaires n'ont cependant pas été exhumées près des mines d'Hallstatt, mais dans d'autres régions couvertes par la civilisation hallstattienne. Entre la Bourgogne et la Bohême, plus de soixante nécropoles princières celtes ont été découvertes. Parmi elles, le célèbre tumulus du Magdalenenberg, situé dans le massif de la Forêt-Noire, en Allemagne, impressionne par ses dimensions. D'un diamètre de 102 mètres et d'une hauteur de 8 mètres à l'origine, il abritait quelque 140 sépultures, sans doute un seigneur entouré des membres de sa lignée.

CHRONOLOGIE

VIII^e siècle av. J.-C.

C'est le début de la période hallstattienne. La technologie du fer remplace celle du bronze et se développe chez les Celtes. Une élite aristocratique émerge.

VIII^e-VI^e siècle av. J.-C.

Les rites funéraires évoluent. On assiste à un retour à l'inhumation sous des tumulus au détriment de l'incinération.

VII^e-VI^e siècle av. J.-C.

Des sites fortifiés apparaissent. A leur tête, des nobles qui, en contrôlant les voies d'accès et les flux de marchandises, s'enrichissent. Ces principales deviennent ainsi des centres économiques et politiques.

Vers 450 av. J.-C.

C'est la fin de la civilisation d'Hallstatt et le début du deuxième âge du fer. Chassés par des invasions venant de l'Est, les Celtes se dispersent en Belgique, en Gaule, en Espagne et en Grande-Bretagne. Ils pénètrent également en Italie du Nord et en Asie Mineure.

Au-delà de la prospérité de ces princes, les tombes ont révélé également leurs croyances. Dans plusieurs sépultures, on a retrouvé des chars d'apparat, et les archéologues en ont déduit que dans l'esprit des Celtes, ces véhicules étaient censés transporter le défunt dans l'au-delà. C'est le cas, par exemple, de la nécropole de Hochdorf, découverte au sud de l'actuelle Allemagne, datant du VI^e siècle avant J.-C. et disposant d'un mobilier funéraire particulièrement riche. Comme l'explique l'historien Maurice Meuleau, dans *Les Celtes en Europe* (éd. Ouest-France, 2011), il serait associé à un culte solaire, «celui du dieu dont le char céleste, tiré par des oiseaux, donne aux hommes la lumière et la vie.»

Les rivalités guerrières auraient précipité la fin d'Hallstatt

Grâce à leurs activités marchandes, les communautés hallstattiennes étaient naturellement ouvertes et tournées vers l'extérieur. La sépulture de Hochdorf renfermait des objets venus de loin. Un chaudron de près de 500 litres portant des traces d'hydromel était originaire des côtes méridionales de la péninsule italienne. De multiples objets et pièces de vaisselle étaient d'importation grecque. Une «kliné», sorte de divan, sur laquelle reposait le corps du défunt (un athlète de plus de 1,87 mètre !), était utilisée habituellement par les Etrusques, au nord de l'Italie... Nombre de nécropoles princières comme celle-ci ont témoigné ainsi des échanges qui existaient entre le monde celte et l'extérieur, et notamment des trafics transalpins.

Assurant leur prospérité grâce au commerce du sel, bénéficiant d'importants échanges avec le bassin méditerranéen, les communautés hallstattiennes s'appuyaient sur des pouvoirs dynastiques forts. Des changements profonds allaient cependant bouleverser leur organisation à partir du V^e siècle avant J.-C. Plusieurs pistes ont été mises en avant par les spécialistes. Pour certains, un ralentissement des échanges commerciaux auraient contribué au déclin d'Hallstatt. Pour d'autres, des rivalités guerrières seraient à l'origine de sa chute. Quoi qu'il en soit, à partir de 450 avant J.-C., les princes du sel furent détrônés par des guerriers. Une nouvelle ère s'ouvrit alors pour les Celtes, appelée le «deuxième âge du fer».

■ LÉO PAJON

450-25 AV.J.-C.



DES TRIBUS À LA CONQUÊTE DE L'EUROPE

A partir de 450 avant J.-C., les Celtes, jusque-là sédentaires, construisent des oppidums et s'étendent au sud et à l'ouest de l'Europe. C'est la période faste du deuxième âge du fer.

Etrange pêcheur ! Sur sa barque, il parcourt les eaux limpides et peu profondes d'un ancien bras de la rivière de la Thielle, au bord du lac de Neuchâtel (Suisse). Mais au lieu de la canne traditionnelle permettant d'attraper des poissons, l'homme utilise un bâton prolongé par une pince qu'il actionne grâce à un long fil de rappel. A intervalles réguliers, il plonge cet étonnant ustensile dans l'eau pour remonter des petits objets : vaisselle, couteaux, épingles... Hans Kopp – c'est le nom de ce pêcheur – est en fait missionné par l'archéologue et collectionneur suisse d'antiquités Friedrich Schwab. Il fait partie des



AKG Images/interfoto/Sammlung Rauch

dizaines de chercheurs qui investirent le nord de la Suisse, à la moitié du XIX^e siècle.

Cette chasse aux trésors celtes débute durant l'hiver 1853. Les eaux du lac de Zurich connaissent alors une baisse exceptionnelle. Bientôt, des centaines de pieux plantés dans le sol et des objets datant du néolithique apparaissent à la surface de la vase. Ces vestiges millénaires, qu'on attribue alors à des sortes de «bons sauvages» vivant dans des maisons sur pilotis, se vendent à prix d'or. Une fièvre s'empare des archéologues professionnels et amateurs qui mènent des fouilles sauvages dans les pays situés au pied des Alpes.

Au bord du lac de Neuchâtel, en Suisse, plus de 3 000 objets ont été retrouvés depuis 1857

En Suisse, le site de La Tène, au bord du lac de Neuchâtel, se révèle d'une richesse extraordinaire. Au point qu'il est vite considéré comme un site archéologique majeur, et va donner son nom au deuxième âge du fer (de 450 à 25 avant J.-C. environ). Pourquoi majeur ? Nathalie Ginoux, maître de conférences en art et archéologie des mondes celtes à la Sorbonne l'explique : «C'est un lieu exceptionnel, d'abord du fait de la qualité des objets qu'il a livrés. Plongés dans le limon, dans un milieu anaérobie [ndlr : sans oxygène], aux conditions d'hydrométrie stable, les objets sont parfaitement conservés. C'est le cas pour des fourreaux d'épée en fer, richement ornés, ou

même des matières organiques : cuir, textile, planches et outils en bois... En outre, La Tène a fourni du mobilier en quantité inédite. On estime aujourd'hui que plus de 3 000 objets ont été retrouvés sur place. Et des fouilles en 2003 ont encore permis de faire de nouvelles découvertes.»

Parmi les trésors exhumés, on a retrouvé des outils pour l'agriculture ou le travail du bois et du métal : faux, haches, chaudrons, ciseaux, burins, limes... Mais aussi des harnais de chevaux, des dizaines de monnaies, des bagues, des fibules et crochets de ceinture, un sac tressé. Surtout, une quantité exceptionnelle d'armes a été découverte. En 1857, le pêcheur Hans Kopp retire ainsi de l'eau une quarantaine de très anciennes armes en fer. Les archéologues découvrent non seulement des épées munies parfois de leurs fourreaux, mais aussi des lances, des pointes de flèches, un arc et des boucliers. Cette abondance d'instruments de combat a d'abord fait penser que le site servait d'arsenal ou d'entrepôt militaire. La question a longtemps été débattue, mais les spécialistes s'accordent aujourd'hui à penser qu'il s'agit plus certainement d'un lieu de culte. Des traces de sacrifices y ont en effet été retrouvées (nombreux ossements de cheval en particulier, ainsi que de bœuf, porc, mouton, chèvre ou chien). Mais également des corbeilles remplies d'ossements humains, des crânes profondément entaillés par des coups d'épée, ●●●

Cette scène de guerre figure sur un fourreau d'épée celtique découvert dans une tombe en Autriche, datant probablement d'environ 400 avant J.-C. On y voit la puissante cavalerie celtique qui culbute l'ennemi.

●●● d'autres portant les traces de décapitation... Autre indice favorisant cette hypothèse, beaucoup d'armes repêchées sur place étaient à moitié détruites : lances repliées, lames brisées, épées portant des marques de coups. Et une pratique celte très ancienne, dont on a notamment retrouvé des traces en Irlande, consistait à jeter des armes dans des lacs ou des rivières en guise d'offrande.

Relié aux grandes voies fluviales par la vallée du Rhône, le Rhin et le Danube, le site était un carrefour de circulation important depuis le néolithique. Mais à en croire la datation des principaux objets retrouvés, La Tène aurait été particulièrement fréquentée à partir de la deuxième moitié du III^e siècle avant J.-C. jusqu'au milieu du II^e siècle avant J.-C., ce qui correspond à l'apogée de la civilisation celte au deuxième âge du fer. Pour Nathalie Ginoux, le site culturel de La Tène nous révèle

en partie les transformations socio-économiques en œuvre au cours de cette période, appelée laténienne. «Par exemple, on note la présence de fourreaux d'épées décorés avec un motif récurrent appelé la "lyre zoomorphe", représentant des dragons à corps serpentiformes et à tête de rapaces. Ce symbole peut être attribué à une certaine élite militaire. Or c'est cette même élite qui s'est substituée, durant le deuxième âge du fer, aux princes de la période hallstattienne (lire page 26) qui se faisaient inhumer dans des tombes fastueuses.»

Des compagnies de mercenaires celtes ont sévi en Asie Mineure et en Afrique du Nord

Les sociétés celtes de la période laténienne sont guerrières et très mobiles. Contrairement à leurs ancêtres plutôt sédentaires, les hommes n'hésitent pas à se déplacer avec leurs femmes et

A Flaujac-Poujols, dans le Lot, un site majeur de la période de La Tène, les archéologues ont mis au jour 55 tombes datant du V^e siècle avant J.-C., dont ce tertre funéraire en forme de roue de char.



Loïc de Gargoul/RMN-GP

leurs enfants sur des territoires très vastes en conquérant au passage de larges zones. Comme le rappelle l'historien français Venceslas Kruta, ils envahissent l'Italie au tout début du V^e siècle avant J.-C., puis pénètrent dans les Balkans, menacent le sanctuaire de Delphes en 279 avant J.-C. et s'installent à proximité d'Ankara, dans la région des plateaux de l'actuelle Turquie... De l'océan Atlantique aux Carpates, des plaines du Nord jusqu'aux rivages septentrionaux de la Méditerranée, ils sont présents dans vingt-deux pays de l'Europe actuelle. A partir du III^e siècle avant J.-C., cette phase d'expansion militaire fait place à une période de colonisation. Ils construisent des oppidums, des cités fortifiées, premières formes de villes.

Les Celtes sortent donc d'un système économique essentiellement rural pour se tourner vers un type d'économie urbaine regroupant en son sein des pôles religieux, militaires et économiques. La défense des villes est notamment assurée par un système de fortifications qui força l'admiration de Jules César lui-même. Dans ses *Commentaires sur la Guerre des Gaules*, celui-ci décrit un *muris gallicus* quasi imprenable, constitué d'un assemblage de plusieurs rangées de poutres renforcé de terre et de pierres. «La pierre le défend du feu, et le bois des ravages du bétail, qui ne peut ni briser ni disjoindre la charpente (...)», écrit le proconsul romain.

Dans ces nouvelles sociétés militaires, le mercenariat prend une place importante dans l'économie. Les Celtes sont réputés pour leur bravoure et leur ardeur au combat. Ils sont d'autant plus recherchés que leurs forgerons, artisans hors pairs, créent des systèmes de suspension pour les fourreaux des épées qui permettent aux fantassins de courir armés sans difficulté... Ainsi sur le terrain, ils ont toujours l'avantage de la mobilité. On retrouve des mercenaires celtes en Galatie (Asie Mineure), en Afrique du Nord ou dans l'armée

CHRONOLOGIE

Vers 450 av. J.-C. : c'est le début de la période laténienne ou deuxième âge du fer. Les Celtes s'installent en Gaule et en Italie du Nord. Certains migrent en Grande-Bretagne.

390 av. J.-C. : suite à une deuxième vague d'invasion en Italie, les Celtes incendient Rome.

300 av. J.-C. : les Celtes font une percée en Thrace (actuelles Bulgarie et Turquie).

280 av. J.-C. : invasions celtes en Grèce. En 279 avant J.-C., le chef gaulois Brennus lance un raid sur le sanctuaire de Delphes.

265 av. J.-C. : pendant plus de soixante ans, Rome soumet peu à peu tous les Celtes d'Italie.

120 av. J.-C. : les Romains s'emparent de la Gaule du Sud.

58-51 av. J.-C. : Profitant du manque d'unité des peuples celtes, César conquiert la Gaule en six ans seulement.

25 av. J.-C. : le principat d'Auguste marque pour les archéologues la fin de la période de La Tène.

d'Hannibal lors de sa traversée des Alpes en 218 avant J.-C. Et il ne s'agit pas d'individus isolés, mais bien de compagnies menées par des chefs.

Durant la période laténienne, les échanges commerciaux avec l'extérieur, et particulièrement avec le bassin méditerranéen, semblent s'intensifier. Le vin, par exemple, qui était réservé aux élites princières au premier âge du fer, se diffuse très largement notamment en Gaule à partir du II^e siècle avant J.-C. L'archéologue franco-suisse Matthieu Poux, auteur d'une thèse sur le sujet, estime à plusieurs millions d'hectolitres le volume de vin importé d'Italie en moins d'un siècle. Les tessons d'amphores, acheminées par dizaines de milliers sur les côtes de Provence, servaient d'ailleurs à paver les rues ou renforcer des murs.

Des objets d'art découverts dans les tombes – bijoux, armes ou armures décorés dans un style gréco-étrusque ou à la façon d'exemplaires trouvés en Italie – rendent compte de l'influence persistante de la culture méditerranéenne. «Mais les Celtes ne sont pas de vagues imitateurs de l'art méditerranéen, souligne Venceslas Kruta, ils traduisent des modèles dans un

langage qui leur est propre. Les fleurs de lotus et les palmettes, motifs récurrents de l'art ornemental [ndlr : apparues pour les premières en Égypte, développées pour les autres en Mésopotamie, Phénicie et Perse] se transforment sous les mains des artisans celtes en double feuilles de gui, symbole d'immortalité dans leur culture, et en palmettes à trois feuilles, un chiffre sacré pour eux.»

En 58 avant J.-C., l'intervention militaire romaine conduite par Jules César en Gaule marque la fin de l'indépendance celtique sur le continent et celle de la période laténienne. Pour autant, les oppidum et les traditions persistent. La civilisation gallo-romaine s'installe. L'histoire celte, elle, continue de s'écrire en Helvétie et de l'autre côté de la Manche, dans les îles Britanniques. ■

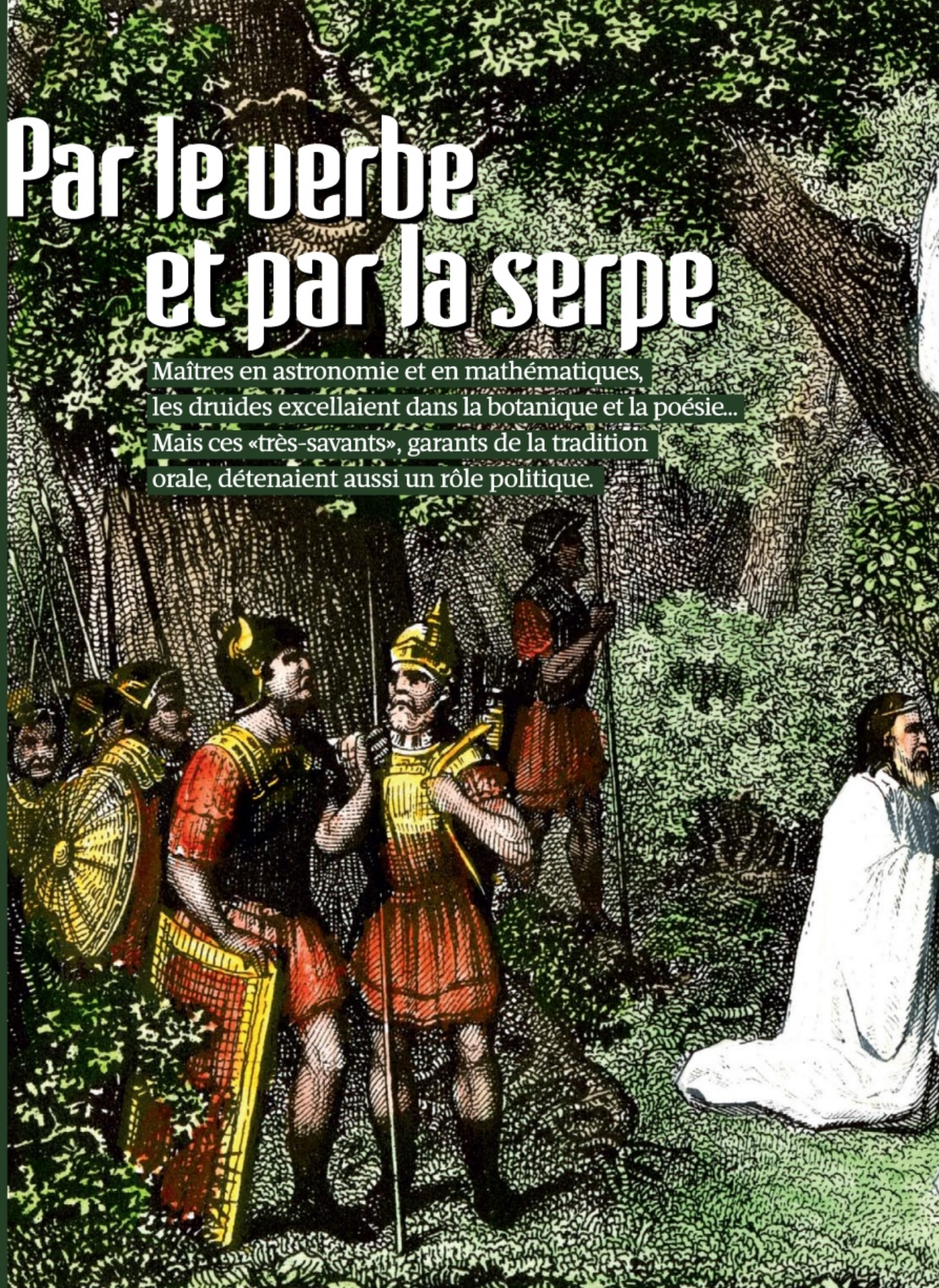
LÉO PAJON



Ces pièces de monnaie en argent, datées entre 450 et 100 avant J.-C., ont été trouvées en République tchèque. A l'époque de La Tène, le commerce avec l'extérieur s'intensifia.

Par le verbe et par la serpe

Maîtres en astronomie et en mathématiques,
les druides excellaient dans la botanique et la poésie...
Mais ces «très-savants», garants de la tradition
orale, détenaient aussi un rôle politique.





Dans une forêt, ces légionnaires romains observent des druides en train de couper du gui, plante sacrée par excellence «qui guérit tout» (gravure coloriée du XIX^e siècle).

UN PANTHÉON D'UNE RICHESSE SURPRENANTE

Dieux, déesses, nymphes, esprits... Ils sont des dizaines et changent parfois de noms et de représentation selon les régions.

Voici les principaux :

TEUTATÈS : c'est le dieu guerrier, chef de la tribu (« teuta »), plus connu par les lecteurs d'Astérix sous son appellation gallo-romaine « Toutatis ». Au I^{er} siècle, le poète Lucain rapporte qu'on pratiquait des sacrifices humains en son honneur.

TARANIS : le dieu du Ciel est le maître du tonnerre et de la foudre, proche de ses cousins romain, grec et nordique, Jupiter, Zeus et Thor.

BELENOS : ce dieu solaire était célébré lors de la fête de Beltaine (1^{er} mai). En Irlande, les druides allumaient des feux pour marquer le passage de la saison sombre à la saison lumineuse.

EPONA : cette déesse, protectrice du Foyer et de la Fertilité, était parfois dotée d'une corne d'abondance. Fait extraordinaire, elle fut intégrée à la mythologie romaine.

Epona chevauchant sa jument (bronze du III^e siècle).



Luisa Ricciarini/Leemage

L''ambassadeur celtique se tient debout devant l'assemblée des sénateurs romains. Pour arriver jusqu'ici, il a fait un long voyage depuis Bibracte, la capitale des Eduens (située sur l'actuel mont Beuvray, en Bourgogne). Nous sommes en l'an 61 avant notre ère et cet émissaire appelé Diviciac vient rappeler au sénat que son peuple a été déclaré « frère et consanguin » de celui des Romains. Menacé par les Séquanes, des Celtes établis à l'ouest du Jura, il réclame l'aide de son puissant allié. On propose à l'homme de s'asseoir mais celui-ci refuse et plaide sa cause appuyée sur son bouclier. Après cette intervention remarquée à Rome, l'Eduen Diviciac se rapproche de deux grands hommes d'Etat : Cicéron et Jules César. Ce dernier en fera même l'un des principaux protagonistes de sa *Guerre des Gaules*. Sans jamais mentionner (par ignorance ou par omission, impossible de savoir) que Diviciac était un druide. Et même le seul druide dont la réalité historique soit confirmée, grâce à d'autres écrits de Cicéron.

Qui étaient les druides ? Difficile de répondre à cette question, tant ils se sont eux-mêmes appliqués à ne laisser que peu de traces. « Leur existence n'est en tout cas attestée historiquement qu'en Gaule et non dans l'ensemble du monde celtique », selon Jean-Louis Brunaux, archéologue, dont l'ouvrage *Les Celtes, histoire d'un mythe* fait référence. Les sources dont on dispose – en bonne partie les écrits de César et du philosophe grec Poséidonios d'Apamée – apportent un regard étranger et postérieur à leur influence. César et Poséidonios écrivent en effet au I^{er} siècle avant J.-C., au moment où les druides s'effacent du paysage.

Même l'origine de leur nom est incertaine. Pour l'éminent romain du I^{er} siècle Plinius l'Ancien, auteur des *Histoires des guerres germaniques*, l'étymologie renvoie au chêne

(*dru*, en grec) et fait le lien avec l'arbre sacré sur lequel pousse le gui, la plante guérisseuse que les druides prélevaient à la sixième lune. Mais depuis le XIX^e siècle, les linguistes privilégient la signification de « très savant ».

C'est justement sur la détention du savoir et de la connaissance que repose l'influence des premiers druides. Ils seraient apparus au II^e millénaire avant J.-C. mais les sources sont inexistantes. A cette époque, les peuples d'Europe de l'Ouest ne se désignaient pas encore sous le nom de Celtes et la question religieuse était confinée à la sphère privée. On ne sait presque rien de ces anciennes croyances, si ce n'est qu'elles étaient d'ordre familial et assez disparates. Il semble que les seigneurs de l'époque confèrent l'autorité spirituelle à des savants pluridisciplinaires, autant philosophes que scientifiques, théologiens qu'astronomes. Ainsi, aurait émergé un culte structuré en même temps qu'une caste distincte de prêtres.

Ils étaient les détenteurs des mystères de la cosmologie

Intermédiaires entre les dieux et les hommes, les druides s'assurèrent peu à peu une position dominante tels que le rapportèrent plus tard les historiens romains. Gardiens de la religion, ils connaissaient l'emplacement des sources supposées magiques ou les secrets de la survivance de l'âme. Ils étaient les détenteurs des mystères de la cosmologie. Comme dans la plupart des civilisations indo-européennes, les Celtes avaient une représentation du monde définie autour d'un axe vertical. Trois univers cohabitaient : le monde d'en-bas, la terre du milieu et le monde d'en-haut. Ce schéma, cependant, était plus complexe que l'opposition entre enfer et paradis. Le monde d'en-bas hébergeait la source des âmes. Le monde d'en-haut était celui de la lumière, domaine céleste des esprits. Entre ces deux dimensions, qui formaient « l'Autre monde », vivaient les hommes. A certaines dates, ces



LE BARDE, GARDIEN RESPECTÉ DE LA MÉMOIRE DES TRIBUS

Ce lettré, ici assis devant des guerriers attentifs, appartenait à l'ordre des druides. Spécialisé dans l'histoire, la généalogie et la poésie, le barde perpétuait la tradition orale. Au son de sa lyre, il chantait les légendes ou louait les exploits des héros (gravure du XIX^e siècle).

univers pouvaient communiquer. Ainsi, lors de la fête de Samhain (en novembre), les esprits se mêlaient aux vivants. Selon l'écrivain romain Pline l'Ancien (I^{er} siècle), les Celtes symbolisaient cette répartition par un arbre, ses racines, son tronc et ses ramures.

Il semble qu'on les consultait aussi bien pour connaître le sort d'une bataille que pour soigner une maladie. Guérisseurs, ils connaissaient les vertus des plantes médicinales et pouvaient, à l'occasion, pratiquer des opérations. C'est en tout cas ce que

laissent à penser des instruments chirurgicaux (scalpel, aiguilles...) exhumés, en 2008, dans une sépulture celte du sud-est de l'Angleterre, à côté d'objets rituels de divination ayant pu appartenir à un druide. Les sacrifices, eux, ne pouvaient être effectués qu'en leur présence. Les découvertes archéologiques prouvent l'existence de mises à mort rituelles d'animaux domestiques, en particulier ceux des taureaux, symboles de force et de fertilité. Les récits des auteurs gréco-romains décrivent également des sacrifices humains, ●●●



Luisa Ricciarini/Leemage

QUELQUES PRINCIPES FONDATEURS

L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME :

pour les Celtes, l'âme se réincarne perpétuellement dans des humains ou des animaux.

LE GUI : il est cueilli pendant la sixième lune, sur un chêne rouvre et avec une serpe d'or. Cette plante, qui reste verte pendant la saison morte, était recherchée pour ses vertus médicinales.

L'EAU SACRÉE : sources ou rivières étaient censées posséder le don de la vie. Les Celtes pensaient que l'eau abritait des esprits. Sequana, la déesse de la Seine, avait le pouvoir de guérison et celui d'exaucer les vœux. Elle avait même son sanctuaire en Bourgogne.

L'ŒUF DE SERPENT : rechercher cet objet mythique était pour les druides une quête spirituelle, comme le Graal. Il s'agissait d'acquiescer la connaissance du monde. Des oursins fossiles, que les Celtes prenaient pour ces œufs de serpents, ont été retrouvés sous des tertres à Saint-Amand-sur-Sèvre (Deux-Sèvres).

LA MAGIE DU PLOMB : ce métal symbolisait les forces maléfiques et servait de support pour jeter des sorts. Des feuilles de plomb avec des textes ésotériques ont été découvertes en 1971 à Chamalières (Puy-de-Dôme) et en 1983 dans le Larzac.

La tablette de Chamalières (6 cm x 4 cm) comporte un texte en gaulois à caractère magique. Il invoque Maponos, le dieu de la jeunesse.

... dont certains d'une cruauté inouïe. César et le géographe grec Strabon relatent l'effrayante cérémonie de «l'homme d'osier» : un mannequin gigantesque en bois formait une cage dans laquelle on faisait entrer des prisonniers avant de les brûler vifs.

Avec la mainmise sur le culte, les druides devinrent également référents en matière d'éducation. Ils dispensaient un apprentissage d'une vingtaine d'années aux élèves les plus prometteurs et souhaitant devenir druides à leur tour. En contrepartie de cette longue initiation, ils étaient exemptés d'impôts et n'étaient pas obligés de prendre les armes (mais ils pouvaient prendre part à la guerre s'ils le souhaitaient). Le géographe Pomponius Mela, au I^{er} siècle, nous informe que les membres de la noblesse leur envoyaient aussi leurs enfants, sans que ceux-ci ne se destinent à une carrière druidique. Les prêtres donnaient leurs cours dans des lieux retirés, des grottes ou des bois. L'enseignement reposait sur une transmission orale car la parole écrite était considérée comme morte.

Respectés, leurs jugements garantissaient la paix

Outre la religion et l'éducation, les druides eurent aussi un rôle prépondérant dans l'organisation du monde celte, prenant des responsabilités politiques et judiciaires. C'est probablement vers le V^e siècle avant J.-C. que commencèrent à être organisées et à devenir régulières les grandes réunions au pays des Carnutes (entre Chartres et Orléans). Le choix de ce lieu ne devait rien au hasard. Il se situait au centre de l'aire d'influence des druides. Les récits du philosophe grec Poseidonios d'Apamée nous apprennent que les prêtres y réglaient autant les différends entre particuliers que ceux qui opposaient des peuples entiers. Respectés, leurs jugements garantissaient ainsi une forme de paix dans la Gaule celtique. «C'est la première fois que

l'on a une justice indépendante du pouvoir politique, estime l'archéologue Jean-Louis Brunaux. Beaucoup plus tard, cela fascina et inspira les humanistes de la Renaissance.» L'arbitrage des druides permit d'harmoniser les règles des différentes tribus pour donner naissance à un ensemble de lois communes et aboutir à une sorte de constitution. A défaut d'unité, ils esquissèrent ainsi une certaine cohérence politique parmi les Celtes. Sous leur impulsion, des chemins carrossables furent tracés sur tout leur territoire et les droits de péage furent supprimés. «Les travaux archéologiques de ces dernières années ont montré que les voies gallo-romaines étaient en réalité des voies gauloises, antérieures à l'arrivée des envahisseurs», souligne Jean-Louis Brunaux.

En fins mathématiciens, ils prévoyaient même les éclipses

Loin d'être isolé, le monde celte s'ouvrait aux autres cultures, en partie grâce au druidisme. Il vivait par exemple en bonne entente avec le monde grec et une partie du savoir des druides proviendrait même de rencontres avec les disciples du philosophe et mathématicien Pythagore (580-vers 495 avant J.-C.). L'examen de l'art celte montre cette connexion avec la civilisation grecque. Les motifs étrangers étaient connus mais sans jamais être copiés tels quels. Au contraire, ils étaient déstructurés et réinterprétés. Les découvertes archéologiques montrent des pièces d'une construction géométrique si complexe qu'un artiste n'a pu les façonner sans l'aide d'un expert en géométrie. Or les druides étaient justement de fins mathématiciens, capables d'utiliser le calcul pour créer un calendrier lunaire ou de prévoir des phénomènes naturels comme les éclipses par exemple. L'écrivain romain Cicéron rapporte que Diviciac avait aussi une connaissance avancée des sciences de la nature, tel le mouvement des étoiles.

DU SANG POUR APPELER LES DIEUX

Au milieu des menhirs, des druides procèdent à un sacrifice humain. D'après le Grec Strabon, il existait plusieurs types de mise à mort (crucifixion, décapitation...) et les entrailles des victimes servaient à la divination. Au I^{er} siècle, les empereurs romains interdirent ces meurtres rituels (gravure du XIX^e siècle).

Promoteurs de la civilisation celte, les druides furent sans doute aussi les artisans de sa perte. D'une certaine manière, leur travail facilita les ambitions expansionnistes des Romains. Nombre de leurs réalisations aidèrent en effet l'envahisseur, comme les voies gauloises, par exemple, qui permirent à Jules César d'avancer dans le pays sans difficulté. «Les Romains iront jusqu'à reprendre en partie une

constitution très élaborée imaginée par les druides Eduens», souligne encore Jean-Louis Brunaux. Loin de défier l'occupant, la plupart des prêtres celtes accompagnèrent la romanisation et ce, dès le début de la conquête entreprise par Jules César à partir de 58 avant J.-C. «Il ne faut pas oublier que les druides venaient d'une certaine noblesse, précise l'archéologue. Ils étaient proches du pouvoir et, à ce titre, ils veillaient aux intérêts de leur classe.» Quitte à collaborer avec l'envahisseur romain pour préserver leurs prérogatives.

Le druidisme s'éteignit avec les premiers chrétiens

La Gaule vaincue, l'attitude de Rome devait pourtant évoluer à l'égard des druides. Ceux qui avaient, à leur manière, facilité la conquête, devinrent une menace potentielle – les Romains craignant leur influence et leur pouvoir fédérateur. Au point qu'au I^{er} siècle, l'empereur Auguste (27 avant J.-C.-14 après J.-C.) fit interdire le druidisme aux citoyens romains. Cette mesure visait tout particulièrement les notables celtes ayant obtenu la citoyenneté. Les druides perdirent ainsi de leur influence et finirent par s'éteindre, sans presque laisser de traces tangibles.

Ainsi disparut également Diviciac. Le druide Eduen, qui avait demandé l'aide des Romains, escorta Jules César pendant sa première expédition en Gaule, puis se volatilisa au printemps 54 avant J.-C., sans que l'on sache ce qu'il est advenu de lui. Pour certains historiens, César l'aurait tout bonnement fait supprimer, en même temps que son frère, le chef Eduen Dumnorix, notoirement opposé aux troupes romaines... Quoi qu'il en soit, le conquérant, qui citait régulièrement Diviciac, ne le mentionne plus dans les chapitres de *La Guerre des Gaules*. Le temps des druides était révolu. L'aube chrétienne allait pouvoir se lever. ■

YOANN LABROUX-SATABIN



Blanchetti/Leemage

LA VIE QUOTIDIENNE



VIVRE ET MOURIR

Fortifications, tribunal, sanctuaire... La technologie des images 3D permet



Cette reconstitution d'un dépôt d'armes, orné de crânes humains, a été réalisée avec le concours des archéologues du site du Cailar, dans le Gard. On voit ici comment les lances, épées, boucliers et même les têtes coupées et embaumées dans l'huile de cèdre pouvaient être mis en scène pour des rituels guerriers.

COMME UN CELTE

de replonger dans un oppidum à l'âge du fer. Comme si vous y étiez...

PAR VALÉRIE KUBIAK (TEXTE) ET COURT JUS PRODUCTION (ILLUSTRATIONS)



L'oppidum de Corent (Puy-de-Dôme) est considéré comme la capitale des Arvernes (Celts d'Auvergne). Devant le sanctuaire **1**, une esplanade de 4 000 mètres carrés **2**, soit un peu

plus de la moitié d'un terrain de football, permettait le rassemblement d'une foule lors d'événements religieux ou politiques. Cette place servait aussi de marché, où l'on vendait les objets fabri-

qués dans les ateliers d'artisans voisins **3**. Plus inattendu : une tribune **4** pouvait accueillir 200 personnes, peut-être pour des réunions politiques, ou pour servir de tribunal.



UNE TRIBUNE POUR
LA JUSTICE ET LES
RÉUNIONS POLITIQUES





DANS LES VILLES,
LES **VIVANTS**
CÔTOYAIENT LES MORTS



Sur le site d'Acy-Romance (Champagne-Ardenne), au II^e siècle avant J.-C., la vie quotidienne et le travail des artisans **1** s'articulaient autour d'un complexe cultuel, composé d'un enclos, des-

tiné aux sacrifices d'animaux **2**, et des temples. Devant un sanctuaire **3**, dix-neuf momies de jeunes hommes, enterrés en position assise, la tête entre les jambes, ont été

découvertes dans des tombes circulaires **4**. Le village **5** comportait différents quartiers (éleveurs, agriculteurs, esclaves) et s'étendait sur 20 hectares.



Les Celtes n'ont jamais eu d'Etat. Ils n'ont jamais été réunis sous une même autorité. Qu'avaient-ils donc en commun pour que les historiens considèrent qu'ils formaient un peuple ? Les mêmes coutumes, les mêmes mœurs. Dans le territoire qu'ils occupèrent à l'âge du fer, de la péninsule Ibérique à l'Anatolie, ils parlaient des langues similaires. Ils avaient les mêmes croyances et priaient les mêmes dieux. Enfin, les objets de leur vie quotidienne et leur façon de vivre étaient semblables.

L'HABITAT : DE LA FERME ISOLÉE AUX PREMIÈRES VILLES

Entre les VII^e et I^{er} siècles avant J.-C., le mode de vie des Celtes a beaucoup évolué. Les fouilles de ces dernières décennies montrent pourtant, quel que soit l'époque, l'existence constante de fermes isolées. Il s'agissait d'une habitation et de bâtiments destinés à abriter des animaux ou de l'outillage, des greniers, des silos ou encore des ateliers. Le tout était clos et parfois protégé par des palissades. Ce mode de vie isolé «pourrait correspondre à l'affirmation d'une aristocratie qui, exploitant désormais directement une partie du territoire, ne résidait plus avec le gros de la communauté», estime l'historien français Venceslas Kruta (*Les Celtes*, éd. du Chêne, 2004). Preuve de l'aisance de ces familles, certaines de ces exploitations s'étendaient sur de vastes terrains. C'est le cas de la ferme de Drouzkovice en Bohême, découverte il y a quelques années, dont les palissades défensives entourent un territoire de 9 000 mètres carrés. Pour les familles les moins riches, la forme d'habitat la plus répandue, notamment à partir du III^e siècle avant J.-C., est le hameau regroupant trois ou cinq familles. Celles-ci se partageaient les silos et les greniers et exploitaient les terres alentour. Les archéologues ont retrouvé dans ces bourgs des traces d'artisanat : métiers à tisser, forges, poteries. Ces activités vont se développer au siècle suivant dans les villages dont la vocation n'est plus agricole mais qui, situés aux carrefours d'axes de communication ou en bord de rivière, se consacrent au commerce.

Le véritable bouleversement du II^e siècle avant J.-C. est l'apparition des premiers signes d'urbanisme. Depuis la Bretagne jusqu'aux confins de la Hongrie se développent les oppidum. Même si ce terme recoupe des réalités variées, l'archéologue britannique Barry Cunliffe (*Les Celtes*, éd. Errance, 2006) les définit comme des «zones d'une superficie dépassant en général 10 hectares, enclose par une limite naturelle ou édifiée par l'homme, et où étaient assurées les fonctions sociales, religieuses et économiques». Ces premières villes étaient probablement le lieu de l'exercice d'une autorité régionale et les traces d'habitation y sont denses. Les maisons, entourées de palissades, étaient réparties le long de voiries et les fouilles attestent souvent de la présence de quartiers entiers consacrés à l'artisanat. Certaines de ces enceintes pouvaient atteindre des dimensions considérables. L'oppidum de Manching en Bavière s'étendait sur 380 hectares. Son enceinte de 7 kilomètres de long a dû nécessiter 60 tonnes de métal

pour produire les tiges de fer qui reliaient les piquets de la palissade entre eux. Situées souvent à proximité des sources de matières premières, ces villes servaient probablement de centre de production pour un vaste arrière-pays. A la campagne ou dans ces centres urbains, il est difficile d'imaginer avec précision à quoi ressemblaient les maisons. Construites en bois et couvertes d'un toit de chaume, elles ne laissent comme traces que des trous dans le sol, à l'emplacement des poteaux de charpente. Ce que l'on sait avec certitude, estime le chercheur Olivier Buchsenschutz (*L'Europe celtique à l'âge du fer*, PUF, 2015), c'est que «leur dimension pouvait varier de la simple cabane au véritable palais».

L'ALIMENTATION : CÉRÉALES, LÉGUMES ET VIANDE DE CHIEN

Le paysage de l'âge du fer ressemblait à celui de nos campagnes : des prés, des bois et des pâturages à perte de vue. Ces champs, délimités par des talus ou des



ICI, LE VIN ET LE SANG
COULAIENT EN
L'HONNEUR DES DIEUX

fossés, n'étaient pas très grands, environ 10 à 15 ares, «ce qui correspondait à l'étendue qui pouvait être labourée à l'araire [une charrue rudimentaire, NDLR] dans une journée», estime Veneslas Kruta. Les Celtes cultivaient essentiellement le blé qu'ils consommaient sous forme de pain, de galettes ou bouillies, mais aussi le seigle, l'avoine, le millet ou l'orge utilisé dans la préparation de la cervoise, l'ancêtre de la bière. Les grains étaient broyés manuellement ou à l'aide de meules. Des légumes tels que les carottes, le chou ou le navet complétaient ce régime. Mais l'assiette de nos ancêtres ne comprenait pas que des végétaux. On retrouve sur les sites des habitats des preuves de consommation de bœuf, de mouton ou de porc, mais aussi de cheval et de chien. «On trouve assez systématiquement des traces de consommation de chien dans les restes de banquets ou dans les offrandes funéraires aux défunts», explique l'archéologue français Patrice Méniel.

Des fouilles dans le village d'Acy-Romance (Ardenne) ont révélé que la viande consommée dépendait également du statut social. «De bons morceaux tels que des cuisses ou épaules d'agneau et des viandes appréciées comme le chien sont trouvés rejetés à côté des grandes maisons, poursuit Patrice Méniel, tandis que là où les habitations sont entassées les unes sur les autres, on retrouve plutôt des têtes de bœuf, des pieds de cochon ou du cheval.» Des traces de brûlure retrouvées sur les restes d'animaux laissent penser que les bêtes étaient grillées à la broche. Les archéologues ont effectivement retrouvé quelques-unes de ces broches, mais aussi des grils et des chaudrons en bronze avec leur crémaillère qui, d'après Olivier Buchsensschutz, «montrent l'association du bouilli, du grillé, du mijoté et du rôti». Ces gourmets savaient aussi préparer de la charcuterie et leurs salaisons de porc étaient exportées jusqu'en Italie. La chasse, en revanche, représentait à peine 1 % de la

consommation de viande, pour l'essentiel du cerf et du lièvre. On sait aussi, grâce au témoignage du géographe grec Strabon au I^{er} siècle avant notre ère, que les Celtes étaient de grands consommateurs de lait et de fromage. Dans l'ensemble, un régime alimentaire bien équilibré.

LE BANQUET : UN RITE ESSENTIEL À LA VIE SOCIALE

Que ce soit à l'occasion des grandes fêtes religieuses, pour clôturer les rassemblements politiques ou encore pour célébrer naissances ou funérailles, ces agapes ponctuaient la vie sociale des élites. Le banquet était prétexte à affirmer son rang. À la fin du II^e siècle avant J.-C., le philosophe grec Posidonios d'Apamée décrit la mise en scène qui accompagnait ces rassemblements. Les convives étaient disposés en cercle, installés sur des litiers de paille ou de branchages, le plus puissant d'entre eux occupant une position centrale. Les autres, en fonction de leur rang, étaient placés de part et d'autre. Si l'un d'entre eux se sentait humilié par la position qui lui était réservée, le conflit se réglait lors d'un combat devant toute l'assistance réunie, et la hiérarchie était ainsi redéfinie. Le découpage de la viande et la part attribuée à chacun étaient aussi fonction de son rang. Ainsi le «morceau du héros» récompensait le courage et les qualités du plus vaillant des guerriers, «et si d'aventure quelqu'un d'autre la réclamait, ils se levaient tous deux et se battaient à mort», décrit Posidonios.

Ces banquets étaient aussi l'occasion pour les plus riches de faire preuve de générosité. Le don répondait à un rituel bien établi et déterminait le statut : la distribution de richesses, de viande ou de vin asseyait la position des uns et des autres. Grassement rétribués, des louangeurs professionnels étaient présents pour vanter les mérites de leur protecteur et dénigrer leurs rivaux.

LE COMMERCE : LES ROUTES FAVORISENT LES ÉCHANGES

Dès lors qu'il s'agit de se procurer des biens, ni la distance ni les frontières naturelles ne semblent arrêter les Celtes. L'archéologie a mis en évidence l'existence d'échanges entre le nord et le sud des Alpes et ce, dès la période de Hallstatt (800 à 450 avant J.-C.). Dans les tombes princières du VI^e et V^e siècle, on trouve des marchandises importées de ●●●

Au cœur du sanctuaire, un bâtiment cultuel **1** de 10 mètres sur 8 était utilisé pour l'abattage du bétail. Les guirlandes de mâchoires d'animaux **2** sur la façade témoignent du nombre de

bêtes immolées et consommées. À côté, une structure en bois **3** servait à les suspendre pour mieux les dépecer. Des amphores **4** étaient aussi sacrifiées. On en sabrait le col d'un coup de lame.



Le sanctuaire était clôturé par une muraille **1** de 50 mètres de long. Constituée de poteaux en quinconce et garnie de torchis, elle était recouverte d'un enduit coloré (on a retrouvé

des traces de pigments jaune et bleu). A l'époque des Celtes, des crânes d'animaux décoraient l'enceinte. On y pénétrait probablement par un porche monumental **2** situé sur la façade est. En

haut, à droite, le bassin **3** permettait de récupérer l'eau de pluie. Sa situation, en bordure de rue, et ses dimensions (6 mètres cubes) indiquent qu'il était destiné à un usage public et collectif.



FESTINS ET LIBATIONS
RYTHMAIENT LA
VIE DU SANCTUAIRE



●●● Grèce et d'Italie : vases, récipients de bronze, amphores à vin. «Ces objets sont associés au rituel du banquet, qui est pratiqué par les élites», explique l'archéologue Olivier Buchsenschutz. Ils témoignent des échanges de produits de prestige entre les aristocraties des mondes celtes et méditerranéens.

Ce commerce encore limité va prendre une toute autre ampleur à partir du II^e siècle avant notre ère où, poursuit l'archéologue, «l'Europe celtique est entrée dans le marché international». Sur 1 600 sites fouillés, 123 000 amphores liées à la consommation du vin ont été retrouvées. A l'échelle régionale, les bijoux, les perles de verre, les armes, les céramiques sont diffusées à travers l'Europe et, progressivement, les particularités territoriales s'estompent. Des bracelets en lignite provenant du sud de l'Angleterre ont ainsi été retrouvés jusqu'en Suisse et en Bavière. La grande quantité de chars et de charrettes retrouvés sur les sites laisse penser que les routes et les chemins sillonnaient l'Europe, même si, pour le moment, l'archéologie peine à trouver les traces de ce réseau.

LA POLITIQUE : ENTRE ROYAUMÉ ET OLIGARCHIE

La Guerre des Gaules de César offre une description précise de l'organisation politique de la société gauloise au I^{er} siècle avant J.-C. Le territoire était constitué de puissantes confédérations de peuples, elles-mêmes unies par des institutions communes, les *civitates*. Ces confédérations étaient gouvernées collégialement lors d'assemblées réunissant les membres de différentes tribus. Chaque année, ces assemblées élisaient un «vergobret», sorte de «super druide» occupant les fonctions de magistrat. Ce vergobret était chargé d'administrer les affaires courantes et son pouvoir était fortement contrôlé. Ce type d'institution n'est pas propre à la Gaule, on en trouve également des traces au II^e siècle avant J.-C. chez les Boïens, des Celtes qui vivaient sur le territoire de l'actuelle Bratislava (capitale de la Slovaquie d'aujourd'hui). Malgré ses apparences démocratiques, cette organisation était fortement hiérarchisée et le pouvoir se trouvait aux mains d'un petit nombre de familles, les plus riches, autrement dit celles qui possédaient le plus grand cheptel. Le reste de la tribu

se plaçait sous la protection et la dépendance de ces hommes puissants.

En revanche, la littérature celtique irlandaise du début de notre ère décrit une organisation clanique plus archaïque. Les clans, fondés sur des liens familiaux, étaient organisés en petites tribus qui se partageaient un territoire et étaient gouvernées par un roi. On comptait environ 150 de ces petites royautes en Irlande. Mais peut-être ne faut-il pas voir d'opposition dans ces deux modèles. Venceslas Kruta estime que «l'Irlande préchrétienne et la Gaule des oppidums représentent en fait deux étapes successives de la société celtique», et il est probable que la Gaule des VI^e et V^e siècles avant J.-C. ait connu une organisation comparable à celle de l'Irlande.

LES FEMMES : GUERRIÈRES À L'ÉGAL DES HOMMES

Si l'on en croit les récits de César, mieux valait être femme en Gaule qu'à Rome. La femme celte ne semble effec-

tivement pas être économiquement soumise à son époux. Dans *La Guerre des Gaules*, on apprend ainsi que lors du mariage les deux époux mettent leurs biens en commun et que le survivant hérite du capital. En Irlande également, la femme possède des droits comparables à l'homme et son degré d'indépendance est plutôt fonction de son rang social que de son statut de femme. Ainsi, décrit Venceslas Kruta, «une femme de condition noble pouvait posséder des biens en propre, intervenir dans le choix de son époux, s'en séparer, l'accompagner à la guerre et même combattre à ses côtés».

Les femmes guerrières sont très présentes dans la tradition irlandaise. On en trouve le souvenir dans la mythologie celtique où le héros Cuchulainn est initié aux secrets des arts de la guerre par des femmes. Celles-ci pouvaient aussi accéder à la royauté, comme Boudicca, reine des Icènes et chef de guerre qui combattit l'envahisseur romain (lire



DES TOMBES AVEC
DES **ARMES** ET PARFOIS
DES TÊTES COUPÉES

page 78) ou encore de Cartimandua, reine des Brigantes, qui divorça de son époux pour épouser son écuyer. Sur le continent, on trouve également des sépultures féminines, probablement héritières de lignées royales, dont le mobilier prestigieux rivalise de luxe avec les grandes tombes des princes.

LE TEMPS : IL ÉTAIT COMPTÉ EN NOMBRE DE NUITS

Pour des peuples d'éleveurs et d'agriculteurs, savoir quand semer ou faire transhummer les troupeaux est essentiel. L'année celtique était rythmée par quatre grandes fêtes marquant le passage des saisons. Le 1^{er} février sonnait le début du renouveau végétal et de la vie. C'est à ce moment que les troupeaux étaient conduits dans les pâturages d'altitude. On fêtait alors Imbolc, en l'honneur de Brigit, déesse de la Fertilité. Cette fête est encore aujourd'hui célébrée en Irlande. Venait ensuite Beltane, passage de la saison sombre à la saison claire, fêtée

le 1^{er} mai. Des feux de purification étaient allumés en l'honneur du dieu Belanos qui était censé protéger le bétail des épidémies. Suivait, le 1^{er} août, Lughnasad, la fête des grandes assemblées. Des offrandes étaient faites au dieu Lug, divinité souterraine, afin d'assurer de bonnes récoltes. La plus importante de ces fêtes était Samain, le 1^{er} novembre, qui marquait le début de l'année nouvelle. Elle était la plus dangereuse aussi, car les frontières avec le monde des morts se trouvaient abolies et les esprits pouvaient alors errer parmi les vivants. Son souvenir perdure encore dans les fêtes d'Halloween et de la Toussaint.

En dehors de ces grandes fêtes annuelles, les Celtes procédaient à un découpage très précis du temps. «Ils mesurent le temps, non pas en nombre de jours mais par celui des nuits», nous apprend Jules César dans sa *Guerre des Gaules*. Des calendriers gaulois ont été retrouvés. Le plus célèbre est celui de Coligny, dans l'Ain. Il s'agit d'un calen-

drier lunaire qui nous enseigne que, pour les Celtes, l'année durait 345 jours et se divisait en douze mois.

LA MORT : ILS CROYAIENT EN UNE ÂME IMMORTELLE

Au début de l'âge du fer, l'inhumation dominait les pratiques funéraires celtes. Les corps étaient ensevelis habillés et revêtus de parures qui reflétaient leur statut : le plus souvent des armes pour les hommes et des bijoux pour les femmes. Mais à partir du II^e siècle avant J.-C., l'incinération semble se répandre dans toute l'Europe sans que l'on puisse expliquer ce changement de pratique. Est-ce une résurgence des anciens rituels de l'âge du bronze ? L'influence des pratiques romaines ? Quoi qu'il en soit, les sépultures continuent d'offrir les mêmes mises en scène. Les plus riches de ces tombes, notamment les sépultures princières, se caractérisent par des chambres funéraires en rondins et même celle de chars d'apparat. On y trouve des objets en or, des amphores, de la vaisselle. Le tout disposé selon une logique qui échappe encore aux chercheurs. Autre caractéristique commune à l'ensemble des tombes celtiques, la présence de quartiers de viande. «Ces morceaux étaient arrangés de façon plus ou moins élaborée, au milieu de dépôts de céramique, explique l'archéologue, spécialiste de l'antiquité gauloise, Patrice Méniel. On les trouve positionnés de manière symétrique en Hongrie alors qu'au Luxembourg les morceaux tendent à reconstituer l'animal.»

Si les Celtes partent ainsi avec leur mobilier, de la nourriture, de l'argent et même un moyen de locomotion, c'est qu'ils croient que l'âme ne disparaît pas avec le corps. Le géographe romain Pomponius Mela en témoigne autour de 43 après J.-C. «Une de leurs doctrines s'est répandue dans le peuple, écrit-il, à savoir que les âmes sont immortelles et qu'il y a une autre vie chez les morts.» ■

VALÉRIE KUBIAK



Lloyd Ikenmuth Townsend Jr./National Geographic/Getty Images

Des celliers **1** creusés dans le sol et habillés d'un coffrage en bois conservaient les aliments. Dans l'un d'eux, à Corent, on y a retrouvé un crâne, sans doute celui d'un ennemi

vaincu que le maître des lieux voulait garder près de lui. A droite, la tombe du prince d'Horchdorf (VI^e siècle avant J.-C.), avec un chaudron d'hydromel **2**, ses armes **3** et un char d'apparat **4**.




Olivier Rollet

MATTHIEU POUX, archéologue franco-suisse renommé, qui coordonne les fouilles de l'oppidum de Corent (Puy-de-Dôme) depuis 2001, a contribué à la réalisation de cet article.

280 À 25 AV. J.-C.

La sanglante épopée des Galates

Au début du III^e siècle avant J.-C., ces Celtes venus d'Europe s'établissent en Asie Mineure. Ils vont longtemps terroriser la région, avant de subir la domination romaine.



Exposée au Louvre, cette statue grecque de la fin du III^e siècle avant J.-C. représente un guerrier galate blessé. Ses cheveux hirsutes rappellent que les Celtes enduisaient leur chevelure de poix afin d'effrayer leurs ennemis.



La «grande expédition» est terminée, le temps du retour peut commencer... Vers 280 avant J.-C., des combattants celtes se sont aventurés jusqu'en Macédoine et en Grèce, semant la terreur sur leur passage, pillant et massacrant les monarques de la région. Leurs forfaits accomplis, les centaines de milliers de combattants s'apprêtent maintenant à prendre le chemin du Nord afin de retrouver les plaines d'Europe centrale. Tous ? Pas tout à fait. Car trois tribus, les Tectosages, les Tolistoboges et les Trocmes, décident, elles, de poursuivre leur migration vers l'est. Ils sont en tout 10 000 hommes, à la réputation de guerriers sanguinaires mais courageux, que l'on nommera par la suite les Galates. De parfaits combattants pour les monarques d'Asie Mineure...

«Au III^e siècle, les Galates se font embaucher comme mercenaires dans les armées adverses de la région, en fonction des conflits qui se succèdent. Mais ils restent aussi un peuple incontrôlable qui agit pour son propre compte. Ils sèment des troubles, attaquent des villes et les pillent ou leur imposent un tribut», précise l'historien Maurice Sartre, auteur de *L'Anatolie hellénistique, de l'Égée au Caucase* (éd. Armand Colin, 2004). De quoi ajouter de la confusion dans une région à feu et à sang. Depuis l'éclatement de l'empire d'Alexandre, en 323 avant J.-C., deux grands royaumes se disputent son héritage : les Lagides et les Séleucides, tous deux confrontés à d'autres ambitions naissantes, notamment celle du royaume de Pergame, proche de la côte égéenne, mais aussi celles de riches cités du littoral – comme Ephèse –, concentrant l'essentiel de la présence grecque dans la région. Dans le Nord, qui n'a jamais été maîtrisé par Alexandre, des États indigènes sous influence hellénistique se constituent, comme au Pont, en Cappadoce et en Bithynie (dans l'actuelle Turquie). Là-bas, dès leur arrivée, les Celtes, missionnés par Nicomède I^{er}, souverain de Bithynie, répriment dans le sang les ambitions de Zipoètes II, frère du souverain, qui lui conteste le trône. Puis, plusieurs années durant, en petits groupes commandés par des chefs guerriers, les Galates sillonnent la région, vendant leurs talents de mercenaires au plus offrant. En 274 avant J.-C., embauchés par Mithridate I^{er}, monarque du royaume du Pont, ils dévastent la Cappadoce et battent les troupes de Ptolémée, souverain du royaume lagide, avant de faire route vers l'ouest.

Tout le long de la côte Ionienne (à l'ouest de la Turquie d'aujourd'hui), ces barbares s'attaquent aux cités grecques de Cyzique, Ilion, Didymes, Priène et Thyatire : entre deux contrats de mercenaires, les Galates pillent et rançonnent des villes riches et mal défendues, dont les habitants sont terrifiés par ces hordes réputées pour sacrifier leurs prisonniers. Bientôt, pour les Galates, les années d'errance prennent fin, comme le raconte Stephen Mitchell, dans *Anatolia. Land, Men, and Gods in Asia Minor* (Clarendon Press, 2001). Vers 260 avant J.-C., leurs chariots chargés de leurs familles et du butin de leurs razzias, ils se fixent enfin sur les plateaux inhospitaliers et peu peuplés de l'Anatolie centrale. Sur cette terre de 350 kilomètres de long et de 120 kilomètres de large, qui prendra le nom de Galatie, les Tectosages s'installent au centre, les Tolistoboges, à l'ouest, et les Trocmes, à l'est. Sans se mélanger avec les Phrygiens, les habitants de la région, les Galates entament alors une existence de nomades dans les campagnes, à l'écart des cités. Bien que l'Histoire n'ait pas conservé la trace de la présence de druides, ces Celtes y préservent leurs traditions et perpétuent leurs cultes.

C'est sur cette terre aride qu'ils assurent leur emprise, dans un vaste territoire qui va jusqu'à la côte pontique, à l'est, et au royaume de Pergame, à l'ouest. Là, aux cités terrifiées, les Galates imposent le paiement d'un tribut, le «galatika», qui leur assure une domination sur toute la région... Jusqu'au jour où le souverain de Pergame, Attale I^{er}, refuse brus-

Sur cette gravure du XIX^e siècle, Attale I^{er}, descendant de la dynastie des Attalides, est acclamé par la foule après sa victoire contre les Galates lors de la bataille du Caïque, en 237 avant J.-C. Le roi de Pergame vient de mettre un coup d'arrêt au racket imposé par ce peuple celtique sur les communautés d'Asie Mineure.

AUX CITÉS D'ASIE MINEURE, ILS IMPOSENT LE PAIEMENT D'UN TRIBUT, LE «GALATIKA»

quement de continuer à subir ce racket. L'audacieux s'attaque aux Galates en 237 avant J.-C. et leur inflige une sévère défaite militaire. Les monuments grandioses qu'il fait édifier pour commémorer sa victoire sont une humiliation pour les Galates, annonciatrice d'autres défaites.

De fait, la déroute subie par les Galates face à Attale I^{er} ne sera qu'un préambule. Car un autre acteur entre en scène dans la région : le puissant Empire romain, qui compte bien contrôler les cités d'Asie Mineure. Au II^e siècle avant J.-C., des troupes y sont envoyées afin de détrôner les dynasties des Lagides et des Séleucides. Et les Galates, ●●●



Cette sculpture en terre cuite provenant de la cité grecque de Myrina (aujourd'hui en Turquie) représente un guerrier galate foulé aux pieds par un éléphant de guerre indien (appelé «vache lucanienne»), acquis par l'armée grecque.

●●● embauchés par ces derniers pour combattre Rome, subissent une terrible répression. Au moins 18 000 d'entre eux périssent et 40 000 sont faits prisonniers par les légions commandées par le consul Gnaeus Manlius Vulso qui envahit la Galatie en 189 avant J.-C. Pour autant, l'année suivante, le traité de paix d'Apamée, qui instaure un nouvel ordre régional romain, épargne relativement les Celtes. Le texte reconnaît leur légitimité à demeurer en Galatie, placée sous la tutelle du royaume de Pergame, consacré nouvelle puissance régionale. «La paix d'Apamée met fin à l'époque des razzias des Galates, qui cessent d'être une menace

pour la région. A l'intérieur même de la Galatie, ils deviennent de plus en plus sédentaires», résume Maurice Sartre. C'en est fini des pillages et rapines pour les Galates, mis au pas par l'Empire.

Mais le siècle qui suit n'apportera pas la paix pour autant. Confrontés aux ambitions de Pergame, qui n'a de cesse de repousser ses frontières à leurs dépens, les Celtes tentent de préserver leur territoire, sans parvenir à retrouver leur puissance d'antan. En 183 avant J.-C., l'armée de Pergame écrase les Galates, allant jusqu'à faire prisonnier leur chef, Ortiagon. Quinze ans après, ils se révoltent et envahissent la partie occidentale de leur puissant voi-



sin. Incapables d'arracher une victoire décisive par les armes, ils finissent toutefois par obtenir une relative tranquillité, quand Rome confirme l'indépendance de la Galatie en 154 avant J.-C. Ces guerriers aux mœurs jugés barbares y sont parvenus en envoyant des délégations afin de plaider leur cause devant le Sénat, à Rome. Une démarche diplomatique qui donne la mesure de l'évolution profonde que sont en train de connaître ces Celtes.

Car durant cette période, les Galates, influencés par leurs contacts avec les royaumes hellénistiques, adoptent progressivement les traditions de la région, les intégrant à leur culture d'origine, toujours vivace. Ils commencent à pratiquer les cultes locaux et s'impliquent dans la gestion des temples, à l'image du Galate Aioiorix, qui, en 160 avant J.-C., officie comme grand prêtre du temple dédié à Cybèle, mère des dieux chez les Phrygiens. Dans les villages fortifiés où ils se sont pour la plupart stabilisés, les Galates ajoutent des vases en céramique typiquement phrygiens à leurs objets métalliques de tradition celtique. Modernisation, acculturation, latinisation... Ce peuple habitué à confier son destin à des guerriers valeureux se dote aussi d'une élite intellectuelle et d'un système politique organisé. Au I^{er} siècle avant J.-C., ils mettent ainsi sur pied une fédération de peuples, la «communauté des Galates», réunissant les Tectosages, les Tolistoboges et les Trocmes. Chacune des trois tribus était organisée en quatre districts. «Chaque district [...] eut son administration propre dirigée par un tétrarque [chef politique] ayant sous ses ordres un juge, un chef militaire et deux sous-chefs d'armée. De plus, les douze tétrarques eurent pour les assister un conseil de trois cents membres, se réunissant en un lieu appelé le Drynemetum», raconte le Grec Strabon dans sa *Géographie*.

Las, un siècle après leur massacre par les légions de Gnaeus Manlius Vulso, le destin de ce peuple enfin sédentarisé est à nouveau bouleversé par les vagues successives de violence, à partir de 94 avant J.-C. L'autorité de l'Empire est alors ébranlée par les révoltes instiguées par Mithridate VI, souverain du Pont. Déçu des promesses non tenues par Rome, celui-ci entraîne facilement dans son sillage les cités exaspérées par la lourde ponction fiscale romaine. Sollicités, les Galates, eux, se divisent entre ceux qui vont grossir les rangs des révoltés pontiques et d'autres qui, comme Déiotaros, chef des Tolistoboges, choisissent le camp de l'Empire. Mais en 88 avant J.-C., tout bascule : Mithridate VI, qui s'efforce de conquérir les territoires dominés par Rome, envahit la Galatie et y

installe un gouverneur après avoir assassiné la quasi-totalité des tétrarques et leurs familles. Défaits, les Galates qui ont survécu deviennent les plus fidèles alliés de l'Empire. Entre 84 et 82 avant J.-C., la Galatie devient alors la base à partir de laquelle les légions romaines lancent leurs attaques contre le Pont. Les guerriers celtes se rendent vite indispensables, comme en 72 avant J.-C., quand 30 000 d'entre eux assurent la logistique des cinq légions du général Lucullus. Alors, lorsqu'en 63 avant notre ère, le consul Pompée réorganise politiquement la région, les Galates voient leur fidélité récompensée, devenant le pivot du dispositif

LEUR HÉRITAGE CELTE SE FOND PEU À PEU DANS LA CULTURE ROMAINE

de défense romaine. Ils obtiennent un territoire plus vaste, qui s'étend désormais sur une partie de l'ancien royaume du Pont, et le chef de chacune des trois tribus se voit attribuer le titre de roi.

C'est aussi Pompée qui impose aux Galates une centralisation accrue de leur organisation politique, renforçant une évolution déjà initiée par le massacre des élites celtes par Mithridate VI, qui avait abouti à concentrer le pouvoir entre les mains de quelques survivants. L'héritage galate se fond progressivement dans la sphère romaine. Sur ces terres, les archéologues ne trouveront que très peu de témoignages de la culture originelle de ces Celtes venus du Nord. Sur les monuments de Pergame qui célèbrent la défaite des barbares, les combattants sont représentés affublés de l'attirail hérité de la civilisation de La Tène : des boucliers plats allongés et des trompes de guerre. Mais en Galatie même, leurs traces se font rares : peu de noms celtiques figurent dans les épitaphes et dans la toponymie des lieux, demeurée celle des Phrygiens, les habitants de l'ouest de l'Anatolie. Une discrétion qui fait écho à ce peuple qui a vécu, au final, replié sur lui-même. Au IV^e siècle après J.-C., saint Jérôme constatera que les Galates «avaient un langage propre, presque semblable à celui des Trévirois», des lointains cousins européens. Mais, là aussi, on en sait peu de choses, car ils n'ont laissé aucune trace écrite de leur histoire tumultueuse. ■

ANNE DAUBRÉE

800 AV. J.-C. À 61 AP. J.-C.

Comment les Celtes combattaient-

ils ? Quelle était leur stratégie

sur le terrain ? Leurs techniques

et leurs armes préférées ? Les

principales victoires ? Décryptage.

SOMMAIRE

P. 64 LES GUERRIERS

Armement, formation et techniques... Tout sur ces terrifiants combattants.

P. 70 CINQ BATAILLES

Du triomphe de l'Allia à la déroute d'Alésia, les conflits majeurs.

P. 78 BOUDICCA

Vie et mort de la reine celte qui défia l'Empire romain au I^{er} siècle après J.-C.



Jean-Paul Dumontier / La Collection

L'ART DE LA



GUERRE

Vercingétorix, représenté ici sur cette gravure de 1881, se lance bravement dans la mêlée contre les légionnaires romains à Alésia (en 52 avant J.-C.).

LES HORDES CELTES, terreur du monde antique

Le corps peint, les guerriers hurlaient et soufflaient dans des trompes assourdissantes. Des barbares ? Non : des champions de l'intimidation.

L'orée d'une forêt, quelque part en Italie ou dans les Balkans, ou peut-être en Grèce, un ou deux siècles avant l'ère chrétienne. Une armée à l'arrêt, disciplinée, formée en carrés, se tient prête au combat. L'ennemi ? On ne le voit pas. On l'entend. Il approche sous le couvert de la végétation. Craquements de branches, rumeur sourde d'une foule en marche... Soudain, l'air s'emplit d'une clameur à glacer le sang. Des hommes peinturlurés, d'une stature extraordinaire, surgissent d'entre les arbres. Ils sont hérissés d'armes – chacun d'eux a une lance au fer à double tranchant, deux javalots, une épée avec laquelle il frappe sur son bouclier. Des cris jaillissent de milliers de gorges, le mugissement lugubre des trompettes de guerre retentit, et les premières pierres sifflent, lâchées par les frondes... Puis la marée humaine s'élance dans une charge frontale qui veut tout emporter.

Ces assaillants, ce sont les guerriers celtes. En face, dans la cohorte tétanisée, il faut tout le sang-froid des troupes aguerries pour ne pas rompre les rangs et s'enfuir en hurlant ●●●



Maya Evans Picture Library/PhotoDisc

Cette gravure du XVIII^e siècle montre
des guerriers gaulois, un druide et
même une femme, l'arme à la main, au
I^{er} siècle avant J.-C. : chez les Celtes, chacun
était susceptible de partir au combat.



●●● d'effroi... Pour les Grecs ou les Romains, le combattant celte était un être fruste, bestial, d'une force et d'une bravoure extrêmes, insensible aux blessures. Voici la description qu'en donne le chroniqueur grec Diodore de Sicile, au I^{er} siècle avant J.-C. : «Quelques-uns méprisent la mort au point d'entrer nus dans la lutte.» Un siècle plus tôt, l'historien grec Polybe mentionnait déjà ces guerriers dévêtus qui s'exhibaient en première ligne «parés de colliers et de bracelets d'or». L'érudit voyageur Pausanias, au II^e siècle après J.-C., surenchérit : «Avec colère, en furie, sans raisonnement, [les Celtes] marchaient contre leurs adversaires comme des bêtes sauvages. Et même pourfendus d'un coup de hache ou de sabre, leur folie, tant qu'ils respiraient, ne les quittait pas.»

Le géographe Strabon (vers 64 avant J.-C. - entre 21 et 25 après J.-C.) exprime avec d'autres mots le sentiment général : «Ils se ruent dans la bataille sans se dissimuler et

donnaient d'eux. Au-delà de leur excellence reconnue à travailler le fer pour en tirer des lames plus légères, solides et tranchantes que celles forgées en bronze, une de leurs armes a été la peur qu'ils inspiraient à leurs adversaires. Une première ébauche de guerre psychologique ? En tout cas, une stratégie délibérée et savamment construite.

Les combattants exécutaient un «haka» semblable à celui des Maoris

Pour se donner un aspect terrifiant, les guerriers se peignent le corps à l'aide d'une teinture végétale bleue, la guède, qui leur confère un air cadavérique. Ils s'enduisent également les cheveux d'un mélange de poudre de craie et d'eau, puis les tirent vers le haut afin de se grandir d'une dizaine de centimètres. Il y a aussi, inégalable pour générer l'angoisse, le son puissant des carnyx, ces trompes de bataille hautes de plus d'un mètre, dont le tube d'airain s'achève par un pavillon en forme de hure de sanglier ou de tête de loup. Et encore l'apparence affreuse des lances, dentelées, barbelées ou en forme de faux. Diodore de Sicile rapporte les effroyables blessures qu'elles causent, projetées avec force dans les rangs des cohortes. La

charge, menée en hurlant, terrorise également l'adversaire. Moins toutefois que l'habitude qu'ont les Celtes de couper les têtes des ennemis morts. Et parfois de trancher celles des prisonniers vivants.

Quant aux guerriers nus, qui ont tant impressionné, ce sont souvent des Gésates, une tribu semble-t-il originaire des Alpes. Ils se tiennent en avant des lignes, dans une attitude de défi, roulant des yeux menaçants et

tirant la langue à l'armée adverse, dans une gestuelle qui n'est pas sans rappeler le rituel «haka» des Maoris, popularisé de nos jours par les All Blacks, l'équipe de rugby de Nouvelle-Zélande. Une autre idée courante est que le guerrier celte craint si peu la mort qu'il l'accueille en riant. Il est permis d'en douter. Certes, la religion druidique promet un paradis merveilleux et consolateur – la Plaine du plaisir – à celui qui trépasse les armes à la main. Tout montre cependant que les ●●●

Collectionneurs de têtes coupées, ils décapitaient aussi bien des ennemis morts que vivants

sans regarder à droite ni à gauche.» En d'autres termes, ce sont des guerriers valeureux mais irréflichs – «sans raisonnement», dit Pausanias –, susceptibles d'être attirés dans des pièges, victimes en somme de leur propre frénésie guerrière.

Les combattants celtes étaient-ils vraiment ces insoucients impétueux ? Il est permis d'en douter. Si tel avait été le cas, comment auraient-ils pu dominer l'Europe de la péninsule ibérique au cours supérieur du Danube, pendant une période qui s'étend sur plusieurs siècles, de -800, début de l'ère de Hallstatt, jusqu'à la fin de la civilisation de La Tène, au I^{er} siècle avant notre ère ? Il semble que les Celtes se sont évertués à entretenir l'image négative que leurs ennemis

Le sacrifice de «l'homme d'osier»
a été décrit par Jules César. Il
consistait, pour les Celtes, à enfermer
leurs prisonniers dans une
gigantesque idole de bois formant
une cage, avant d'y mettre le feu.



●●● Celtes ont déployé des trésors d'ingéniosité pour se préserver lors des combats. Ils sont les inventeurs de la cotte de mailles et du linothorax, une sorte d'armure archaïque composée de plusieurs couches de lin collées ensemble. Leurs cuirasses de cuir ou de bronze sont munies d'un dosseret qui remonte sur les cervicales, leurs casques d'un couvre-nuque et de protège-joues. Élément essentiel de leur armement, leur grand bouclier de forme ovale – de 1,20 mètre de haut –, en bois de chêne, renforcé au centre d'un «umbo», une pièce bombée et métallique, conçue pour amortir et détourner les coups les plus violents.

L'agressivité débridée des combattants celtes, telle qu'elle nous est rapportée, s'explique peut-être d'une façon plus prosaïque. Des auteurs affirment qu'avant la bataille tous buvaient un breuvage à même un grand chaudron cultuel en argent – dont on a découvert un exemplaire à Gundestrup, au Danemark (voir p. 86). Drogue ? Hydromel ou cervoise à forte teneur en alcool ? C'est un mystère. Les Celtes connaissaient l'écriture mais l'utilisaient fort peu, privilégiant la transmission orale du savoir. Si bien que la recette de la «potion magique» – pour autant qu'elle ait existé – n'est jamais parvenue jusqu'à nous...

Les commentateurs grecs et romains soulignent encore l'indiscipline des armées celtes. Les recherches récentes révèlent néan-

de javelots – dont certains, pourvus d'une courroie de propulsion, ont une portée considérable –, que l'infanterie s'ébranle dans son assaut frontal, spectaculaire, qui a tant marqué les esprits.

Les Celtes ont également su adapter leur armement et leur stratégie au fur et à mesure du temps. Au milieu du III^e siècle avant notre ère, lorsque l'emploi des chars cède le pas à la *trimarcisia*, une formation de cavalerie plus rapide et mobile, ils s'emploient à faire de ce nouveau corps une unité de choc, décisive sur le champ de bataille. Comme le rapporte l'historien Venceslas Kruta dans *Le Monde des anciens Celtes* (éd. Yoran, 2015), ils adoptent la selle, les étriers, le harnachement complet pour assurer l'assise du cavalier, les éperons pour stimuler le cheval. Parallèlement, leurs épées évoluent. Elles étaient courtes, d'une soixantaine de centimètres, effilées, conçues pour porter des coups dans une mêlée de fantassins ; elles s'allongent, s'arrondissent au bout, mais acquièrent un double tranchant acéré pour frapper à la volée, lors d'une charge de cavalerie.

Qui était admis à combattre dans les armées celtes, fortes parfois de dizaines de milliers de combattants ? En théorie, n'importe quel homme valide. Grand de préférence. Gérard Bataille, archéologue, estime, après étude d'un grand nombre d'ossements, que «la taille moyenne des guerriers dépassait 1,70 mètre, ce qui

était important pour l'époque». Si vous étiez plus petit, ou fils de pauvre, vous risquiez de vous retrouver affecté à des tâches peu glorieuses, garder la porte d'un oppidum, escorter des troupeaux de bestiaux pour le compte d'un propriétaire terrien fortuné.

Les prouesses des héros sur le champ de bataille étaient chantées par les bardes

Mais il était aussi possible, à force de bravoure et d'exploits virils, d'arracher sa place dans l'aristocratie, de s'élever au rang d'*equites* (celui qui possédait son propre cheval), voire de devenir un chef qu'on enterrait avec son char (tel celui mis au jour dans une riche tombe de La Gorge-Meillet, dans la Marne) ou encore un de ces héros dont les bardes chantaient les exploits lors des banquets d'après-bataille...

Ces combattants d'exception devinrent des mercenaires très appréciés

moins que les Celtes mettaient en œuvre des techniques de combat élaborées. Le roi, chef de guerre, s'expose en personne, il se présente à la bataille sur son char léger à deux roues et en descend pour combattre à pied – mais en vérité en prenant des risques calculés. Il est entouré de ses nobles, eux-mêmes escortés par leurs propres vassaux, les *ambactos* (mot celtique signifiant «celui qui marche autour» et qui a donné «ambassade» en français), tout cela constituant une garde rapprochée difficile à percer.

Les armées comprennent des corps distincts, fantassins, chars de combat, plus tard cavaliers, et tous participent d'un plan d'ensemble, dans un ordre déterminé. C'est seulement une fois le terrain «déblayé», après la charge de la cavalerie, après les lancers

Dès leur plus jeune âge, les fils de la noblesse étaient formés au combat. Retirés à leurs parents, confiés à une autre famille, ils ne retrouvaient la douceur du foyer qu'à la fin de leur entraînement guerrier. A l'adolescence, ils recevaient leur première arme, probablement la plus usuelle, la *cladio*, l'épée courte, avec son fourreau de métal et son pommeau ornés de motifs mystérieux. Simples décorations ? Protection talismanique ? On ne peut, hélas, que faire des suppositions.

On n'en sait guère plus sur cette formation militaire, si ce n'est qu'elle devait être excellente. Les Celtes, en effet, comptaient parmi les mercenaires les plus recherchés des temps antiques. Comme le relate le chercheur du CNRS Luc Baray dans son ouvrage *Les Mercenaires celtes en Méditerranée : V^e-I^{er} siècle avant J.-C.*, on les voit combattre au service de Denys de Syracuse, en Sicile, dans sa lutte contre les Grecs au IV^e siècle avant J.-C., ou encore au côté d'Hannibal et des Carthaginois lors de la victoire de Cannes remportée

sur les armées romaines en 216 avant J.-C. Ces guerriers salariés, nous dit Venceslas Kruta, «se déplaçaient avec femmes et enfants, un total de cinq à dix mille personnes, ainsi qu'avec une quantité de chariots qui transportaient toutes leurs richesses et servaient probablement aussi de logis lors de leurs déplacements». Des exodes ponctués de batailles sanglantes.

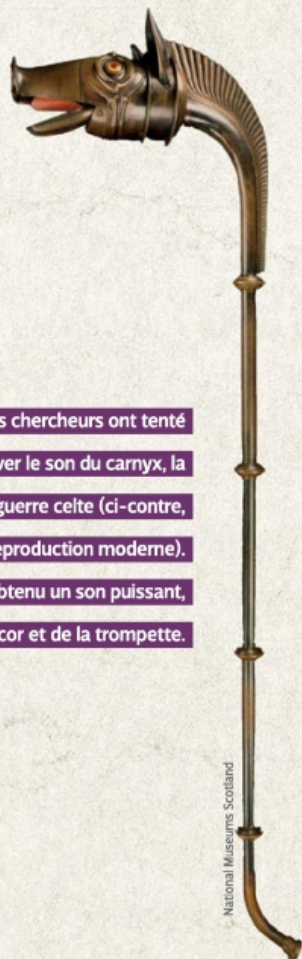
Ils vendaient leurs prisonniers et pratiquaient des sacrifices humains

En ces âges lointains où les occasions de se battre ne manquaient pas, migrations massives de populations, expéditions de conquête, *razzias* pour voler les biens du voisin, raids de vengeance, les Celtes se montraient-ils plus violents, plus cruels que les autres ? Une chose est certaine : ils ne l'étaient pas moins. Pour eux comme pour leurs contemporains, la hiérarchie sociale était fondée sur la force physique. Ils pratiquaient l'esclavage, vendaient leurs prisonniers, les massacraient à l'occasion, se livraient à des sacrifices humains par noyade ou égorgement, et pire encore à en croire César : «Certaines peuplades ont des mannequins de proportions colossales, faits d'osier tressé, qu'on remplit d'hommes vivants : on y met le feu, et les hommes sont la proie des flammes.» Cette pratique est confirmée par un autre récit de Strabon.

Pourtant, dans les terres conquises où des tribus itinérantes se fixent, où des mercenaires s'installent et font souche, ces mêmes Celtes se montrent capables de cohabiter, de s'entendre avec les populations autochtones en assimilant des éléments propres de ces dernières à leur culture. Ce qui dément l'image du barbare débordant de sauvagerie. On notera aussi que dans le foisonnant panthéon celtique, l'une des divinités dévolues à la fonction guerrière est Ogme, le dieu de l'éloquence. Cela traduit peut-être un certain attachement au pouvoir des mots...

Malgré toute leur vaillance et leurs vertus martiales, les Celtes ont fini par disparaître, intégrés dans le vaste ensemble romain. Le prix de leur immaturité politique ? De leur répugnance à s'allier entre eux ? On peut imaginer aussi que c'est leur excessif amour de l'indépendance et de la liberté qui a perdu ces «ancêtres» terribles et fascinants. ■

PIERRE ANTILOGUS



Des chercheurs ont tenté de retrouver le son du carnyx, la trompe de guerre celtique (ci-contre, une reproduction moderne). Ils ont obtenu un son puissant, proche du cor et de la trompette.

National Museums Scotland

CINQ BATAILLES

qui ont fait leur légende

Mobiles, déterminés, habiles tacticiens, les Celtes étaient des guerriers redoutés par les légions romaines. La preuve en cinq dates.

L'ALLIA

PREMIER FACE-À-FACE AVEC LES ROMAINS

Date : 387 avant J.-C.

Lieu : la rivière Allia, à 15 kilomètres de Rome.

Forces en présence : les Gaulois sénons contre l'armée romaine.

C'est au IV^e siècle avant J.-C. que les Celtes affrontent pour la première fois ceux qui deviendront leurs ennemis héréditaires : les Romains. L'histoire, nous dit Tite-Live quatre siècles après les faits, commence dans l'actuelle Toscane. Vers 387 avant J.-C., des Gaulois de la tribu des Sénons, installés de longue date dans la plaine du Pô, s'attaquent à la cité de Clusium (aujourd'hui Chiusi) pour la piller. Rome, appelée à la rescousse, ne dépêche qu'une simple ambassade. Sur place, l'un des émissaires romains se querelle avec un Gaulois et le passe au fil de l'épée. L'affront met le feu aux poudres : les Sénons, dirigés par Brennus, déferlent sur Rome. Au bord de la rivière Allia, à 15 kilomètres de la cité, les six légions déployées pour leur barrer la route entendent pour la première fois l'effroyable cri de guerre de l'armée gauloise : un mélange discordant de chants et de hurlements, apuyés par le son puissant des carnyx et le martèlement des armes sur les boucliers. Alourdie par son équipement, l'armée romaine, composée à l'époque de paysans peu expéri-

mentés, se fait déborder par les assaillants. Pris de panique, les fantassins en fuite s'enlissent dans les marais environnants. Laissée sans défense, Rome est livrée tout entière aux envahisseurs. La cité est mise à feu et à sang et les membres du Sénat sont massacrés. Seul le Capitole, où s'est retranchée une partie de l'armée en déroute, fait encore face à l'assaut. Aprement défendue, dit la légende, par les oies qui donnent l'alerte lors de l'attaque gauloise, la citadelle tiendra vaillamment le choc.

Au bout de sept mois, les assaillants acceptent de lever le siège en échange de 1 000 livres d'or (326 kilos). Mais ils truquent la pesée. Devant les protestations des Romains, Brennus, le chef gaulois, jette sa lourde épée dans la balance et prononce cette phrase impérissable : «*Vae Victis !*» («Malheurs aux vaincus !») Selon Plutarque, le général romain Camille, banni de la cité pour une affaire de corruption, vient alors au secours de Rome, bat les Gaulois sur le chemin du retour et récupère la rançon.

Le «tumulte gaulois» provoque un traumatisme durable chez les Romains

Cette intervention providentielle, aujourd'hui contestée par les historiens, n'empêchera pas la débâcle de l'Allia de peser très lourd dans la mémoire des Romains. Elle est à l'origine de la fameuse expression «*tumultus gallicus*» («le tumulte gaulois») qui, pendant des siècles, signalera l'alerte maximale aux portes de la cité. Ce camouflet conduira Rome à professionnaliser ses légions et à alléger leur équipement. Mieux encore : selon l'archéologue Jean-Louis Brunaux, c'est ce traumatisme initial qui fait entrer la Ville éternelle dans l'Histoire. «Immédiatement après débute l'irrésistible ascension de la cité qui deviendra un Etat avant d'être à la tête d'un Empire», souligne-t-il dans son livre *Nos ancêtres les Gaulois* (éd. du Seuil, 2008). ●●●

Les Gaulois lèvent le siège de Rome en échange
de 326 kilos d'or. Les Romains, voyant que
la balance est lestée de plomb, crient à la super-
cherie. Le chef celtique y jette alors son épée et
déclare : «Vae Victis!» («Malheur aux vaincus»).



DELPHES

L'OFFENSE FAITE À OLYMPE

Date : 278 avant J.-C.

Lieu : le temple d'Apollon à Delphes, Grèce.

Forces en présence : les tribus gauloises contre l'armée de Delphes.

Cent ans après le siège de Rome, c'est au tour des Grecs de subir les affres du *tumultus gallicus*. En 278 avant J.-C., un autre Brennus, dit «le second», peut-être issu de la tribu des Volces fixée dans la région du Danube, ravage la Macédoine avant de descendre vers le sud à la tête de 65 000 fantassins. Son but ? Piller le sanctuaire de Delphes. Le site sacré, siège du dieu Apollon, est alors considéré comme le «nombril du monde». Mais aux yeux des profanes, il n'est qu'une simple réserve d'or. Historien gaulois de langue latine, du I^{er} siècle avant J.-C., Trogue Pompée raconte : «Bientôt, comme s'il dédaignait le butin que lui offre la terre, Brennus ose tourner ses regards vers les temples des dieux et dire, par une raillerie impie, que les dieux sont assez riches pour donner aux hommes.»

Pourtant, parvenus au pied du temple, les Gaulois reportent l'attaque à plus tard. Si l'on en croit Trogue Pompée, un impérieux besoin de ripailler les éloigne de leur objectif. C'est donc une horde de guerriers passablement alourdis qui vient ensuite affronter les Delphiens. Comble de malheur, durant cette journée d'hiver particulièrement agitée, le ciel leur tombe vraiment sur la tête. Au moment où une violente tempête de grêle s'abat sur les combattants, «un jeune guerrier d'une merveilleuse beauté» surgit du temple profané. C'est du moins ce qu'affirment les prêtres et les devins. Pour les Grecs, l'affaire ne fait aucun doute : Apollon en personne vole à leur secours. La preuve ? Les intempéries provoquent un puissant éboulement qui s'écrase sur l'armée gauloise.

Dans un dernier acte de volonté, le chef vaincu ordonne d'exterminer tous les blessés. «Ayant bu autant de vin qu'il lui fut possible, conclut Trogue Pompée, Brennus, lui-même grièvement atteint, se poignarde de ses propres mains.» Le châtement de l'Olympe ne pouvait être plus éclatant.

Ailleurs, cependant, l'intervention des dieux semble avoir été moins efficace : poursuivant leurs rapines jusqu'en Asie mineure, les rescapés de Delphes saccagent entre 277 et 276 avant J.-C. le sanctuaire d'Artémis à Ephèse et le temple d'Apollon de Didymes. Dès lors, les Celtes font officiellement leur entrée dans la littérature grecque : le poète Callimaque de Cyrène, contemporain des événements, compare ces farouches guerriers du Nord «aux derniers des Titans» brandissant «l'épée barbare». Deux cents ans plus tard, rappelant l'outrage fait à Delphes, Cicéron parachèvera l'archétype du Gaulois sanguinaire et sacrilège. La guerre des Gaules est alors sur le point d'éclater.

TÉLAMON

L'ÉCHEC DE LA COALITION CELTE

Date : 225 avant J.-C.

Lieu : la côte étrusque.

Forces en présence : la coalition de Gaulois transalpins (Gésates) et cisalpins (Boiens et Insubres) contre trois armées romaines.

Depuis la retentissante défaite de l'Allia, cent cinquante ans plus tôt, les échafourées entre les légions romaines et les tribus gauloises établies dans la plaine du Pô se sont multipliées. Au fil du temps, Latins et Celtes ont appris à se connaître sur le champ de bataille. Au début du III^e siècle avant J.-C., la république de Rome, alors en pleine expansion, s'est dotée d'une armée disciplinée et aguerrie. Quant aux combattants gaulois, ils ont acquis une formidable réputation d'intrépidité. Robustes, d'une taille supérieure à celle de leurs adversaires, ils semblent défier la mort sur les champs de bataille.

En cette année 225 avant J.-C., nous rapporte l'historien grec Polybe cinquante ans après les événements, 70 000 Gaulois ravagent le pays étrusque et fondent sur le Latium. Aux Boiens et Insubres descendus de la Cisalpine, l'actuelle Italie du Nord, se sont adjoints des mercenaires gésates, venus de la Transalpine, de l'autre côté des Alpes. Cette fois, Rome utilise les grands moyens : pas moins de trois armées sont déployées pour contrer les barbares. La première subit une

●●● Insubres. Cette fois encore, c'est l'équipement qui les trahit : «Leurs boucliers, commente Polybe, étaient loin de valoir ceux des Romains, et, avec l'épée gauloise, ils ne pouvaient frapper que de taille.» La défaite est sans appel : 40 000 Gaulois périssent sur le champ de bataille et 10 000 autres sont faits prisonniers. Pour échapper au déshonneur, Anéroeste, le chef des Gésastes, se tranche la gorge. Vainqueurs de leurs adversaires cisalpins, les Romains ne mettront pas plus de temps à conquérir la plaine du Pô. Le franchissement des Alpes, en 154 avant J.-C., les conduira bientôt à investir l'ensemble de la Gaule.

VÉNÈTES

LA GUERRE SUR TERRE ET SUR MER

Date : 56 avant J.-C.

Lieu : probablement dans la baie de Quiberon (actuel département du Morbihan).

Forces en présence : les navires gaulois dirigés par les Vénètes contre les galères romaines commandées par Brutus.

En 56 avant J.-C., la République de Rome est devenue la plus grande puissance du bassin méditerranéen. Depuis presque un siècle, la Gaule transalpine, qui s'étend de Toulouse à Genève, est placée sous son hégémonie, et, depuis trois ans, l'ambitieux César en est le proconsul attitré. C'est à lui que l'on doit *La Guerre des Gaules*, le texte le plus connu de la littérature latine, qui est à la fois une source documentaire de première importance et un compte-rendu triomphal de ses propres actions. Car depuis l'année 58 avant J.-C., celui qui se rêve l'égal d'Alexandre a en effet engagé la conquête de la «Gaule chevelue», ce vaste territoire compris entre les Pyrénées et le Rhin. Son but ? Présenter au Sénat une Gaule pacifiée pour assurer sa popularité auprès des Romains.

En deux ans de campagne, il y est presque parvenu : les pays du Nord et du Nord-Ouest, du Rhin à la pointe armoricaine, ont été maîtrisés en un temps record. Cicéron, dans son *Discours sur les provinces consulaires*, se prend à rêver à haute voix : «Une ou deux campagnes d'été [...] peuvent nous attacher la Gaule entière par des liens éternels.» Mais la

mainmise de César sur le pays celtique est encore fragile. Les Armoricains ne lui ont accordé qu'une soumission de façade. Une simple pécadille suffit à la faire voler en éclat.

En ce début de l'année 56 avant J.-C., les légions romaines victorieuses qui ont pris leur quartier d'hiver aux environs de l'actuelle Angoulême trouvent tout naturel de réquisitionner du blé chez les riches voisins vénètes, matés depuis quelques mois. Ce puissant peuple de la région de Vannes, qui détient le monopole du commerce maritime avec l'île de Bretagne (actuelle Grande-Bretagne), est en effet réputée pour ses greniers bien garnis. Lorsque les émissaires romains viennent réclamer des vivres, les Vénètes voient rouge : non seulement, ils refusent de les ravitailler mais ils les retiennent en otage et déclenchent une insurrection généralisée. Bientôt, «tous les peuples de la mer, écrit Jean-Louis Brunaux, de la Loire jusqu'à l'embouchure du Rhin, se sont coalisés et regroupent leurs forces chez les Vénètes où ils rassemblent une immense flotte». Confronté à cette côte disséquée, cernée par les marais, César doit se résoudre à livrer bataille sur une «mer tempétueuse».

A priori, les Armoricains sont donnés gagnants : experts de la houle et des courants, ils disposent de 200 navires en bois massifs, particulièrement bien adaptés aux gros temps et capables de «résister à tous les chocs et à tous les outrages», écrit César. Face à cette puissante armada, la centaine de galères à rames commandée par Brutus, le futur régicide, semble incapable de résister aux caprices de l'Atlantique.

La flotte gauloise, composée de 200 navires, est réduite à néant

Au début, tous les pronostics se vérifient : les Vénètes et leurs alliés coulent nombre de navires ennemis dans la baie de Quiberon. C'est alors que l'impensable se produit : le vent tombe brutalement. Les bâtiments gaulois, qui ne naviguent qu'à la voile, sont comme cloués sur place. Toujours selon l'auteur de *La Guerre des Gaules*, les galères romaines n'ont plus qu'à venir les «cueillir» un par un à la rame. Après la destruction méthodique de la flotte, Brutus fait exécuter les membres de la noblesse vénète et réduit en esclavage le reste de la population. César a remporté une bataille mais il n'a pas encore gagné la guerre. ●●●



**César lui-même avouait
que les navires gaulois étaient
plus puissants que les siens**

Pour contrer l'armada des Vénètes, les
Romains font preuve d'ingéniosité. Grâce à leurs
«corbeaux», des faucilles fixées sur des
perches, ils tentent de couper les cordages
des navires ennemis afin de les clouer sur place.



ALÉSIA

DERNIER BAROUD D'HONNEUR

Date : 52 avant J.-C.**Lieu :** Alésia, sur l'actuelle commune d'Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or).**Forces en présence :** une coalition gauloise dirigée par Vercingétorix contre les légions romaines commandées par César.

C'est à cette ultime confrontation que *La Guerre des Gaules* consacre la description la plus détaillée. Et pour cause : l'enjeu du face-à-face entre César et Vercingétorix est aussi colossal qu'inégal. Si l'un risque sa carrière à Rome, l'autre risque l'avenir de la Gaule. En 52 avant J.-C., les légions romaines ont mis au pas la quasi-totalité des tribus de la «Gaule chevelue». En fin stratège, César attise les rivalités et souffle habilement le chaud et le froid, écrasant les récalcitrants et récompensant les dociles. A Rome, pourtant, le fier conquérant connaît quelques déboires. Poursuivi en justice pour des illégalités commises durant son consulat, il reste volontairement éloigné de la cité. Son affaiblissement à l'égard de la capitale incite sans doute les chefs gaulois à se révolter.

Ironie de l'histoire, celui qui va catalyser la contestation, Vercingétorix, le jeune Arverne venu du Massif central, est un ancien protégé de César. «Comme tous les adolescents des grandes familles aristocratiques des cités alliées à Rome, Vercingétorix avait été gardé en otage, raconte l'archéologue Jean-Louis Brunaux dans son livre *Alésia : 27 septembre 52 avant J.-C.* (éd. Gallimard, 2012). Ces captifs de haut rang bénéficiaient d'un régime de faveur. «Les jeunes Gaulois y étaient traités avec tous les égards dus à leur rang et gagnés, avec un certain machiavélisme, à la romanité», ajoute-t-il. Mieux encore : selon l'historien romain Don Cassius, une relation d'amitié s'était alors nouée entre César et Vercingétorix. Mais face à l'inexorable conquête romaine, le disciple s'est finalement opposé au maître.

Confronté à l'un des plus grands tacticiens militaires de tous les temps, ce chef qui n'a pas encore 30 ans déploie une étonnante maîtrise du commandement. Grand fédérateur, recourant parfois à l'intimidation, il gagne le soutien des peuples du centre et de l'ouest du-

rant l'année 53 avant J.-C. A l'exemple de son ancien mentor, il exige de leur part une allégeance sans faille au prix d'une implacable sévérité. Mais il sait aussi se montrer novateur : pour priver les Romains du «nerf de la guerre», il invente la politique de la «terre brûlée» en incendiant méthodiquement tous les points de ravitaillement. Au printemps 52 avant J.-C., lorsque les légions le poursuivent jusque dans son fief de Gergovie, aux alentours de l'actuel Clermont-Ferrand, il les contraint à rebrousser chemin. A l'issue de ce siège infructueux, César subit une sévère désillusion : les puissants Eduens, ses alliés gaulois qu'il nommait «ses frères de sang», ont finalement rallié le camp antiromain.

Pour la première fois, Vercingétorix parvient à fédérer la quasi-totalité des tribus

Désormais, seules trois tribus sur la soixantaine existante ne sont pas en guerre contre Rome. Vercingétorix réalise l'exploit d'unir les Gaulois pour la première fois. Grisé par le succès, le jeune commandant forme un projet audacieux : attaquer César sur ses propres terres de la Gaule transalpine, dans l'actuel midi de la France. Mais le général romain n'a pas abattu toutes ses cartes : s'il a perdu ses appuis gaulois, il conserve ses auxiliaires germaniques. En Bourgogne, la cavalerie germano-romaine inflige une lourde défaite aux peuples coalisés. A la mi-août, le chef arverne se retranche alors dans l'oppidum d'Alésia, l'un des plus vastes de la Gaule, établi au sommet du mont Auxois. S'étalant sur 97 hectares, la place forte est alors un centre urbain florissant abritant une importante population civile.

Derrière ces puissants murs d'enceinte, Vercingétorix rassemble 80 000 guerriers. A l'extérieur, le général romain déploie 60 000 légionnaires. Dès le premier affrontement, les cavaliers romains montrent leur supériorité. Des émissaires gaulois ont tout juste le temps de quitter l'oppidum avant l'encerclement définitif des légions. Leur mission ? Chercher du renfort parmi tous les peuples coalisés. Des centaines de milliers d'hommes sont attendus à la rescousse. Le pari de Vercingétorix est risqué. Depuis longtemps, les Romains sont passés maîtres dans la pratique du siège. En seulement cinq semaines, César leur fait édifier une double ligne de fortification. La première, longue de 15 kilomètres, est destinée à enfer-



Vercingétorix vient de jeter ses armes

aux pieds de César. Ce geste symbolique
n'empêchera pas le général romain

d'humilier son ennemi en offrant un esclave
gaulois à chacun de ses légionnaires.

mer les occupants de l'oppidum dans leur propre piège. La seconde, de 21 kilomètres, fortifiée vers l'extérieur, vise à protéger les légions des renforts gaulois. A l'intérieur de ce génial dispositif, les Romains sont à la fois les attaquants et les défenseurs. Et pour parfaire sa machine de guerre, César dissimule dans le sol des milliers de chausse-trappes.

Face aux troupes de César, l'armée gauloise manque cruellement de coordination

Mais au fil des semaines, les renforts gaulois se font attendre. A l'intérieur de l'oppidum, les vivres commencent à manquer. Vercingétorix expulse de son nid d'aigle toutes les bouches inutiles – femmes, enfants et vieillards – dans l'espoir d'apitoyer César. Erreur fatale : le général romain les laisse errer entre les deux fronts jusqu'à ce que mort s'en suive. Fin septembre, l'armée de secours, forte de 250 000 fantassins et cavaliers, arrive enfin devant Alésia. Rapidement, les Romains sont pris en étau : les hommes de l'oppidum les attaquent de l'intérieur quand les

troupes supplétives les assaillent de l'extérieur. Les chausse-trappes romains ont beau freiner l'offensive, la réserve humaine gauloise semble inépuisable. Mais ce qui cause la perte de l'armée de secours, c'est son manque cruel de coordination. Pas moins de quatre chefs se partagent son commandement et chacun veut épargner les siens. Face à ces défaillances, César, bien qu'en infériorité numérique, ne se départit pas de sa ligne directrice. Et quand au bout du quatrième jour, revêtu du manteau rouge du général, il se jette lui-même dans la bataille, le sort tourne définitivement en sa faveur.

Pour sauver ses hommes, le chef arverne vient se livrer en personne. Selon Plutarque, qui écrit cent cinquante ans après la fameuse reddition, il fait caracolier son cheval autour de la tente de son vainqueur avant de jeter ses armes à ses pieds. Un an plus tard, en 51 avant J.-C., la «Gaule chevelue» est officiellement proclamée province romaine. Vercingétorix sera mis à mort cinq ans plus tard.

CHRISTÈLE DEDEBANT

BOUDICCA, reine et résistante

A la tête d'une armée de plus de 120 000 hommes, une femme se dressa contre l'envahisseur romain. Portrait d'une icône.

La main droite brandissant une lance, la gauche tendue vers le ciel, ses deux filles derrière elle, elle s'élance, debout sur son char tiré par des chevaux cabrés. Cette statue de bronze, dressée depuis 1902 sur la rive de la Tamise, près de la Chambre des Communes, est la représentation la plus célèbre de Boudicca, à défaut d'être la plus fidèle. Pour la défense du sculpteur, Thomas Thornycroft, on sait peu de chose sur cette reine du I^{er} siècle, souveraine des Icènes, une tribu de l'est de l'actuelle Grande-Bretagne, appelée alors île de Bretagne. Même son nom fait débat. Tiré du celte et signifiant Victoire, il se transforme parfois en Bodica, Bonduca voire Bodicae. «Grande, terrible à voir et dotée d'une voix puissante. Des cheveux roux flamboyants lui tombaient jusqu'aux genoux, et elle portait un torque d'or décoré, une tunique multicolore et un épais manteau retenu par une broche. Elle était armée d'une longue lance et inspirait la terreur à ceux qui l'apercevaient.» Voilà l'unique portrait d'elle dont on dispose. On le doit à Dion Cassius, qui signe, au III^e siècle, une *Histoire romaine*. Il est le seul, avec Tacite, auteur des *Annales* et de la *Vie d'Agricola*, à nous avoir transmis des informations sur la souveraine. Deux historiens écrivant bien après les faits : plus de quarante ans pour Tacite et plus d'un siècle pour Dion Cassius. Et deux citoyens de l'Empire romain, tentés peut-être d'accentuer

les traits du personnage, responsable de la pire rébellion que les légions impériales aient eu à affronter en terre bretonne.

Tout avait pourtant commencé plutôt paisiblement. Débarquées en 43 après J.-C., les troupes de l'empereur Claude n'avaient d'abord pas rencontré la résistance acharnée qu'elles redoutaient. Mieux, pour s'assurer de la collaboration des tribus locales, plus d'une vingtaine sur l'île, Rome avait tissé un réseau de royaumes satellites : en échange de sa protection et d'une indépendance toute relative, ces vassaux versaient un impôt et se soumettaient à l'envahisseur. «Mais le système s'est vite durci, explique l'historien Jean-Louis Voisin, co-auteur d'une *Histoire romaine* (Puf, 2016). On distribua les terres aux vétérans romains, on fonda des colonies et on établit des cadastres. Tout cela choqua la population.»

Elle décida de venger les humiliations infligées à son peuple

Pensant attirer sur son peuple la bienveillance de l'occupant, Prasutagus, roi des Icènes et allié de Rome, légua la moitié de ses biens au nouvel empereur Néron, et l'autre moitié seulement à son épouse, Boudicca et à leurs deux filles. Vaine tentative. A sa mort en 60, «son royaume fut pillé par les centurions, sa maison par des esclaves, comme s'ils étaient un butin de guerre», écrit Tacite dans ses *Annales*. D'abord, sa femme Boudicca, qui avait sans doute protesté, fut flagellée et ses filles violées. Comme si Rome avait reçu le pays entier en tribut, tous les chefs des Icènes furent dépouillés de leurs possessions, et les ●●●

Boudicca régnait sur les Icènes, une tribu
de l'est de l'actuelle Grande-Bretagne, alors
dénommée l'île de Bretagne. Juchée sur
son char, elle harangue ici ses troupes avant une
bataille contre les Romains en 60 après J.-C.



... proches du roi furent réduits à l'esclavage. Loin de museler les velléités de rébellion, ces offenses déclenchèrent la fureur de Boudicca. La veuve parvint alors à cristalliser la rancœur des autres tribus, dont le peuple voisin des Trinovantes.

Devenue reine à la mort de son mari, elle prit la tête d'une armée. «Pour l'exercice du pouvoir, les Bretons ne faisaient aucune distinction entre les sexes», précise Tacite. «Chez les Celtes, la femme n'avait pas la même place qu'à Rome, confirme Jean-Louis Voisin. Boudicca assumait une triple fonction : politique, en tant que reine, militaire, comme chef de guerre, et religieuse, car elle était aussi prêtresse.» La souveraine haranguait ses troupes à coups de discours percutants, que Tacite prétend retranscrire des décennies plus tard. «Je ne viens pas, fière de mes nobles aïeux, réclamer mon royaume et mes richesses, note-t-il en soignant la rhétorique. Je viens, comme une simple femme, venger ma

tout autre trafic de guerre, ce furent des massacres, des gibets, des incendies, des crucifixions que se hâtèrent d'effectuer les Bretons.» Dion Cassius s'attarda sur les détails morbides. «Les femmes les plus nobles et les plus distinguées, ils les pendirent nues, leur découpèrent les seins et les leur cousirent sur la bouche afin que les spectateurs aient l'impression qu'elles les mangeaient, rapporte-t-il. Après quoi, ils les embrochèrent en faisant passer des pieux à travers leur corps, sur toute la longueur, tout en célébrant un banquet sacrificiel.»

Le futur Londres fut transformé en brasier et ses habitants furent massacrés

La soif de vengeance ou de justice de Boudicca n'était pas assouvie pour autant. Elle dirigea sa fureur sur Londinium, futur Londres. Caius Suetonius Paulinus, gouverneur romain de Bretagne, rentrait de l'île galloise de Mona, aujourd'hui Anglesey, dont il avait exterminé des druides. Le militaire pouvait tenter d'arrêter la progression des troupes rebelles ou s'assurer une victoire en les attendant sur un terrain plus propice. Il choisit la seconde option. Libre d'agir, Boudicca fonda sur la ville qu'elle transforma en brasier. Fragments de poterie calcinés, monnaies noircies, crânes fracassés... Le musée de Londres conserve encore les vestiges de ces combats. A en croire Tacite, le même sort fut infligé au troisième grand centre urbain de l'époque, Verulamium, près de l'actuel St Albans, à 35 kilomètres au nord de Londres. «Quatre-vingt mille Romains et alliés périrent, et l'île fut perdue pour Rome», résume

Pour les Romains, être battus par une femme était le pire déshonneur

liberté ravie, mon corps déchiré de verges, l'honneur de mes filles indignement flétri. Ne redoutez pas les Romains, aurait-elle poursuivi, ils ne sont ni plus nombreux, ni plus vaillants que nous.» Elle poursuivit : «Ces pays nous sont familiers et favorables, pour eux, au contraire, ils sont inconnus et ennemis. Nous, nous traversons les fleuves nus et à la nage. Eux, ils ont peine à les passer sur des bateaux. Marchons donc contre eux, pleins de confiance en la bonne fortune, et montrons-leur qu'ils ne sont que des lièvres et des renards qui prétendent commander à des chiens et à des loups.» Selon Dion Cassius, ces paroles auraient convaincu des milliers d'hommes de marcher sur une colonie de légionnaires, Camulodunum, actuelle Colchester, dans le comté de l'Essex. La cité fut saccagée. «La rage victorieuse ne s'abstint d'aucune des formes de cette cruauté qu'on trouve chez les barbares, relate Tacite. Loin de faire des prisonniers, de les vendre ou de se livrer à

Don Cassius. Les historiens britanniques portent aujourd'hui le bilan à plus de 150 000 victimes, tous camps confondus. «En outre, poursuit Dion Cassius, cette ruine fut apportée aux Romains par une femme, un fait qui en lui-même leur causa la plus grande honte.» Les forces impériales avaient de quoi être déstabilisées. «Pour les Romains, massacrer était normal en temps de guerre, être massacrés non, analyse Jean-Louis Voisin. Et quand, en plus, c'était le fait d'une femme, cela relevait du renversement de leur logique. A leurs yeux, c'était inhumain.»

Mais les hommes de Boudicca eurent beau être plus nombreux, ils étaient moins entraînés et moins bien armés que les légionnaires



Selon Tacite, après la défaite des Celtes contre les Romains à la bataille de Watling Street (60 après J.-C.), Boudicca se serait empoisonnée afin de ne pas être capturée. D'autres sources affirment qu'elle serait morte de maladie plus tard.

romains. Un handicap fatal quand la reine les mena sur un terrain défavorable. Paulinus l'attendit avec 10 000 hommes dans un «défilé étroit», indique Tacite. A l'image d'Alésia, on cherche encore le théâtre précis de cette bataille de Watling Street, du nom d'une ancienne route reliant Londres au nord-ouest de l'Angleterre. Les textes antiques nous apprennent que Boudicca, peut-être trop confiante, a exposé ses troupes au tir nourri des archers romains et a commis l'erreur de placer ses chariots de ravitaillement trop près de la ligne de front, barant la voie à toute retraite rapide. Les Bretons furent écrasés. Selon Tacite, la reine, voyant la bataille perdue, s'empoisonna avec ses filles afin de ne pas être capturée. Pour Dion Cassius, elle mourut de maladie des années plus tard.

Littérature, cinéma... La rebelle est récupérée par la culture populaire

Décimés, les rebelles subirent les représailles de Rome : la région de l'actuel Suffolk fut dévastée, sa population liquidée. «Rome ne discutait jamais avec un ennemi en lutte, rappelle Jean-Louis Voisin. Elle le battait et ensuite établissait le dialogue. Très sévère dans la répression, elle pouvait en même temps jouer la carte de la collaboration avec une partie de la population, mieux disposée à son égard.» Cette carte diplomatique, ce fut celle choisie par Cnaeus Julius Agricola, gouverneur de 77 à 84. Et la méthode sembla avoir payé. «Les Bretons continuèrent de vénérer leurs dieux, explique Jean-Louis Voisin, mais le mode de vie celte se mâtina de culture romaine, notamment dans les villes, en pleine expansion. Difficile pour autant de parler d'acculturation, nuance-t-il, car nous

ne disposons que du point de vue des vainqueurs.» En l'occurrence celui de Tacite.

Après cet ultime sursaut d'orgueil breton, Boudicca s'effaça des mémoires. Elle ne resurgit qu'au XVII^e siècle dans *Bonduca*, une pièce de John Fletcher. A l'image d'un Vercingétorix, perdant magnifique présenté a posteriori comme le père du peuple français, elle y apparut en mère de la nation anglaise. Un rôle qui lui colla à la peau et peu importe que, au I^{er} siècle, l'Angleterre ait été une mosaïque de tribus rivales. Au XIX^e siècle, les admirateurs de la reine Victoria firent le parallèle entre leur souveraine et son illustre prédécesseur, toutes deux auréolées du même prénom guerrier. Plus à un anachronisme près, le sculpteur Thomas Thornycroft a calqué les traits de sa statue sur ceux de la tenante du trône. Icône patriotique, Boudicca est devenue, au XX^e siècle, la sainte patronne des féministes. Imprimé sur les tracts, le visage de la combattante a été brandi par les Suffragettes à partir de 1903. Lorsque Margaret Thatcher, qui se réclamait de leur héritage, accéda au poste de Premier ministre en 1979, le dessinateur Steve Bell fit référence à la reine barbare pour caricaturer la Dame de fer. Aujourd'hui, Boudicca séduit inévitablement le petit et le grand écran. Andrew Davies, scénariste, entre autres, de *Orgueil et Préjugés* et *Bridget Jones*, la transforma en héroïne sensuelle d'un téléfilm diffusé sur la chaîne ITV en 2003. L'année suivante, Mel Gibson tenta de tourner *The Warrior Queen*. Ce biopic ne vit pas le jour. Il fallait plus pour arrêter la carrière artistique de Boudicca : *La Reine celte*, signée Manda Scott et publiée au milieu des années 2000, se hissa en tête des ventes pendant des semaines. Celle qui échappa aux historiens les plus persévérants s'avère une belle source d'inspiration pour la culture populaire. ■

LAURE DUBESSET-CHATELAIN

Les trésors d'une civilisation disparue

Objets et parures de l'art celte présentent des visages, des symboles, parfois effrayants, parfois grotesques. Quelle est leur signification ? Analyse des plus belles pièces retrouvées en Europe depuis un siècle et demi.

La protection des divinités

IV^e siècle av. J.-C.

Représentant une jeune fille, sans doute une déesse de l'âge du fer, cet ornement servait à décorer le joug d'un chariot. Deux trous symbolisent les seins, et des branches ou des racines recouvrent le torse. Cet objet est typique du « style de Waldalgesheim » qui puisait essentiellement son inspiration dans la nature.

Hauteur : 9 cm.



Des orfèvres hors pair

1^{er} siècle av. J.-C.

A la fin de l'âge du fer, l'art celtique devient plus figuratif : on observe sur cette parure des portraits de divinités et des figures animales. A cette époque, les graveurs adoptent le procédé du moulage à la cire qui permet de réaliser des motifs en relief. Diamètre : 21,5 cm.





Des influences scythes

I^{er} siècle av. J.-C.

Ces deux torques (colliers) sont portés aussi bien par les hommes que par les femmes. Ce type de bijou apparaît pour la première fois dans l'art scythe au début de l'âge du fer, avant d'être introduit dans l'Europe celtique. Largeur : 20 cm.

Une inspiration gallo-romaine

IV^e siècle av. J.-C.

Le détail de ce torque en or représente une femme allongée. Le soin porté au traitement du visage et de sa coiffe témoigne d'une influence gallo-romaine. Cette parure fait partie des trésors de la tombe de la «princesse de Reinheim», découverte dans les années 1970, près de Sarrebruck. Diamètre du torque : 12 cm.





Un dieu des moissons et des saisons

IV^e siècle av. J.-C.

Les archéologues se sont longtemps interrogés sur la récurrence de personnages «aux grandes oreilles» comme le prince de Glauberg ou celui-ci représenté sur cette applique de masque funéraire. Il s'agirait d'Esus, dieu de la fertilité, protecteur des moissons. Sur sa tête sont figurées des feuilles de gui, une plante capable d'affronter les hivers les plus rudes. Hauteur : 3 cm.



Utilisé pour les cérémonies religieuses, le chaudron avait le pouvoir, selon les légendes celtes, de ressusciter les morts, de nourrir un millier d'hommes ou d'apporter le savoir universel.

- ① Des guerriers en armes et trois souffleurs de carnix (instrument à vent de la famille des cuivres) partent au combat.
- ② La plaque de fond circulaire associe un taureau sacrifié et un personnage brandissant un glaive.
- ③ Sur un des panneaux intérieurs, quatre cavaliers sont équipés de casques aux motifs animaliers (cochons, oiseaux).
- ④ Un géant précipite un humain dans un chaudron. Sacrifice ou baptême ?

Croisant les bras, cette déesse porte un torse autour du cou. Elle est entourée de deux personnages masculins, dont l'un semble attaquer un gros chien, voire un lion.



Entouré de créatures chimériques, Taranis, le dieu suprême, tient une roue dans sa main. Sans doute s'agit-il d'une représentation du cycle cosmique et de la voûte céleste.



Un chef-d'œuvre de la mythologie

II^e siècle av. J.-C.

Le chaudron de Gundestrup, en argent repoussé, a été retrouvé en 1891, dans une tourbière au Danemark. Ses représentations anthropomorphiques sont exceptionnelles car la tradition gauloise privilégie les décors symboliques. Et témoignent des courants d'échanges dans les dernières années de l'âge du fer. Hauteur : 42 cm.

La face externe du chaudron est notamment décorée de quatre dieux et trois déesses. Ci-dessus, une figure féminine aux bras repliés sur la poitrine. Elle est encadrée de deux hommes, l'un jeune, l'autre âgé.



Sur la face interne du chaudron de Gundestrup (voir page précédente), on observe un cerf. Cet animal, dont les bois se renouvellent tous les ans, incarne

dans la mythologie celte la régénération de la nature et la virilité. Il semble ici commander aux autres bêtes sauvages, comme s'il se trouvait au sommet de la hiérarchie animale.

Assis en tailleur, le dieu Cernunnos porte des bois de cerf. Figure majeure du panthéon celtique, protecteur de la nature, il brandit un serpent ainsi qu'un torque.



Les figures d'animaux exotiques, comme ici des lions, un énorme serpent et un dauphin, soulignent des influences de l'art méditerranéen. Le chaudron de Gundestrup

proviendrait d'un atelier de l'Europe celtique orientale, probablement autour de la Hongrie. Il a été amené ensuite au Danemark comme trophée de guerre.

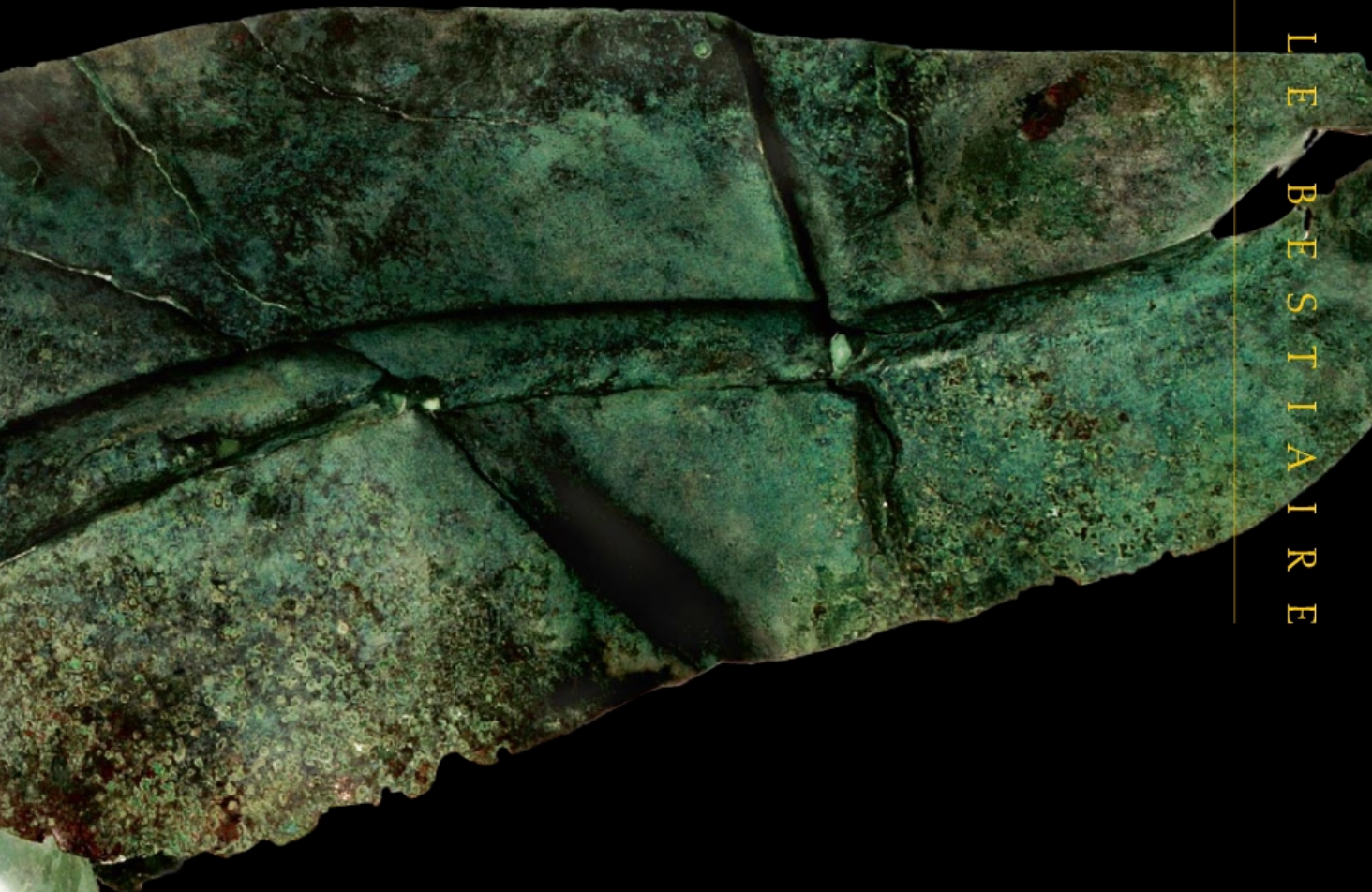
Une trompe pour impressionner l'adversaire

Reconstitution récente

Sept fragments découverts sur le site de Tintignac (Corrèze) ont permis de reconstituer ce très beau carnyx de bronze. En forme de tête de poisson ou de sanglier à la gueule ouverte (comme

ci-dessous), cet instrument au son tonitruant était utilisé durant les cérémonies, mais aussi lors des batailles pour sonner le début du combat. Ou pour tétaniser l'ennemi...
Hauteur : 1,80 m.

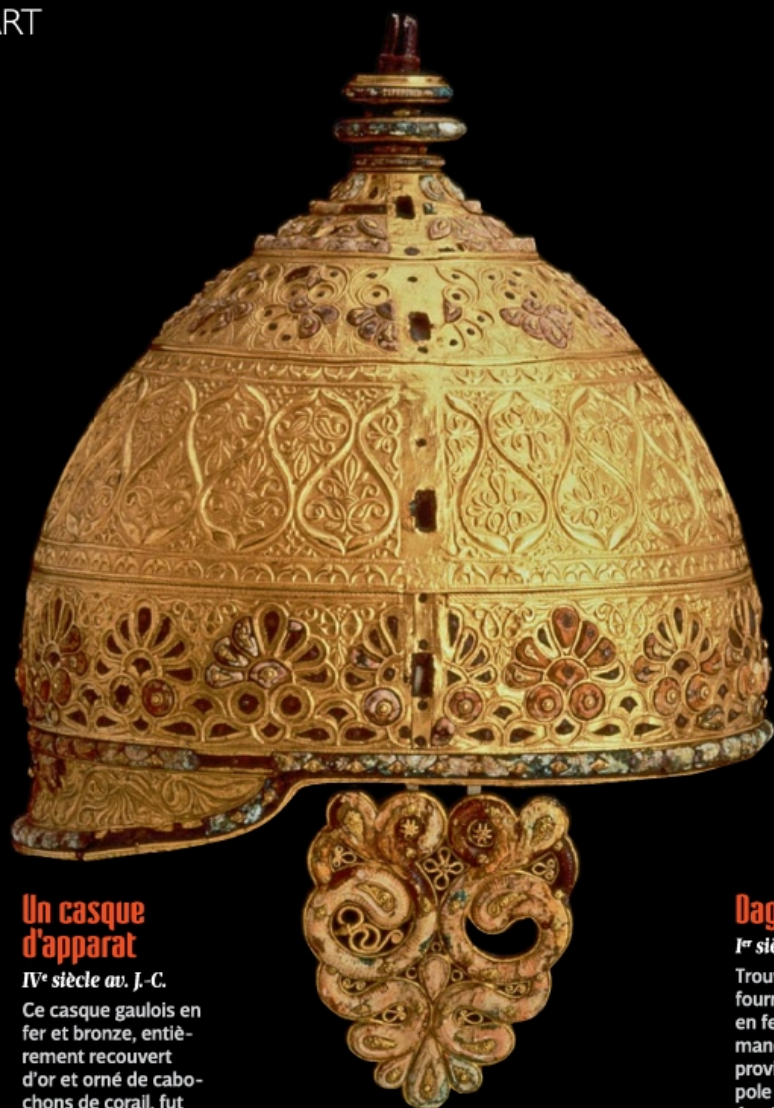




Une vache sacrée

1^{er} siècle av. J.-C.

Retrouvée en Bretagne, cette tête de vache en bronze servait à fixer l'anse d'un seau dédié aux rites. Dans la culture celte, les bovins occupaient une place importante mais ils étaient utilisés essentiellement pour le travail aux champs.
Hauteur : 3,5 cm.
Largeur : 3,5 cm.



Un casque d'apparat

IV^e siècle av. J.-C.

Ce casque gaulois en fer et bronze, entièrement recouvert d'or et orné de cabochons de corail, fut découvert en 1981 dans la grotte des Perrats, à Agris (Charente). Sa coque martelée et son protège-joue sont décorés de nombreux motifs géométriques et végétaux comme des palmettes et des triskèles. Cette riche ornementation laisse présumer qu'il s'agit d'un casque d'apparat pour les cérémonies.

Hauteur : 22 cm.

Dague et fourreau

I^{er} siècle av. J.-C.

Trouvée avec son fourreau, cette dague en fer, dotée d'un manche en bronze, provient de la nécropole de Hallstatt, en Autriche, découverte à partir de 1846. Au début de l'âge du fer, les Celtes privilégiaient les armes à lame courte comme les

poignards ou les glaives (cladios, en gaulois) utilisés dans les corps-à-corps. Ce n'est qu'au III^e siècle avant J.-C. que les épées s'allongent à mesure que se développe le combat de cavalerie. Longueur : 34 cm. Hauteur : 1,80 m.



Le bouclier d'un seigneur

1^{er} siècle av. J.-C.

Aucun bouclier celte datant d'avant le III^e siècle avant J.-C. n'a été retrouvé. On en a déduit qu'à partir de cette époque, le bois, l'écorce et l'osier tressé ont été

délaissés au profit du métal pour leur fabrication. Découvert en 1855 à Battersea, près de Londres, celui-ci devait appartenir à un chef : il est en effet décoré de rosaces et de pierres rouges serties, notamment autour de l'umbo, la pièce bombée qui protège la main du guerrier. Hauteur : 85 cm.





Le goût du détail

II^e siècle av. J.-C.

Représentant un homme (ou un dieu ?), à la figure animale, cette tête de clavette servait à maintenir la roue sur l'essieu d'un char. Largeur : 8,5 cm.



Une offrande aux dieux

I^{er} siècle av. J.-C.

Cette sculpture de sanglier, trouvée dans le Loiret, faisait office d'ex-voto et d'offrande aux dieux. Dans la mythologie, l'animal incarne la force et la guerre, mais également l'abondance.

Hauteur : 25 cm.



Un art animalier stylisé

III^e siècle av. J.-C.

Exhumée d'une sépulture en Moravie, cette poignée de bronze en forme de tête d'aigle recouvrait une cruche en bois qui a disparu. Dans les rites druidiques fondés sur les cinq éléments, cet oiseau représentait l'air. Certains historiens y décèlent aussi, en raison de sa vue perçante, une incarnation de l'«œil qui voit tout», symbole du dieu omniscient. Cicéron parle d'ailleurs dans ses écrits d'un aigle qui aurait prévenu le Galate (celte d'Anatolie) Deliotaros d'interrompre un de ses voyages et de revenir sur ses pas. Hauteur de la cruche reconstituée : 48 cm.

LA CELTOMANIE, une obsession européenne

Dès le siècle des Lumières, intellectuels et artistes, obnubilés par la quête des origines, se sont pris de passion pour les Celtes. Au risque d'idéaliser leur histoire.

C'est un séisme comme rarement le monde des lettres n'en avait rencontré. En 1760, un écrivain écossais, James Macpherson, publie un recueil de poèmes en gaélique qu'il aurait retrouvés avant de les traduire en anglais. L'auteur originel serait un certain Ossian («petit faon»), barde écossais du III^e siècle, qui chante la lutte de son père Fingal contre l'envahisseur scandinave. Lyrisme, souffle épique, résurrection des mythes et dieux anciens : les textes rassemblés font l'effet d'un choc esthétique qui émerveille l'Europe des Lumières. Problème : en 1805, la supercherie est révélée. Les poèmes ont été inventés de toutes pièces, Macpherson ayant habilement réarrangé de vieilles ballades irlandaises. Qu'importe, la «celtomanie» vient d'atteindre

un sommet d'où va s'élancer tout le romantisme européen.

La question de la nature et de l'origine des habitants des bords de l'Atlantique et de la mer du Nord occupe érudits et savants depuis la Renaissance, mais l'engouement du public pour les antiquités celtes est une mode assez tardive, qui a de bonnes raisons de prendre son essor dans les îles Britanniques au début du XVIII^e siècle. L'année 1707 voit en effet la signature de l'Acte d'Union qui met un terme à l'indépendance de l'Ecosse, unissant ce pays à l'Angleterre en une seule et même nation désormais appelée Grande-Bretagne. Mais pas question pour certains de voir s'effacer, au profit des seuls Anglais, les identités écossaise et galloise. La même année, défendant ces particularismes par l'histoire, Edward Lhuyd, historien gallois, publie à grand bruit une *Archæologia Britannica* ●●●

UN MYSTICISME TEINTÉ DE SENSUALITÉ

Nymphes à la longue chevelure, poses languides... En 1874, la photographe anglaise Julia Margaret Cameron réalise une série d'images pour l'œuvre de son ami Alfred Tennyson, les *Idylles du roi*, un recueil de poèmes qui réinterprètent librement la mythologie celtique et païenne.



●●● dans laquelle il relate l'antique migration des peuples de la Gaule vers les îles Britanniques. Ces migrants sont présentés comme des «celtic speakers», des «porteurs de la langue celtique». Le monde celtique apparaît alors, sous la plume de Lhuyd, comme une entité spirituelle remontant à la Haute Antiquité, bien avant les Anglais, et unissant autour des mêmes traditions les habitants des Cornouailles, du pays de Galles, de l'Ecosse, de l'Irlande, de l'île de Man... Autant de régions qui auraient été davantage préservées de la romanisation et de l'influence chrétienne... Peu après, le grand savant William Stukeley révèle à un public enthousiaste les vestiges «celtiques» de Stonehenge. On se passionne pour ces alignements de pierres levées retrouvés au sud de l'Angleterre et qu'on attribue aux anciens Celtes.

La celtomanie va jusqu'à inventer de fausses antiquités comme le kilt écossais

L'année 1717 voit se fonder à Londres, contre le puritanisme protestant, contre la censure entretenue par le pouvoir royal, deux sociétés secrètes : la franc-maçonnerie, mais aussi le Druid Order, qui a pour but de restaurer et réhabiliter la tradition druidique, de revenir aux «sources naturelles» de cette vieille culture de l'Extrême-Occident, et de sortir enfin de la pression du christianisme. La celtomanie va jusqu'à inventer de fausses antiquités, comme le kilt écossais, taillé (de toutes pièces) après 1730, ou les «tartans de clan» (étoffes de laine), plus tardifs encore, conçus par l'auteur de romans historiques et créateur du genre Walter Scott, à l'occasion d'un spectacle donné en l'honneur du roi.

C'est la révolte de la périphérie contre le pouvoir central des premiers Etats modernes. Au centralisme arbitraire et arrogant qu'accompagnent tous les artifices de la vie de cour, nombre d'érudits provinciaux opposent une nature sauvage et fière, la vaillance, la pureté, la simplicité de mœurs de populations arrachées à un ensemble beaucoup plus vaste (les Celtes, de la mer Noire à l'Atlantique) pour être intégrées de force à ces nouvelles nations. Telle est la théorie de l'abbé Pezron dans son *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes autrement appelés Gaulois* (1703), qui a trouvé le nom générique de «Celtes», remonté des historiens antiques et de *La Guerre des*



Musée Ingres, Montauban, cliché : Guy Roumagnac

LES HÉROS NE MEURENT JAMAIS

Dans *Le Rêve d'Ossian* (1813), le peintre Jean-Auguste-Dominique Ingres représente le barde écossais du III^e siècle, sommeillant sur une lyre. Derrière lui, le songe prend forme et ressuscite les personnages mythologiques des temps anciens.

Gaules de César, pour définir ces peuples dont les langues sont apparentées. Dans les années 1780, un avocat breton, Jacques Le Brigant, mêle ses connaissances en histoire et en étymologie pour reconstituer, ou plutôt inventer, une nouvelle langue, le breton ou «celto-gomérite» (du nom de Gomer, le petit-fils de Noé, dans la Bible), grâce à laquelle il prétend comprendre toutes les langues de la Terre, puisqu'elle en serait la seule et unique source ! Certains vont plus loin encore. L'un de ses principaux émules, le général Théophile-Malo de La Tour d'Auvergne-Corret (1743-1800), aristocrate bientôt converti à la Révolution, impose définitivement les termes «menhir» et «dolmen», forgés à partir de mots bretons, dans un ouvrage où il affirme que la langue bretonne est la mère du gaulois et de presque toutes les langues modernes de l'Europe. Une hypothèse farfelue !

Des érudits défendent l'identité celte de la Bretagne

UNE DRUIDESSE FANTASMÉE

Velléda (qui signifie «voyante» en gaulois) fut une vierge prophétesse du temps de l'empereur Vespasien (69-79). Elle inspira les écrivains romantiques (dont Chateaubriand) et les peintres, comme Charles Voillemot qui signa en 1869 cette œuvre nimbée d'érotisme.



Charles Voillemot/Musée des Beaux-Arts, Rennes/Bridgeman Images

Comme toutes les modes, la celtomanie s'emballe parfois... Dans sa décapante enquête *Les Celtes, histoire d'un mythe* (éd. Belin, 2014), l'historien Jean-Louis Brunaux explique que le phénomène ne peut se comprendre que dans le contexte troublé du tournant des XVIII^e et XIX^e siècles : «Les royautes sont alors contestées. Les révolutions réveillent les consciences régionales ; elles font apparaître de nouveaux acteurs de la vie politique et sociale, qui, pour se démarquer de la noblesse et du clergé, rejettent la culture élitiste qui leur était imposée, celle que n'avait cessé d'engendrer la civilisation gréco-romaine.»

A l'aube de la Révolution, dans sa fameuse brochure *Qu'est-ce que le Tiers-Etat ?*, l'abbé Sieyès déclare ainsi que le peuple français descend des Gaulois, envahis et battus au V^e siècle par les Francs. Ces mêmes Francs dont est issu le roi Clovis baptisé à Reims en 496 et dont se réclame la noblesse pour justifier ses droits et privilèges sur tout le pays. La motivation est idéologique : l'irruption de ces Celtes fantomatiques fait ainsi voler en éclat quelques-unes des valeurs les mieux établies – esthétiques, politiques, religieuses – de l'Ancien Régime.

Sur les toiles, les guerriers barbus celtes se substituent aux héros glabres romains

L'Antiquité romaine que s'obstine à glorifier le grand peintre Jacques-Louis David paraît soudain académique, comparée aux spectres livides que fantasment sur leurs toiles les jeunes artistes issus de son atelier. Ces «barbus», comme on les appelle à cause des barbes qu'ils opposent aux visages glabres de la noblesse et des héros antiques, cherchent une alternative au néoclassicisme de leur maître. Girodet, en 1805, représente Ossian recevant «les héros français morts pour la patrie». Ingres, en 1813, peint *Le Rêve d'Ossian* ; et le plus ardent défenseur de cette nouvelle école n'est autre que Napoléon lui-même. Ces guerriers mythiques, comme intemporels, surgis de l'inconscient des peuples pour enjamber leurs frontières, ont de quoi séduire l'homme qui est en train de redessiner la carte de l'Europe. Le recueil des poèmes d'Ossian, traduit en italien, est l'un des livres de chevet de l'Empereur.

A la même époque, en 1800, François-René de Chateaubriand lit et traduit Macpherson. Les brumes envoûtantes de cette poésie non versifiée inspirent ●●●

●●● au jeune Breton une révolution littéraire, d'abord formelle. La poésie se libère du carcan de l'alexandrin et gagne le discours en prose. «C'est donc la poésie du style qui fait le poète, plutôt que la rime et la césure», résumera le critique Charles du Bos. En 1809, dans *Les Martyrs*, Chateaubriand popularise aussi la légendaire Velléda, druidesse du temps de Vespasien (I^{er} siècle), menée prisonnière à Rome où elle tombe amoureuse d'un chrétien qui lui préfère, dans l'arène, les crocs d'un tigre. La druidesse se suicide. C'est, enchantant le public, entre les raides colonnes de la Rome antique, l'impossible mariage du Dolmen et de la Croix.

En 1839, La Villemarqué publie des chants censés remonter aux Celtes

C'est aussi, à la veille de la révolution industrielle, une réaction obscure, irraisonnée contre le monde quantifiable, mesurable, devenu trop étroit des Lumières. Madame de Staël voyage en Allemagne en 1803 et rencontre Goethe, lui-même traducteur d'Ossian. Elle capte l'esprit de cette époque qui entrevoit les limites de la raison et aspire à l'indéterminé sentimental. Son grand ouvrage *De l'Allemagne* (1813) évoque l'éveil des nationalités, cette volonté des nations vaincues ou bouleversées par Napoléon d'affirmer leur indépendance culturelle, de rechercher leurs racines populaires le plus loin possible.

«Fingal léguait son sceptre à sa race guerrière / Et l'on voyait un trône où l'on voit un cercueil», écrit à son tour dans *Les Derniers Bardes* Victor Hugo à l'âge de 16 ans, bien décidé à surpasser Chateaubriand. Peu auparavant, l'antiquaire et préfet Jacques Cambry a fondé l'Académie celtique. Autour de cet ethnologue, savants, érudits et écrivains se concertent pour «retrouver le passé de la France, recueillir les vestiges archéologiques, linguistiques et coutumiers de l'ancienne civilisation gauloise». En 1839, Théodore Hersart de la Villemarqué publie *Barzaz Breiz, chants populaires de la Bretagne*. Le poète-chercheur a parcouru sa Bretagne natale, frappé aux portes des chaumières, collecté ce qui constitue une monumentale compilation, publiée en édition bilingue (français-breton), de chants mythologiques censés remonter aux druides, de légendes héroïques évoquant le souvenir de Merlin, jusqu'à des ballades plus récentes



LES RITES PAÏENS REVIENNENT À LA MODE

Une cérémonie druidique est organisée sur le site mégalithique de Stonehenge, au sud de l'Angleterre, en 1935. Temple, monument funéraire, observatoire astronomique ? Le lieu intrigue les amateurs d'ésotérisme qui en ont fait un symbole.

de marins ou de Chouans – un vivier de survie pour la tradition (réinventée ou très retravaillée), où puiseront, au siècle suivant, bien des chanteurs folks.

La Villemarqué a imité Macpherson. Il fait pour la Bretagne ce que feront Wagner (lui aussi grand lecteur d'Ossian, et qui n'aurait pas composé sa *Tétralogie*, dès 1849, sans cette influence) pour l'Allemagne, puis Bela Bartok pour la Hongrie. On synthétise, stylise, sublime une tradition populaire où l'on croit reconnaître les vestiges du monde originel des Celtes. Le scientisme aidant, tout bascule, après 1860, dans une idéologie plus sombre. Le nationalisme libérateur de Madame de Staël se retourne en son contraire et se fige en un conservatisme obtus. La quête obsessionnelle des origines, la funeste notion



AKG Images/World History Archive

de race – plus encore de la hiérarchie des races – infléchissent lourdement le mouvement celtique. Outre-Rhin, les Celtes ne sont plus qu'une sous-catégorie des «Indo-Européens», voire des «Indo-Germains», peuple du Nord qui aurait essaimé dans toute l'Europe et dont la «race» se serait conservée intacte, dans sa pureté primitive, entre le Mecklembourg et le Jutland. Les Celtes y sont considérés comme des parents proches. Les autres peuples sont dits «dégénérés». C'est le côté sombre, dans lequel s'engouffrera le mouvement nationaliste allemand et les théoriciens du nazisme dans les années 1920.

Le bon côté brille de nouveau à l'extrême ouest, en Irlande. Les cataclysmes provoqués par l'occupation anglaise, la famine de 1849, la mort ou la fuite vers

Tolkien s'en inspirera pour sa Terre du milieu

l'Amérique de près des deux tiers de la population rurale menacent de faire du gaélique, couramment parlé jusqu'alors, une langue morte, d'autant que l'occupant impose partout la langue anglaise. Les élites s'en émeuvent et, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, se livrent à un intense travail de réhabilitation de la langue et de la culture gaéliques. Ce «celtic revival» regroupe au Théâtre de l'Abbaye, à Dublin, autour de la riche et brillante Lady Gregory, des écrivains comme le poète et dramaturge William Butler Yeats (1865-1939) ou le romancier John Millington Synge (1871-1909). Ces auteurs écrivent en anglais mais la culture gaélique (le folklore irlandais, les contes de fée, les sagas préchrétiennes) est au centre de leurs œuvres. *Le Baladin du monde occidental*, de Synge (1907), ou le cycle de Cuchulain, de Yeats (cinq pièces composées entre 1904 et 1939), élèvent jusqu'à l'universel le nationalisme culturel irlandais.

«Les Celtes, quel que soit le sens qu'on leur donne, sont un sac magique, dans lequel on peut mettre ce que l'on veut et d'où peut sortir à peu près n'importe quoi», affirme J. R. R. Tolkien, à Oxford en 1955, au moment où il publie le dernier tome de sa fameuse trilogie, *Le Seigneur des Anneaux*. Cette œuvre imprégnée de légendes celtiques triomphe alors dans les librairies. Elle influera sur la contre-culture californienne et contribuera à la mouvance New Age.

Trois siècles après le choc esthétique causé par les poèmes d'Ossian, la celtomanie continue aujourd'hui de vibrer fort. Dans les chansons d'Alan Stivell ou de Dan Ar Braz, dont le spectacle «L'héritage des Celtes» a rassemblé des centaines de milliers de spectateurs depuis 1993. Dans des jeux vidéo à succès comme *World of Warcraft*, qui emprunte à la mythologie celtique ses créatures, à l'image de la reine banshee, sinistre messagère de mort et de désolation. Et surtout, comment ne pas établir un parallèle entre Boudicca, la reine bretonne qui se dressa contre les Romains au I^{er} siècle, et Daenerys Targaryen, qui lève une armée contre la puissante famille Lannister dans la saga du *Trône de Fer*, de George R. R. Martin, dont on attend le prochain tome ? Les Celtes fascinent toujours et n'ont pas fini de nourrir l'imaginaire. ■

JEAN-BAPTISTE MICHEL

AUJOURD'HUI

LES NÉCROPOLES PARLENT ENCORE

Vix, Hochdorf et récemment Lavau... Les sites continuent de dévoiler des aspects méconnus de la civilisation celte. Et soulèvent de nouvelles questions.

PAR VOLKER SAUX (TEXTE) ET DENIS GLIKSMAN, INRAP (PHOTOS)

Retrouvée à Lavau (Aube) en 2014, au centre d'un tumulus de 40 mètres de diamètre, cette anse de chaudron en bronze représente la tête d'Acheloos, un dieu grec cornu, barbu, avec des oreilles de taureau et une triple moustache. Elle atteste des liens établis entre les Celtes et les Grecs.







L'ÉNIGME DU
«PRINCE» DE LAVAU
Portant des bijoux en
or et des parures en fer,
en ambre et en corail,
le squelette de Lavau a
été retrouvé allongé sur
un char dont il ne subsiste
qu'une roue. Monarque,
aristocrate ou prêtre ?
Les archéologues s'inter-
rogent sur son identité.

M

ais qui était-il ? Un
grand prêtre, un chef
de tribu, un commer-
çant fortuné ou tout
cela à la fois ? Que

représentait-il pour mériter une tombe aussi
impressionnante ? Et d'où viennent tous ces pré-
cieux objets enterrés avec lui ? Depuis la mise au
jour en 2014 de la sépulture de Lavau, dans l'ag-
glomération de Troyes, les questions se bousculent
chez les archéologues. Une seule certitude : dans
le petit monde des études celtiques, la découverte
de cette tombe est le fait majeur des dernières
années, voire des dernières décennies. Et un indice
de plus dans la longue enquête à laquelle se livrent
depuis le XIX^e siècle les spécialistes de cette civi-
lisation qui occupait, il y a quelque 2 500 ans, le
centre de l'Europe occidentale. Et dont les contours
encore flous se dessinent au fil des vestiges exhu-
més par les fouilles sur différents sites.

Lavau, au nord de Troyes, 960 habitants : une
ZAC, des champs, et au milieu, un tronçon de
rocade. Rien de notable dans ce paysage péri-
urbain... sauf en sous-sol. C'est en fouillant une
terre agricole avant la construction d'une zone
commerciale que les archéologues de l'Inrap (Ins-
titut national de recherches archéologiques pré-
ventives) ont découvert ici, entre un rond-point
et une station de lavage, une sépulture princière
celte d'une ampleur inédite, datée du V^e siècle
avant notre ère. Les dimensions sont impres-
sionnantes : la tombe était à l'époque signalée par un
tertre (butte de terre) de 40 mètres de diamètre

et 8 mètres de haut, cerné par un fossé de 5 à
6 mètres de large. Une sorte de «pyramide à la
celte» qui ne fut pas placée ici par hasard. «Nous
sommes sur une petite hauteur, à 20 mètres au-
dessus du lit de la Seine qui coule en contrebas.
C'était suffisant pour que le monument soit jadis
visible de loin», décrypte Bastien Dubuis, un jeune
archéologue de 29 ans, responsable des fouilles
sur le site. Par ailleurs, nous sommes ici sur le
rebord du plateau crayeux champenois, sur une
terre peu propice à l'agriculture : autant donc y
installer des tombes... Les archéologues le savent
depuis longtemps : toute cette zone en rive droite
de la Seine est parsemée sur des kilomètres de
nécropoles et de monuments funéraires de l'époque
celte. La tombe de Lavau elle-même est accolée
à un deuxième espace presque deux fois plus
grand, entouré d'un autre fossé, où se trouvent des
sépultures plus anciennes, peut-être d'ancêtres
ou de héros fondateurs de la tribu. Mais aucune
n'atteint la taille de celle du «prince».

La fouille du tertre a confirmé l'importance du
personnage inhumé ici. La butte cachait une
chambre funéraire de 14 mètres carrés – effondrée
au fil des siècles, mais évidée par les archéologues –
où le squelette du défunt, habillé et paré de bijoux,
reposait sur un char. A proximité, un service à
banquet destiné aux cérémonies. L'ensemble est
typique des «tombes à char» des VI^e et V^e siècles
avant notre ère, à l'époque où la société celte, très
hiérarchisée, était dominée par une aristocratie au
summum de son opulence et de sa puissance.

Durant deux millénaires, ce trésor a été préservé de l'usure du temps et des pillages

Plusieurs dizaines d'autres riches sépultures
sont connues, de la Bourgogne à l'Autriche. Les
deux plus célèbres étaient jusqu'ici celles de
Hochdorf, près de Stuttgart, et de Vix, à 70 kilo-
mètres de Troyes. Lavau n'est pas loin de les sup-
planter, tant le trésor retrouvé près du défunt est
exceptionnel. En point d'orgue : un torques (col-
lier, symbole de pouvoir) de 580 grammes en or
massif, et un énorme «cratère» (chaudron servant
à contenir de la boisson) d'un mètre de large,
assorti d'une oenochoé (cruche à vin) rehaussée
d'or. Le tout dans un très bon état de conserva-
tion, la terre ayant préservé les objets pendant
plus de deux millénaires de l'usure du temps et
des pillages. Par rapport à Vix et Hochdorf, la
tombe de Lavau est aussi plus récente : datée d'en-
viron 450 avant J.-C., elle se situe à la toute fin du
premier âge du fer (le Hallstatt), et a déjà un pied
dans le second, La Tène. «Par exemple, le char n'y
est pas à quatre roues comme à Vix et Hochdorf,
mais à deux roues, et moins décoré, précise ●●●



LA TOMBE DE LAVAU

LA MIEUX CONSERVÉE

OÙ SE SITUE-T-ELLE ?

Sur la ZAC de Moutot, à Lavau (Aube), près de Troyes. La tombe était recouverte d'un tumulus d'une quarantaine de mètres de diamètre. Avant la mise au jour de cette impressionnante «sépulture à char», les archéologues avaient trouvé sur les sites alentour une implantation domestique de la période charnière entre l'âge du bronze et celle du fer.

QUAND A-T-ELLE ÉTÉ TROUVÉE ?

En 2014. Elle a été présentée pour la première fois au public le 4 mars 2015.

DE QUAND DATE-T-ELLE ?

Environ 450 avant J.-C.

POURQUOI EST-ELLE EXCEPTIONNELLE ?

La fouille de la sépulture de Lavau renouvelle aujourd'hui la recherche et nos connaissances sur les princes du premier âge du fer en Europe occidentale. Le mobilier et les bijoux, remarquablement conservés, soulignent un peu plus l'influence culturelle du monde méditerranéen sur les élites celtes. ■

Ci-dessous, une vue aérienne du tumulus qui abritait une chambre funéraire princière de 14 mètres carrés.

DES SYMBOLES DE PRESTIGE

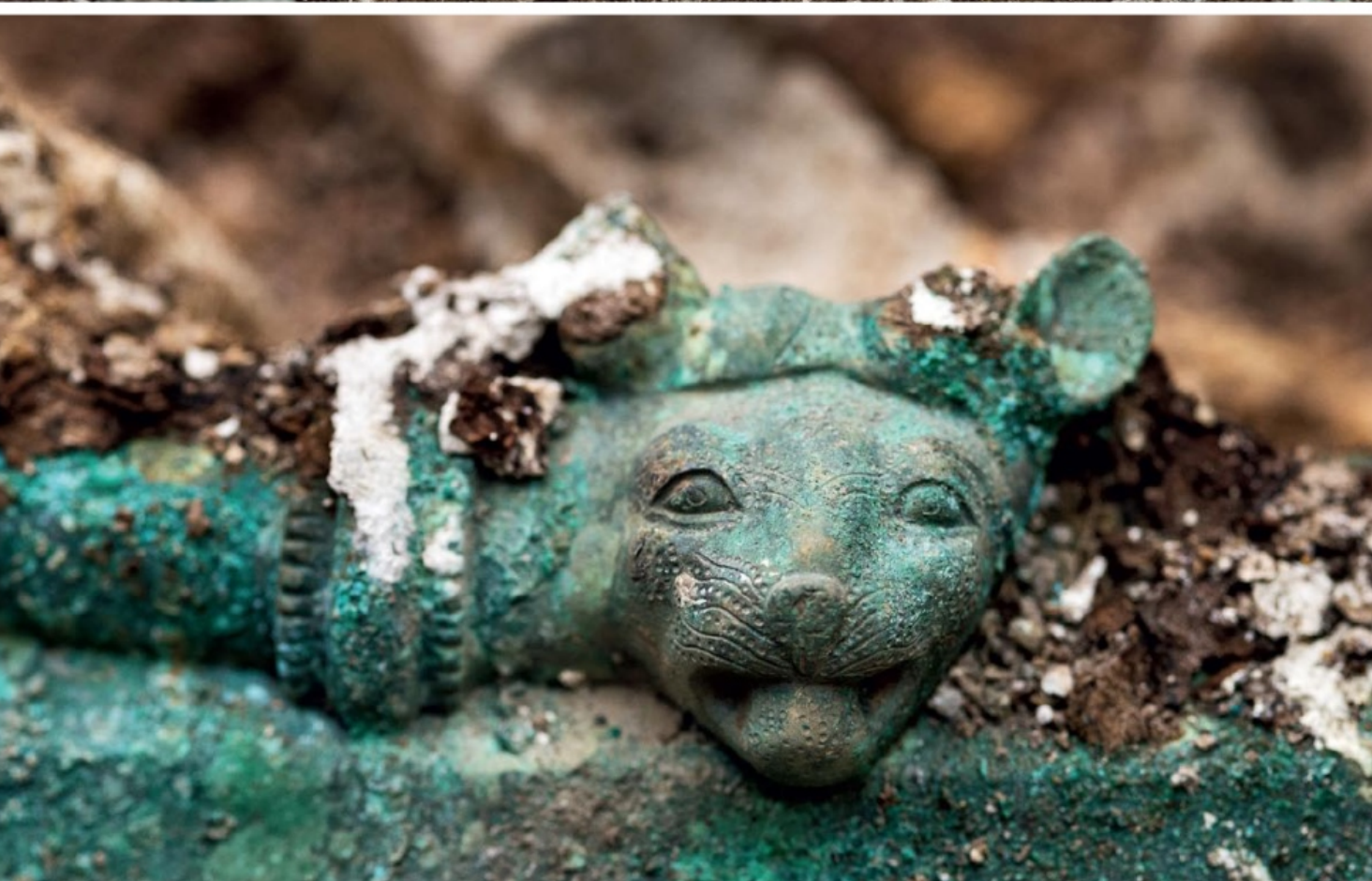
La tombe de Lavau contient des objets funéraires d'une richesse digne des élites de la période de Hallstatt, comme cette cruche à vin d'origine grecque ou ce chaudron orné d'une tête de félin.

●●● Bastien Dubuis. C'est typiquement un véhicule de La Tène. Cela nous indique que l'époque des princes ne s'est pas arrêtée brutalement, mais qu'il y a eu une transition vers la suite.»

Quel prince pouvait-il bien mériter un monument funéraire si somptueux et de s'y faire enterrer avec des biens d'une telle valeur ? La nécropole a dû nécessiter le travail de centaines d'ouvriers. Le défunt – ou la défunte – n'était sans doute pas un guerrier «actif» : son char est certes adapté au combat, mais aucune arme n'a été déposée dans sa tombe (contrairement à ce qui peut être observé dans d'autres sépultures). Le couteau retrouvé à ses côtés est plutôt un objet de cérémonie, servant peut-être à tuer un animal partagé ensuite avec le reste de la communauté. Le service à banquet, avec son cratère pouvant contenir quelque 250 litres de vin, indique aussi un rôle central dans des agapes collectives. «Je privilégierais la piste d'un chef religieux, car plusieurs éléments vont dans ce sens, avance Bastien Dubuis. Le monument est imprégné par la mort, les dieux, les ancêtres, le banquet...Et sur les restes du costume du défunt [on a retrouvé sur le squelette des agrafes, des rivets, deux bracelets, un brassard], on observe des ornements, des motifs, que des chercheurs pensent être en rapport avec le monde divin.» Ce qui n'empêcherait pas ce leader d'avoir eu aussi un rôle politique ou militaire, même s'il ne combattait pas lui-même. Le prince celte pouvait cumuler les rôles, être à la fois chef de guerre et grand prêtre de sa tribu.

L'un des éléments les plus captivants de la tombe du «prince de Lavau» est l'origine des richesses qu'elle contient. Et notamment du service à banquet, composé d'une douzaine de pièces. Il ne s'agit pas de productions locales. Le cratère, orné de quatre têtes d'Acheloos, le dieu-fleuve grec, identifiable à sa barbe et à ses cornes, a sans doute été fabriqué en Etrurie, dans l'actuelle Italie centrale. Il servait à mélanger le vin à de l'eau et des aromates, à la mode méditerranéenne de l'époque. ●●●







LA TOMBE DE Vix

LA PLUS RICHE

OÙ SE SITUE-T-ELLE ?

Dans la petite commune de Vix, au nord de la Bourgogne. C'est l'une des nombreuses tombes retrouvées autour du mont Lassois, butte stratégique en bordure de Seine, qui accueillait au premier âge du fer un oppidum celte.

QUAND A-T-ELLE ÉTÉ TROUVÉE ?

En 1953.

DE QUAND DATE-T-ELLE ?

De la fin de la période de Hallstatt, vers 500 avant J.-C.

POURQUOI EST-ELLE EXCEPTIONNELLE ?

La chambre funéraire de 4 mètres de côté, recouverte d'un tumulus de 42 mètres de diamètre, contenait les éléments habituels d'une tombe princière... mais avec un degré de richesse inouï. En plus de la caisse du char (où reposait le squelette) et ses quatre roues posées à proximité, on y retrouva de nombreux bijoux sur le corps du défunt, dont un torque en or de 480 grammes, et surtout un chaudron de bronze haut de 1,64 mètre et pesant 208 kilos, sans doute produit par un atelier grec d'Italie du Sud. Ce « vase de Vix », orné de gorgones et d'hoplites, est le plus grand cratère de bronze connu du monde grec antique. Le squelette a été identifié comme celui d'une femme d'une trentaine d'années. Cette dame de Vix indique que les femmes pouvaient jouer un rôle de premier plan dans la société celte.

OÙ PEUT-ON VOIR LES OBJETS ?

Au musée du Pays châtillonnais, à Châtillon-sur-Seine, à 9 kilomètres de Vix. ■

Détail d'un torque en or d'inspiration gréco-scythique (vers -500).



Collection Dagli Orti/Aurimages

●●● La cruche en céramique noire retrouvée à l'intérieur, décorée d'une figure du dieu Dionysos, est une oenochœ, servant à distribuer la boisson au cours du banquet. Il provient d'un atelier de Grèce, et a été rehaussé d'or à l'embase et au col – cas unique pour ce genre de pièce. Ces objets, comme le reste du service (passoire en argent, gobelet...), sont des produits d'importation, acheminés ici depuis la Méditerranée. Ils viennent confirmer de manière éclatante ce qu'avaient déjà observé les archéologues dans d'autres sites de fouilles : les liens, durant ces VI^e et V^e siècles avant notre ère, entre les Celtes et le monde méditerranéen, essentiellement via le commerce.

En 600 avant J.-C., des Grecs de la ville de Phocée ont fondé ainsi le comptoir commercial de Marseille. « Peu à peu, ils se sont tournés ensuite vers leur arrière-pays, explique Dominique Garcia, archéologue et président de l'Inrap. Remonter le Rhône et la Saône, ce n'est pas très compliqué, mais si on regarde une carte, on voit qu'on arrive ensuite dans cette zone d'interfluve [ndlr : région située entre deux cours d'eau], au niveau de la Bourgogne et de la Champagne, où la circulation se fait plus ardue. » Or, certains des biens convoités par les Grecs se trouvaient au-delà : en particulier l'étain de Bretagne, nécessaire à la fabrication du bronze, et l'ambre de la Baltique, auquel les Grecs prêtaient des vertus médicinales (et qui fut retrouvé, sous forme de perles, dans la tombe de Lavau). Les tribus celtes implantées ici auraient alors pu servir d'intermédiaires, procurant aux marchands du Sud ces précieuses matières premières du Nord... Cette position géographique stratégique dans ce début d'économie « mondialisée » expliquerait l'enrichissement celte à cette époque, l'émergence de pôles aristocratiques, mais aussi l'apparition dans la culture celte d'éléments étrusques et grecs. A l'inverse, la fermeture de ces routes commerciales terrestres coïncida avec la fin de l'époque des princes. A partir du V^e siècle, les Grecs préférèrent se tourner vers le commerce maritime, renvoyant les Celtes à un certain isolement... et leurs élites à moins de faste.

Prince ou princesse ? Le sexe du défunt n'a toujours pas été identifié par les chercheurs

L'étude des découvertes de Lavau n'est pas achevée et devrait encore livrer de précieuses informations. Sur le sexe du défunt, sur la datation exacte de la sépulture... ou encore sur les éléments organiques qui y ont été retrouvés : « Dans cette tombe restée hermétique, on a pu récupérer des fragments de tissu, de bois, de vannerie, de cordages, raconte Dominique Garcia. Imaginons qu'on y identifie du cachemire, du tissu qui viendrait d'Orient ! » Comme à chaque découverte archéologique, les questions

sont au moins aussi nombreuses que les réponses. Pourquoi et comment ces objets de banquet sont-ils arrivés ici ? Le « prince de Lavau » les a-t-il commandés ou reçus en cadeaux diplomatiques, en remerciement d'un service rendu ? Dans ce dernier cas, ce service était-il commercial, diplomatique, militaire – par exemple, l'envoi de mercenaires celtes pour une bataille en Méditerranée ?

Des pratiques communes au monde celtique ont été identifiées dans plusieurs régions d'Europe

Lavau est un indice de plus dans ce jeu de pistes qui occupe les archéologues du monde celtique depuis le XIX^e siècle. L'histoire des Celtes s'écrit donc surtout grâce aux fouilles. Les sépultures, où les membres de l'élite se faisaient inhumer entourés de leurs biens, sont depuis deux siècles une source primordiale. Elles ont permis de recueillir et d'étudier de nombreux objets, avec une précision toujours plus fine. Mais aussi de retracer des évolutions sociales : tombes fastueuses à l'époque des princes, plus « égalitaires » durant La Tène, tombes féminines indiquant que les femmes pouvaient occuper des positions importantes. Et enfin, de faire apparaître des pratiques communes dans des régions très différentes en Europe, ainsi regroupées dans une même « sphère celtique ».

De plus en plus, l'attention des archéologues se porte aujourd'hui sur les fortifications et les habitats – dont il ne reste le plus souvent que des traces dans le sol, les Celtes construisant beaucoup en bois. « L'habitat est vraiment intéressant, car il nous parle de l'organisation de la société, du maillage du territoire, de la gestion des ressources agricoles, estime Bastien Dubuis. Il faut le mettre en parallèle avec ce qu'on a appris grâce aux nécropoles. A Vix par exemple, depuis une dizaine d'années, on fouille l'habitat et on apprend beaucoup. Des recherches récentes ont mis en évidence un grand bâtiment de plusieurs centaines de mètres carrés, dans lequel on a trouvé de la céramique celtique et grecque. On peut penser qu'il s'agit du genre de lieu où habitait la dame de Vix. »

A Lavau, le palais du prince sera-t-il un jour retrouvé ? Et où faut-il le chercher ? « Soit la cité celtique de l'époque était sous Troyes. C'est une hypothèse qu'il sera difficile de confirmer tant qu'on n'aura pas détruit la ville actuelle, ironise Dominique Garcia. Soit on peut imaginer que le prince de Lavau régnait sur des tribus disséminées dans la zone. Là aussi, il faudrait le démontrer. Maintenant que nous avons cette tombe, nous allons être plus attentifs aux indices d'aménagements aux alentours, nous allons chercher à compléter le dossier. » L'enquête n'est pas près de s'achever. ■

VOLKER SAUX

LA TOMBE DE HOCHDORF



Plaques décoratives en or de chausses (VI^e siècle avant J.-C.)

LA PLUS FASTUEUSE

OÙ SE SITUE-T-ELLE ?

Dans le village de Hochdorf, près de Stuttgart, en Allemagne. Elle fait partie d'un ensemble de tombes princières disséminées autour de la colline de Hohenasperg, où se situait une forteresse de l'époque de Hallstatt.

QUAND A-T-ELLE ÉTÉ TROUVÉE ?

En 1977.

DE QUAND DATE-T-ELLE ?

Environ 530 avant J.-C.

POURQUOI EST-ELLE

EXCEPTIONNELLE ?

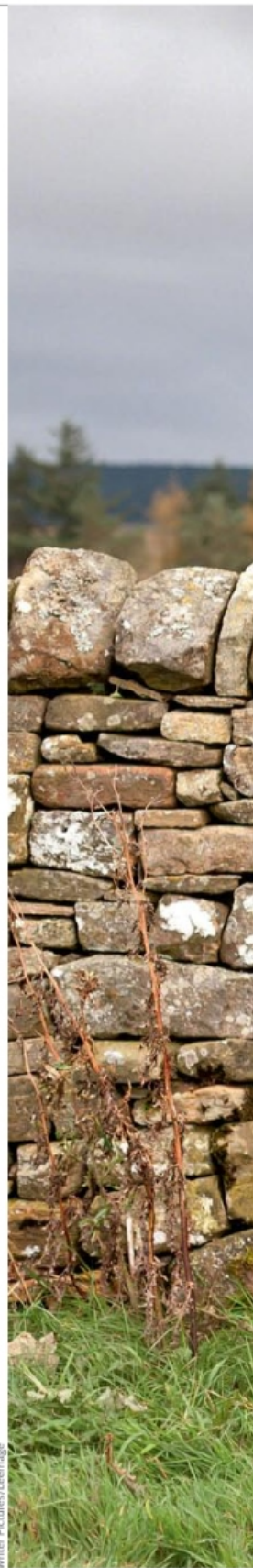
Sous le tumulus se trouvait une chambre funéraire carrée, composée de deux caissons de rondins emboîtés. Le défunt, un homme d'une quarantaine d'années, paré de bijoux d'or, coiffé d'un chapeau en écorce de bouleau, était allongé sur un canapé en bronze (une « kliné »), d'origine étrusque mais avec des décors celtes – un meuble inhabituel dans ce type de sépulture. Son char se trouvait à proximité avec, dessus, de la vaisselle de bronze. La tombe contenait aussi un grand chaudron importé de Grèce et orné de statuettes de lions, neuf cornes à boire suspendues à l'une des parois, un carquois et des flèches, et des objets de toilette. Enfin, l'analyse du chaudron a révélé des traces de pollen : il contenait sans doute de l'hydromel. L'ensemble donne une idée du faste des funérailles et des libations qui l'accompagnaient.

OÙ PEUT-ON VOIR LES OBJETS ?

Le tumulus a été reconstitué sur le site, et la chambre funéraire au Keltenmuseum Hochdorf/Enz, à proximité. ■

L'AVENIR DES CELTES N'ÉTAIT PAS SUR CETTE TERRE

Leur civilisation était une des plus avancées de l'Antiquité. Comment a-t-elle pu disparaître en laissant si peu de traces ? Un historien britannique a mené l'enquête sur le terrain...





Graham Robb

Pour écrire son livre (*Sur les sentiers ignorés des Celtes*, éd. Flammarion, 26 €), l'historien a parcouru en vélo les antiques routes celtes, des Pyrénées aux Alpes. De son voyage, il a tiré un récit d'aventures où l'on croise des druides, Hannibal, César et...Tolkien.

GEO HISTOIRE : Comment la civilisation des Celtes, qui dominaient l'Europe de l'Ouest depuis presque un millénaire, a-t-elle pu être balayée par les Romains en quelques années seulement ?

Graham Robb : On a tendance à croire qu'une civilisation qui a été vaincue et conquise était en position de faiblesse. C'est confondre l'histoire militaire et l'histoire culturelle. Le fait que les armées celtes ont été défaits par les Romains n'indique pas nécessairement l'infériorité de leur civilisation. En outre, la victoire romaine n'est pas si éclatante. Si l'on regarde ce qui s'est passé pendant la guerre des Gaules (58-51 av. J.-C.), on constate que, vers la fin, les Romains se sont retrouvés dans une situation délicate. Il ne faut pas surestimer la force des Romains.

Les Celtes étaient-ils des barbares auxquels Rome apportait la civilisation ?

Au contraire, les Celtes étaient en avance sur les Romains dans certains domaines. En technologie, d'abord. Presque tous les mots latins désignant des véhicules étaient, à l'origine, des noms celtiques. Parce que les Romains avaient copié le savoir-faire des Celtes qu'ils avaient vu en Italie du Nord. Ils ont construit des routes et des ponts... qui ont d'ailleurs facilité la conquête de la Gaule par Jules César ! Ils étaient aussi en avance dans le travail des métaux. Peter Northover, chercheur à Oxford, qui a étudié des bijoux celtiques, m'a expliqué que les Celtes employaient des techniques que l'on ne sait toujours pas reproduire aujourd'hui. Particulièrement dans l'emploi de l'or, avec un degré de finesse incroyable. Ceux qui ont fabriqué certains bijoux celtiques étaient davantage des techniciens que des forgerons. Du point de vue de la géographie, de la compréhension du monde, les Celtes avaient aussi des connaissances supérieures à leurs voisins. On peut mentionner leur système d'éducation, décrit par Jules César.

L'enseignement pouvait durer vingt ans. On ne trouve pas l'équivalent en Grèce chez un peuple pourtant considéré comme lettré. Et on avait affaire à une méritocratie. Ce n'était pas seulement l'aristocratie qui avait accès à l'éducation. Un jeune Celte pouvait recevoir la même éducation, s'il montrait des dispositions, qu'il soit fils de guerrier ou de paysan.

Dans votre essai, vous affirmez que les Celtes avaient développé un certain sens de l'humour...

Si l'humour est un signe de civilisation, alors la civilisation celtique est une des plus avancées de l'Antiquité. Parce que l'humour implique quelque chose qu'on ne dit pas. Il faut déduire de la proposition la chose qui manque et qui fait rire. On a retrouvé des inscriptions en gaulois, qui dénotent d'une forme d'esprit. Par exemple, «Buvez ceci et vous serez très aimable» gravé sur une bouteille. Ils pratiquaient aussi un humour plus «gaulois», au sens où on l'entend aujourd'hui, en offrant à leur fiancée des fuseaux pour tisser avec une inscription comparant l'outil à leur «instrument» viril : «Ma fille, prend mon fuseau !» Ce qui est amusant, quand on lit *La Guerre des Gaules*, c'est de voir la difficulté qu'avait César à saisir ce second degré.

Leur art est empreint de symboles et de motifs géométriques. Était-il plus complexe que celui des Romains et des Grecs ?

La différence, c'est que dans un temple grec, il n'est pas difficile de déduire la pensée qui a présidé à la construction. L'art celtique, lui, est plus ésotérique. Il nécessite des clés de lecture. L'organisation de leurs sanctuaires en est un bon exemple. Ce sont des sortes de parallélogrammes où l'on a l'impression que «rien n'est d'équerre», selon l'expression de l'archéologue britannique Geoff Carter qui a analysé des enclos celtiques dans le sud de l'Angleterre, en 2009. Mais quand on les étudie de plus près, on s'aperçoit qu'ils suivent le plan d'une ellipse. C'est quelque

chose qui est caché à ceux qui ne sont pas initiés, comme les Romains, par exemple.

Pourquoi les Romains semblent-ils autant mépriser les Celtes ? Jules César les traite d'«illettrés» dans *La Guerre des Gaules* ?

Le Sénat, à Rome, se posait des questions sur la conquête de la Gaule. César tuait des milliers et des milliers de gens et risquait de déstabiliser une grande partie des terres au nord de l'Italie. Pour légitimer cette violence, il devait convaincre les sénateurs que les Celtes n'étaient que des sauvages. Il noircit volontairement le portrait qu'il fait d'eux. Son message, c'est que les Romains avaient le droit, le devoir même, de détruire leur société et de leur imposer la civilisation. On a connu cela dans d'autres périodes de l'Histoire.

Est-il exact qu'ils choisissaient leurs lieux de batailles en fonction de données astronomiques ?

On pourrait parler aussi de leurs cités qui sont souvent situées dans des lieux qui semblent inadéquats et difficiles d'accès. Il existe une logique qu'on ne saisit pas, à cause du manque d'informations, mais qui a certainement à voir avec le soleil et les saisons. Le culte du soleil est très important chez les Celtes. Il a sans doute présidé au choix des champs de bataille. Ce qui est certain, c'est qu'ils ont construit leurs routes selon l'angle



Writer Pictures/Leemage

Jules César avait du mal à comprendre leur sens... de l'humour

du soleil au solstice, ce qui est très commun dans les civilisations anciennes. On a toujours interrogé les astres pour connaître l'avenir. On dit même que Winston Churchill s'intéressait à l'astrologie.

Les Celtes étaient doués pour s'allier entre tribus tout en conservant leur autonomie. N'étaient-ils pas les précurseurs de l'Europe ?

Oui, sans doute ! Ils avaient la capacité de former des alliances. Cette coopération s'étendait même d'un côté à l'autre de la Manche. C'est une des raisons pour laquelle les Romains ont voulu conquérir la Bretagne (la Grande-Bretagne d'aujourd'hui). Ils étaient certainement intéressés par les richesses du pays, même si elles n'étaient pas très impressionnantes : un peu d'or, un peu d'étain... Mais, en temps de guerre, les Celtes étaient surtout inquiets des liens politiques et militaires très forts qui unissaient la Bretagne et la Gaule. Peut-être qu'inconsciemment, l'exemple celtique a servi de modèle à l'Europe fédéraliste en montrant que l'on pouvait constituer des fédérations puissantes et efficaces, tout en préservant les identités de chaque participant.

Comment ces tribus communiquaient-elles ?

Grâce aux rencontres entre les différents druides. Mais les écrits de Jules César suggèrent aussi l'existence d'un réseau de monti-

cules placés à des endroits stratégiques et qui relayaient des sons d'oppidum en oppidum. Ce système desservait une aire de plus d'un demi-million de kilomètres carrés. Les messages circulaient à 24 km/h, presque aussi rapidement que sur le premier réseau de télégraphe qui sera inauguré en 1794. Si l'on en juge par la célérité avec laquelle la confédération des tribus gauloises se rassembla en 52 av. J.-C. afin de contrer les armées romaines, ce « télégraphe vocal » devait être très efficace !

L'absence de pouvoir centralisé n'a-t-elle pas causé du tort ?

Non. Je pense que les druides ont joué un rôle politique important dans la cohésion de la civilisation celtique. À partir du II^e siècle av. J.-C., leur influence est de plus en plus grande. Ils ont la main mise sur l'ensemble des tribus, du moins dans certaines régions, dont la Gaule. Ils se rencontraient régulièrement pour débattre et tout le monde acceptait leurs jugements. Ce n'était pas nécessairement un Etat comme un gouvernement moderne. Mais ce sont certainement ces organisations trans-tribales qui ont permis ce rapide rassemblement des armées celtiques.

Ce qui expliquerait peut-être le fait que les Romains semblaient avoir peur du pouvoir des druides...

Oui. Parce que les Romains semblaient bien des croyances reli-

gieuses des peuples qu'ils conquéraient. Pour les druides, c'était différent. Ils ont été déclarés hors-la-loi par des décrets impériaux. Cela signifie que les Romains les prenaient très au sérieux ! Aujourd'hui, c'est l'inverse : on a tendance à les caricaturer, à en faire des magiciens à barbe longue...

L'absence de transmission écrite et pérenne de leurs connaissances n'était-elle pas la grande faiblesse de la civilisation celtique ?

César dit que les druides n'écrivaient pas leurs connaissances, soit pour les garder secrètes, soit pour encourager les jeunes à entraîner leur mémoire. Et on en déduit que le peuple celtique était illettré. Ce n'est pas vrai. Leur société était certainement alphabétisée puisqu'on a retrouvé du matériel d'écriture dans tout le monde celtique. Les archéologues ont, par exemple, retrouvé des tablettes de plomb sur lesquelles on écrivait une prière ou une malediction. On les mettait dans un lieu sacré. On les retrouve assez souvent dans les sites celtiques. Ce sont des messages qui contiennent juste le nom d'un dieu, mais qui montrent aussi que des gens, qui ne semblent pas avoir reçu une grande éducation, savaient écrire en celtique, en utilisant des caractères grecs. Donc, selon moi, c'était une civilisation lettrée. Il ne faut pas nécessairement appliquer ce que dit César sur l'éducation des druides à toute une population.

Finalement, l'intégration à la culture romaine s'est faite peu à peu et plutôt pacifiquement après l'invasion de la Gaule...

À quelques exceptions près, oui. Parce qu'il restait une certaine résistance aux Romains. Il y a eu des rébellions après la guerre des Gaules. Certaines tribus ont pu devenir suspectes aux Romains à diverses époques. On a assisté à un surprenant sentiment nationaliste chez les Gaulois, qui a pu prendre des formes différentes et s'étendre sur des territoires ●●●

●●● plus ou moins vastes. Mais dans l'ensemble, les Celtes se sont fondus dans la culture de leur envahisseur. Peut-être aussi parce qu'ils se côtoyaient depuis longtemps déjà. Les Eduens en particulier, un peuple qui vivait dans l'actuelle Bourgogne, étaient reconnus par les Romains comme des gens civilisés. Et Diviciac, leur druide, est même venu à Rome en 61 av. J.-C., pour s'exprimer devant le Sénat. Ce qui était un privilège rare, et qui montre qu'il y avait un respect pour certains des Gaulois. Ce Diviciac a même été invité par Cicéron à loger chez lui.

Cette capacité d'acculturation n'a-t-elle pas dilué l'essence de la civilisation celte ?

Peut-être. Il est en effet difficile de définir avec précision le moindre trait ethnique fondamental de l'*homo celticus*. Certaines tribus adoptèrent si complètement les coutumes locales qu'à l'époque où elles entrèrent en contact avec les Romains, elles n'avaient plus de celte que le nom. Prenez l'exemple des Galates, ces Celtes installés en Asie Mineure à partir du III^e siècle avant notre ère : ils ont vendu leurs talents de mercenaires au plus offrant. Certains ont servi les rois des cités anatoliennes, d'autres ont intégré plus tard la garde royale de Cléopâtre, ou ont servi Hérode le Grand, le roi de Judée. Le nourrisson qui devait devenir roi des Juifs aurait très bien pu être décapité à Bethléem par une lame celte !

Existe-t-il un patrimoine celte qui aurait perduré jusqu'à aujourd'hui ?

De nombreuses personnes en Ecosse, au Pays de Galles, en Irlande, et même dans certaines parties de l'Angleterre, croient avec beaucoup de conviction savoir ce qu'est l'héritage celte. Après avoir publié mon ouvrage, j'ai rencontré des hommes et des femmes qui se prétendaient druides et qui, sans plaisanter, affirmaient être les gardiens de cette tradition. En fait, ils ignorent presque tout du véritable celtisme.

En France, de nombreux noms de villes viennent de mots celtiques

Comment retrouver les traces de ce lointain passé ?

Il continue de vivre à travers les mots. Pour une langue morte, le gaulois est étonnamment vivant. De nombreux noms de villes ont une origine celte, plus encore en France qu'en Grande-Bretagne. Chez nous, les noms celtiques ont été souvent remplacés par des noms romains. C'est le cas des villes dont les noms se terminent en «chester» : Winchester, Manchester, Lanchester... Tandis qu'en France, les noms romains, qui ont été imposés aux cités celtiques, ont disparu puis on est revenu aux noms celtiques. Paris est un bon exemple. On ne parle pas de Lutèce, de *Lutetia*. C'est le nom qui représente la tribu qui occupait la région, les *Parisii*. Toulouse vient de *Tolosa*. Reims était la capitale des *Remi*. Il y a au moins une trentaine de villes françaises dont le nom vient du mot celte *briva* qui veut dire pont. Cela indique qu'il y a eu une continuité qui a été interrompue momentanément, si l'on peut dire, et qui a ressurgi à la fin et même durant l'époque romaine.

C'est donc un héritage invisible...

Exactement. Si vous voulez expliquer aux enfants la civilisation celte, qu'est-ce que vous allez leur montrer ? Il y a très peu de chose en fait. Tandis que pour les Romains, il y a les agoras, les palais, les temples... J'ai été très

étonné, en Angleterre, qu'on me pose cette question : une civilisation qui ne construit pas de grands bâtiments en pierre, de constructions qui survivent aux hommes, était-elle une grande civilisation ? Comme si une «vraie» civilisation devait obligatoirement se propager dans le temps. Comme si sa valeur, c'était de créer des ruines futures. Les Celtes pensaient autrement.

Si les Celtes avaient été plus attachés à inscrire dans le marbre leurs préceptes, leur philosophie, leur civilisation aurait peut-être pu subsister davantage ?

C'est l'un des grands mystères, pour moi, de cette civilisation. Il semble que, très souvent, il y ait eu une sorte de volonté d'autodestruction dans la stratégie celte. Pendant la guerre des Gaules, par exemple. La défaite de Vercingétorix à Alésia devant César, en 52 av. J.-C., n'était pas nécessairement une défaite pour l'ensemble des peuples celtiques. Pourtant, à partir de cette période, ils semblent progressivement disparaître. Comme si, d'un point de vue métaphysique, pour eux, il n'existait pas d'avenir pour eux sur Terre, mais ailleurs. Ce n'est qu'une spéculation mais je me demande si une civilisation, pour durer, ne doit pas être séculaire plutôt que spirituelle. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
FRÉDÉRIC GRANIER ET CYRIL GUINET

LIVRES

Des hommes et des dieux

Enseignant à l'université de Bruxelles, Claude Sterckx aborde la culture celte à travers ses mythes. Au fil des pages, on rencontre Taranis, le dieu barbu qui faisait tourner la roue du Monde, Rhiannon, la reine-déesse des peuples bretons, ou encore la terrible sorcière de la Mare aux Abois. Et l'on comprend que la plupart de nos contes de fées sont issus de cet héritage foisonnant.

La Mythologie du monde celte, de Claude Sterckx.
éd. Marabout, 2009, 7,50 €.

Les prémices de l'Europe

C'est une tentative de réhabilitation à laquelle se livre le protohistorien Venceslas Kruta : montrer que, loin de l'image de «bons sauvages», les Celtes ont su, grâce à leurs trafics commerciaux, leur art insolite et leur science, fédérer tout un continent, au même titre que les Romains.

Le Monde des anciens celtes, de Venceslas Kruta,
éd. Yoran, 2015, 19 €.

Des «barbares» très civilisés ?

Ils aimaient l'or, le vin et les conquêtes... Du début du VIII^e siècle avant J.-C. jusqu'aux défaites face aux Romains au tournant du millénaire, Christiane Eluère fait revivre l'extraordinaire destin de ces «barbares de l'Occident» à travers les rares vestiges qu'ils nous ont laissés. Les nombreuses illustrations en font une introduction idéale.

L'Europe des Celtes, de Christiane Eluère, éd. Gallimard, 1992, 16 €.



Dimitry Coultin/Servicio Presse

FESTIVAL

LA SYMPHONIE CELTE

Les Celtes, une civilisation disparue ? Pas si l'on en croit le succès jamais démenti du Festival de Lorient, qui rassemble depuis 1970 les nations se réclamant de leur héritage. La Bretagne, mais aussi l'Ecosse, le Pays de Galles, les Cornouailles, l'île de Man et l'Irlande côté anglophone, la Galice et les Asturies côté espagnol... Sans compter

des représentants de la «diaspora», comme l'Australie (dont la moitié de sa population aurait des racines celtiques), mise cette année à l'honneur. Parades, fest-noz, concerts (avec notamment Joan Baez et Alan Stivell)... Un joyeux best-of d'une culture qui a su, avec passion, se réinventer.



Festival interceltique de Lorient. Du 5 au 14 août 2016.

ESSAI

INSAISSISSABLES ?

Cela fait maintenant quarante ans que Jean-Louis Brunaux travaille sur la protohistoire, et pourtant, l'archéologue le reconnaît, il ne sait pas qui étaient réellement les Celtes... Ni nation, ni civilisation : il est aujourd'hui difficile de décrire avec précision ces peuples qui migraient régulièrement et s'accu-

turaient (trop ?) facilement avec leurs voisins de la sphère méditerranéenne. Cet essai montre comment le «mythe» d'une communauté unie est réapparu à partir du XVIII^e siècle pour des raisons idéologiques. Une démonstration brillante... et un brin corrosive !



Les Celtes, histoire d'un mythe, de Jean-Louis Brunaux, éd. Belin, 2014, 23 €.

MUSÉES

Le secret des nécropoles

En Côte-d'Or et dans l'Aube, ont été retrouvées, à soixante ans d'intervalle, deux des plus précieuses sépultures de la civilisation de Hallstatt : la tombe de la «princesse» de Vix, et celle du «prince» de Lavau. Une exposition photographique exceptionnelle met ces deux trésors en résonance.

«Princesse de Vix, prince de Lavau», au musée du Pays châtillonnais, à Châtillon-sur-Seine, jusqu'au 1^{er} septembre 2016.

Un oppidum sous la forêt

Bibracte fut fondée au II^e siècle avant notre ère, au sommet du mont Beuvray, par le peuple éduen qui en fit sa capitale. Abandonnée pendant deux millénaires, la ville renaît aujourd'hui grâce aux chercheurs qui ont reconstitué certaines parties de l'oppidum. On peut visiter ce centre névralgique de la civilisation celte avec un pass «journée gauloise», qui donne accès au site archéologique et au musée.

Musée de Bibracte, mont Beuvray, 71990 Saint-Léger-sous-Beuvray.

Odyssée gauloise

Durant trente ans, les archéologues ont réalisé des fouilles sur les nombreux sites celtiques des Ardennes. Torques, armes et objets religieux : ces trésors sont aujourd'hui rassemblés dans un musée qui rend hommage au savoir-faire exceptionnel des peuples de l'est de la Gaule. Ne pas manquer le char reconstitué, grandeur nature, au deuxième étage.

Le musée des Celtes, Place communale, Libramont, Belgique.

Tous les papiers se recyclent,
alors trions-les tous.

**Il y a
des gestes simples
qui sont
des gestes forts.**

La presse écrite s'engage pour le recyclage
des papiers avec Ecofolio.



118

Boris Pasternak en 1958. Le KGB ne cessait de le harceler depuis la sortie clandestine de son livre d'URSS, *Le Docteur Jivago*, deux ans auparavant.

LE CAHIER DE L'HISTOIRE

GUERRE FROIDE Comment *Le Docteur Jivago* échappa à la censure russe p. 118

À LIRE Notre sélection d'essais et de beaux livres p. 130

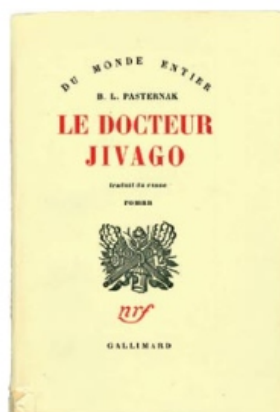
À VOIR Une exposition, à Paris, sur la monnaie à travers les âges p. 131

LE ROMAN NOIR DU DOCTEUR JIVAGO

En 1956, **BORIS PASTERNAK** faisait sortir clandestinement son manuscrit d'URSS. Un livre que la CIA allait utiliser contre le Kremlin. Retour sur un des plus stupéfiants coups tordus de la guerre froide.

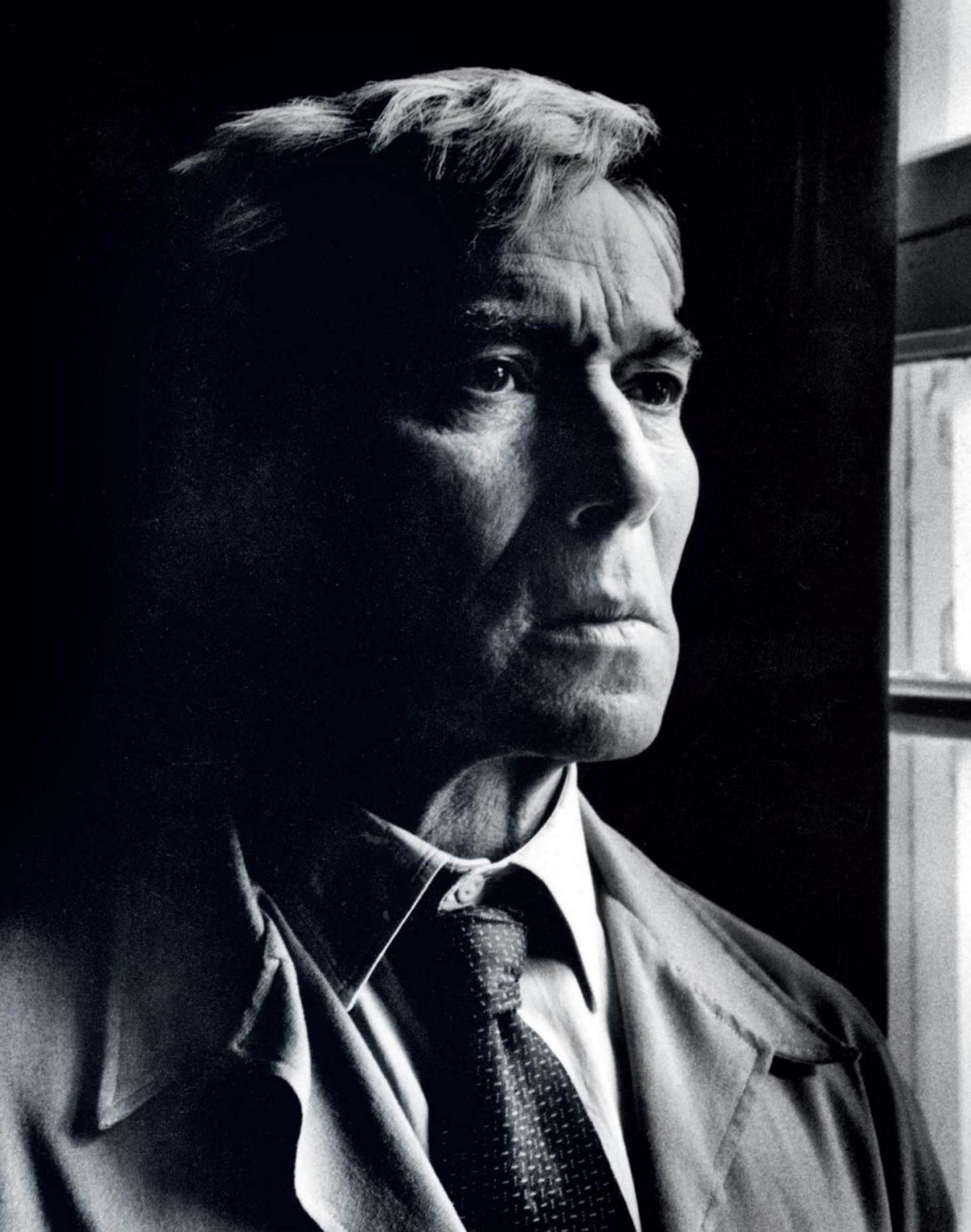
Une émouvante traduction

Le 26 juin 1958, les éditions Gallimard publièrent une version française du roman. En l'apprenant, Pasternak, grand amoureux de la France, fut ému jusqu'aux larmes.



Une beauté magnétique

Boris Pasternak en 1958. Son visage sculpté et son regard sombre firent dire à la poétesse russe Marina Tsvetaïeva qu'il ressemblait «à la fois à un Arabe et à son cheval.»





Archive Photos/Adac-photos

Des créateurs sous contrôle

Dans les années 1930, Pasternak (2^e en partant de la gauche) côtoie l'intelligentsia soviétique (on reconnaît ici le cinéaste Sergueï Eisenstein, 3^e à gauche, et le poète Maïakovski, 6^e à gauche). A cette époque, seuls les écrivains reconnus par l'Etat étaient autorisés à travailler.

Elle fut son grand amour

Olga Ivinskaïa (à gauche) inspira à Pasternak le personnage de Lara pour son roman. Quand elle fut envoyée au goulag, l'écrivain s'occupa de sa fille Irina (à droite).

Ullstein Bild/Getty Images



JUGÉS «ANTIRÉVOLUTIONNAIRES», SES POÈMES SONT CENSURÉS DÈS 1930 PAR LE PARTI COMMUNISTE

En ce dimanche 20 mai 1956, deux hommes traversent Peredelkino, un bourg d'une cinquantaine de datchas, au sud-ouest de Moscou. Le plus petit des deux, Sergio d'Angelo, est un communiste italien employé à Radio Moscou. Vladlen Vladimirovsky est un de ses collègues russes. C'est ce dernier qui a arrangé le rendez-vous avec l'éminent personnage qu'ils viennent rencontrer : le poète Boris Pasternak.

Le grand homme de lettres, en bottes, vêtu d'un pantalon de toile grossière et d'une veste, les reçoit sur un banc devant sa maison. De quoi parlent-ils ? D'un roman que Pasternak vient de terminer d'écrire après dix ans d'effort. Un livre qui, selon l'écrivain, n'étant «pas conforme aux directives culturelles officielles», ne paraîtrait jamais en Union soviétique. D'Angelo explique alors qu'il est missionné par les éditions Feltrinelli, basées à Milan, en Italie. Celles-ci, affirme-t-il, sont prêtes à braver le Kremlin et à publier l'ouvrage. Après un moment de réflexion, Pasternak se lève pour disparaître dans sa datcha. De retour, il tend à l'Italien un paquet enveloppé dans du papier journal. «Voici *Le Docteur Jivago*, dit-il. Souhaitons qu'il fasse le tour du monde.» Puis, raccompagnant ses visiteurs jusqu'au portail, l'écrivain ajoute cette phrase terrible : «Je vous invite par la présente à mon exécution.»

En faisant éditer son œuvre sans l'autorisation des autorités soviétiques, Pasternak sait qu'il signe sans doute son arrêt de mort. Le 28 octobre 1937, il se trouvait chez Boris Pilniak, son proche voisin (un simple portail séparait leurs jardins), pour fêter l'anniversaire du fils de ce dernier, lorsque la police avait surgi. Accusé d'espionnage, Pilniak était en fait coupable, aux yeux des bolcheviques, d'avoir publié à l'étranger *L'Acacjou*, un roman mettant en scène un partisan de Trotski (l'ennemi politique de Staline). Six mois plus tard, le

20 avril 1938, Boris Pilniak était condamné à mort au terme d'une audience de quinze minutes. Il fut abattu le lendemain d'une balle dans la nuque. Son œuvre détruite. Sa femme, considérée comme complice, purgea dix-neuf années de goulag.

Pasternak a, lui aussi, connu des démêlés avec le pouvoir. Pour avoir, par exemple, refusé de signer des pétitions contre certains de ses confrères jugés «anti-révolutionnaires», il est tombé en disgrâce. Ses poèmes jadis encensés par les plus hautes instances soviétiques, sont désormais jugés «non conformes à la réalité socialiste» et censurés par Staline. Ecœuré, Pasternak a fini par renoncer à la poésie. En 1946, il gagne sa vie en effectuant des traductions de Verlaine, Goethe ou encore Shakespeare en russe. C'est à cette époque qu'il s'attelle également à l'écriture d'une «vaste fresque de la Russie, de la révolution ratée de 1905 à la fin de la Seconde Guerre mondiale». Le héros de son roman, Iouri Jivago (Iouri Vivant, en français), est un jeune médecin idéaliste, amoureux fou de la belle Lara, mariée à un redoutable dirigeant bolchevique, et pris dans les turbulences de l'histoire récente de la Russie. Désirant écrire une œuvre du niveau de celle de Tolstoï, Pasternak avance péniblement jusqu'à ce qu'un coup de foudre vienne tout changer.

Les premiers extraits de sa grande fresque historique commencent à circuler dans Moscou

«Sans ma grand-mère, *Le Docteur Jivago* n'aurait sans doute pas existé», raconte aujourd'hui Andreï Kozovoï, maître de conférences à l'université de Lille et petit-fils d'Olga Ivinskaja, la muse de Pasternak. C'est à Moscou, fin 1946, dans les locaux de la revue *Novy Mir* (*Monde nouveau*) que Pasternak rencontre Olga. Cette veuve de 34 ans, mère de deux enfants, vient d'être engagée comme secrétaire de rédaction. «Quand on lui a dit qu'elle était une de ses ferventes admiratrices, poursuit Kozovoï, Pasternak a répondu : "C'est étonnant que je puisse avoir des admiratrices si jeunes." Il avait vingt ans de plus qu'elle. Le ●●●



Carl de Keyser/Magnum Photos



Ullstein Bild/Roger-Viollet

AU PRINTEMPS 1956, PASTERNAK COMPREND QUE SON LIVRE NE SERA JAMAIS PUBLIÉ EN UNION SOVIÉTIQUE

●●● lendemain, ma grand-mère a trouvé cinq livres dédiés sur son bureau. Cadeaux de Pasternak.» Trois mois plus tard, le romancier, bien que marié à Zinaïda, devient l'amant de la jeune journaliste. Olga entre dans la vie de Pasternak en même temps que dans son roman en lui inspirant le personnage de Lara, l'amante de Iouri Jivago. Un bonheur de courte durée...

Le 9 octobre 1949, le NKVD, la police secrète soviétique, fait irruption chez Olga Ivinskaïa. Une scène gravée dans la mémoire de sa fille, Irina Emélianova, 11 ans à l'époque : «Ils ont tout retourné dans l'appartement, sondé les murs, témoigne-t-elle aujourd'hui.

Ils ont emporté les lettres que Pasternak avait écrites à ma mère, les livres qu'il lui avait offerts, et le moindre bout de papier qu'ils ont trouvé.» Pour faire pression sur l'écrivain, les hommes du NKVD s'en prennent à sa maîtresse. Olga est interrogée de nuit comme de jour à la prison de la Loubianka, à Moscou. «Ils lui reprochaient sa conduite immorale d'un point de vue soviétique, raconte Andreï Kozovoï. Ils lui disaient : "Qu'est-ce qu'une jeune femme russe comme toi fait avec ce vieux juif ?" Et ils ont tenté de la transformer en indic pour qu'elle les renseigne sur Pasternak.» Les autorités russes s'inquiètent en effet de ce roman ●●●



Les hauts lieux de la terreur

Le bâtiment de la Loubianka (à gauche) hébergeait la prison du KGB où fut détenue Olga. C'est au Soviet suprême (ici, en 1963) – la plus haute institution exécutive en URSS – que Nikita Khrouchtchev annonça la destalinisation. Le romancier espérait alors la clémence des autorités pour son œuvre. A tort.

Camera Press/Gamma



Un lecteur impitoyable

Grand amateur de littérature, Staline (ici, à Moscou, en 1936) dévorait parfois des centaines de pages en une journée, soulignant en rouge les passages qui lui déplaisaient. Le dictateur soviétique censura ainsi les poèmes de Pasternak.

La récompense suprême

Dans sa datcha de Peredelkino, à 25 kilomètres de Moscou, Pasternak lit le télégramme lui annonçant qu'il a été couronné par le jury du prix Nobel de littérature, en octobre 1958, sous les yeux de son épouse Zinaïda.

Il a osé défier le Kremlin

L'éditeur Giangiacomo Feltrinelli, dans ses bureaux à Milan, en octobre 1958. Ce militant de gauche, malgré les menaces de Moscou, avait publié *Le Docteur Jivago* l'année précédente.

Parabola/Leemage



Bettmann - Getty Images

LORS DE LA FOIRE DE BRUXELLES, LA CIA DISTRIBUE SOUS LE MANTEAU DES EXEMPLAIRES AUX TOURISTES RUSSES

●●● dont des premiers extraits circulent déjà dans les milieux littéraires. Le refus obstiné de la jeune femme lui vaut une condamnation de cinq ans de travaux forcés. Enceinte de cinq mois, Olga y perdra son enfant.

Libérée en 1953 à la faveur de la mort de Staline, Olga n'accepte de revoir Pasternak qu'un an plus tard, alors qu'il achève son roman. Le couple multiplie les démarches pour tenter de le faire publier. En vain. Les mois passant, Pasternak comprend que son œuvre ne verra jamais le jour en Union soviétique. Au printemps 1956, il confie le manuscrit à Sergio d'Angelo.

Le Kremlin averti expédie aussitôt un certain Alexis Sourkov en Italie avec pour mission de convaincre Feltrinelli de renoncer à la publication du *Docteur Jivago*. «Sourkov était un poète à la solde du pouvoir, un écrivain tel que Staline en avait rêvé, explique Andreï Kozovoï, le petit-fils d'Olga. C'était aussi un ennemi juré de Pasternak dont il jalousait le talent.» A Milan, Sourkov tente d'intimider Feltrinelli. Ses vociférations – qui résonnent durant trois heures jusque dans la rue – restant sans effet, Sourkov tente une nouvelle manœuvre. «Il a donné une interview à *L'Unità*, le journal du parti communiste italien, poursuit Andreï Kozovoï, dans laquelle, comme par hasard, il citait le nom de Boris Pilniak, exécuté en 1938.» Menace on ne peut plus claire.

Les esclandres de Sourkov ont-elles alerté les Américains ? La CIA avait-elle déjà repéré le roman de Pasternak ? Depuis le début des années 1950, en tout cas, l'Agence est convaincue du pouvoir de l'art, de la culture et de la littérature, qui peut éroder l'autorité de l'Etat soviétique. «Le livre est un vecteur de propagande unique, affirme une note

du chef du service Action secrète de la CIA, parce qu'il est capable de modifier de façon significative l'attitude et les agissements du lecteur. Aucun autre média n'a cet impact.»

Les agents américains récupèrent le manuscrit du *Docteur Jivago* en russe début janvier 1958 et l'expédient au siège de la CIA à Washington DC. Frank Wisner, chef des opérations clandestines, juge qu'il s'agit de «l'œuvre littéraire la plus hérétique écrite par un auteur soviétique depuis la mort de Staline». Certes le roman n'a rien d'un brûlot anticommuniste, mais à travers l'histoire de Jivago et de Lara, il distille un message humaniste, prône le droit à la vie privée, la liberté de conscience et le refus de servir un Etat totalitaire. Décision est prise de le diffuser en URSS, à l'insu du Kremlin. Dans le plus grand secret pour éviter des représailles contre Pasternak et ses proches, des milliers d'exemplaires sont imprimés, début août 1958, aux Pays-Bas. Reste alors un problème de taille : comment les faire entrer sur le territoire soviétique ?

Du 17 avril au 19 octobre de cette année-là se tient à Bruxelles la foire internationale, la première organisée depuis la Seconde Guerre mondiale. La Belgique a délivré 16 000 visas à des ressortissants d'Union soviétique. Pour la CIA, l'occasion est trop belle. L'événement réunit 42 nations dont les USA et l'URSS, mais aussi – autre première – le Vatican. Le pavillon du Saint-Siège, baptisé la «Cité de Dieu», est un bâtiment moderne dominé par un beffroi de 58 mètres de haut et couronné d'une gigantesque croix. Les touristes russes qui s'aventurent dans les salles d'exposition présentant l'histoire des papes de Rome, ont la surprise de se voir offrir des ●●●

REPÈRES

Juin 1946 : Boris Pasternak débute la rédaction du *Docteur Jivago*.

Juin 1956 : Les autorités soviétiques censurent le roman.

22 novembre 1957 : parution du livre en Italie. En juin 1958, Gallimard publie la traduction française.

23 octobre 1958 : le prix Nobel de littérature lui est décerné.

30 mai 1960 : Boris Pasternak meurt, à l'âge de 70 ans, à Peredelkino.

Janvier 1988 : *Jivago* est publié en URSS.



Collection Christophe L.



2013 Silver Screen Collection/Getty Images

USÉ PAR DES ANNÉES DE COMBAT, L'ÉCRIVAIN S'ÉTEINT EN 1960. SON HÉROS, LUI, DEVIENDRA IMMORTEL

●●● livres à la couverture bleue : *Le Docteur Jivago*, en russe. Dans sa datcha de Peredelkino, Boris Pasternak accueille la nouvelle avec joie. «Est-ce vrai qu'il existe désormais une version en russe du *Docteur Jivago* ? Il semble que des visiteurs l'aient vue à l'exposition de Bruxelles», demande-t-il dans un courrier à un ami parisien. Pour la CIA, l'opération est un franc succès. Dans un mémo daté du 9 septembre, un responsable de l'Agence triomphe : «Nous pouvons estimer que la première phase est totalement réussie.» Une autre note, émanant de la division Russie-Union soviétique, signale un forte demande de la part des intellectuels russes

«pour acquérir un exemplaire du *Docteur Jivago*» et que les douaniers soviétiques ont reçu des ordres afin de traquer «cet article particulièrement prisé». Fin 1958, à Moscou, des copies du roman se monnaient, sous le manteau, entre 200 et 300 roubles, soit l'équivalent d'une semaine de salaire pour un ouvrier. Aucun livre n'a jamais atteint ce prix. Il faut dire que Pasternak vient de bénéficier d'un sacré coup de publicité : le 23 octobre, le prix Nobel de littérature lui est décerné. Une consécration pour lui, un camouflet pour les autorités soviétiques. Mais un mois plus tard, le 28 novembre, le romancier adresse un télégramme, rédigé en ●●●



L'histoire vue par Hollywood

Omar Sharif (page de gauche) est déjà une vedette lorsqu'il incarne Iouri Jivago dans l'adaptation du roman au cinéma en 1965. Sa partenaire, l'actrice Julie Christie, deviendra, elle, une star mondiale grâce à son interprétation de Lara Antipova (à droite). Ci-contre, l'affiche originale du film de David Lean.

METRO-GOLDWYN-MAYER présente UNE PRODUCTION CARLO PONTI

UN FILM DE DAVID LEAN

LE DOCTEUR JIVAGO

d'après l'œuvre célèbre de BORIS PASTERNAK, Prix Nobel

avec GERALDINE CHAPLIN . JULIE CHRISTIE . TOM COURTENAY . ALEC GUINNESS . SIOBHAN McKENNA . RALPH RICHARDSON . OMAR SHARIF dans le rôle de Jivago . ROD STEIGER . RITA TUSHINGHAM

Scénario de ROBERT BOLT • Musique de MAURICE JARRE

Collection Christophe L



Beckmann-Getty Images

Un hommage mouvementé

Le 2 juin 1960, des centaines de personnes, bravant le KGB, accompagnèrent l'écrivain à sa dernière demeure. Au moment où l'on descendit son cercueil en terre, des cris fusèrent : «Gloire à Pasternak !», «On a tué le poète !» et la foule de répondre «Honte ! Honte !», avant d'être dispersée par la police.

Un succès planétaire

Traduit dans de nombreuses langues, *Le Docteur Jivago* a conquis des millions de lecteurs. Ce n'est pourtant qu'en 1988 que l'ouvrage de Boris Pasternak, dont la publication avait toujours été interdite par la censure, fut autorisé à paraître en URSS.

Tass/Albaca Press



PREMIER SIGNE DE DÉTENTE : DÉBUT 1988, MOSCOU AUTORISE LA PUBLICATION DE *JIVAGO* EN RUSSE

●●● français, à la prestigieuse institution suédoise : «En raison de la signification attachée à votre prix dans la société où je vis, je dois décliner l'honneur immérité qui m'a été accordé. Ne prenez pas offense de mon refus volontaire.» Toute sa vie, Boris Pasternak a fait preuve d'une bravoure et d'une grandeur d'âme hors norme. Il est évident qu'il n'a jamais eu l'intention de refuser le prix Nobel. Pour le faire céder, une fois de plus, le KGB a menacé de s'en prendre à Olga. Le romancier et sa maîtresse sont suivis partout où ils vont. Les agents soviétiques ne cherchent même pas à être discrets. On les insulte dans la rue, on jette des pierres sur leurs maisons. Pasternak est devenu, selon ses propres mots, «une bête aux abois». Mis au banc des écrivains, le poète se voit même refuser l'accès à l'hôpital lorsqu'il tombe gravement malade.

Hemingway propose de le recueillir en Californie dans l'hypothèse où il serait expulsé

Dans le monde libre, les réactions sont unanimes. Les plus grands noms de la littérature (Upton Sinclair, Pearl Buck, Gore Vidal...) lui apportent leur soutien. Ernest Hemingway propose de le recueillir en Californie dans l'hypothèse où il serait expulsé d'URSS. La CIA, de son côté, décide d'exploiter le «scandale du Nobel». Des archives déclassifiées qu'on put consulter Peter Finn, correspondant du *Washington Post* à Moscou, et Petra Couvée, spécialiste de la littérature russe, co-auteurs de *L'Affaire Jivago*, (éd. Michel Lafon, 2015) révèlent les manœuvres des services américains : des exemplaires du *Docteur Jivago* sont distribués à des touristes soviétiques. Les Américains se rendant en URSS sont briefés pour amener discrètement la conversation sur la liberté d'expression auprès des gens qu'ils rencontrent. Et évidemment, on leur offre des éditions russes de *Jivago* qu'ils peuvent «oublier» chez leurs hôtes soviétiques. Une des opérations les plus spectaculaires se déroule entre le 26 juillet et le 4 août 1959. Vienne accueille alors le Festival mondial de la jeunesse pour la paix et l'amitié,

une manifestation dont l'organisation est confiée à Alexandre Shelepine, qui se trouve être le patron du KGB. La CIA s'empresse de faire imprimer de nouvelles copies de *Jivago*, en russe, en polonais, en hongrois ou encore en chinois pour inonder la capitale autrichienne. Plus incroyable : Lorsque quarante autocars, remplis d'étudiants, d'intellectuels ou d'artistes soviétiques, arrivent à Vienne sous un soleil de plomb, des nuées d'émigrés russes se ruent sur les véhicules pour jeter des éditions de poche du roman par les vitres ouvertes. Un visiteur soviétique, cité par Peter Finn et Petra Couvée, raconte que les exemplaires jonchaient la travée centrale du véhicule mais que, craignant les agents du KGB infiltrés parmi l'encadrement, personne n'osait en ramasser un. Jusqu'à ce que quelqu'un leur dise : «Prenez-le et lisez-le, mais ne le rapportez surtout pas chez vous.» Parmi les voyageurs présents dans ces cars se trouvait un jeune danseur, Rudolf Noureev, qui demanderait l'asile politique à la France, deux ans plus tard.

À l'ouest, *Le Docteur Jivago* devient un best-seller mondial. Ironie du sort, Pasternak, prisonnier dans sa propre patrie, ne peut toucher le moindre droit d'auteur. Il décède, malade, le 30 mai 1960. Cinq ans plus tard, le réalisateur britannique David Lean réalise une inoubliable adaptation avec Omar Sharif et Julie Christie dans les rôles principaux. «Ma mère n'a vu le film qu'en 1989, après le début de la perestroïka, lorsqu'on a enfin pu se procurer des cassettes VHS, soupire Irina Emelianova. Elle l'a beaucoup aimé. En revanche, quand Omar Sharif lui a téléphoné lors d'un passage à Moscou, elle a refusé de le recevoir. Elle était trop âgée et trop fatiguée.» Le film allait décrocher cinq oscars, trois *Golden Globes*, et devenir le huitième plus gros succès commercial de l'histoire du cinéma. La musique, notamment *La Chanson de Lara*, composée par Maurice Jarre, devint un tube planétaire. *Le Docteur Jivago*, selon les vœux de son créateur, et avec la CIA pour agent littéraire, avait fait la conquête du monde. ■

CYRIL GUINET

L'école des cadres de la Milice à Uriage (Isère) où s'est formé Paul Touvier en mars 1943.



Lap/ Roger-Vollet



ENQUÊTE

COMMENT PAUL TOUVIER ÉCHAPPA À LA JUSTICE

Brillante et limpide, une nouvelle biographie sur le chef de la milice lyonnaise révèle les dessous tortueux d'une traque de quarante ans.

C'est un étonnant 33-tours qui fait son apparition dans les rayonnages des disquaires ce 27 avril 1967. Intitulé *L'Amour et la Vie*, il explique aux jeunes la conception et la naissance d'un enfant. Le disque, édité par Philips, alterne des textes lus par des comédiens et des chansons dont une, *Voir*, est une reprise de Jacques Brel. Ce dernier a autorisé Paul Berthet, le créateur de ce surprenant manuel d'éducation sexuelle audio, à utiliser sa chanson.

La presse salue alors unanimement cette initiative « remarquable ». Et personne ne se doute que derrière le pseudonyme de Paul Berthet se cache Paul Touvier, un des chefs de la milice lyonnaise durant l'Occupation. Un criminel en fuite depuis vingt ans, accusé, entre autres exactions, d'avoir fait exécuter sept otages juifs, le 29 juin 1944, au cimetière de Rillieux (alors commune de l'Ain), en représailles à l'assassinat du secrétaire d'Etat à l'Information de Vichy, Philippe Henriot, la veille, à Paris.

Docteur en histoire, Bénédicte Vergez-Chaignon est une spécialiste de la Collaboration. Ses ouvrages, comme

Les Secrets de Vichy (éd. Perrin) ou *Histoire de l'épuration* (éd. Larousse), font autorité. Elle nous entraîne ici dans le sillage d'un jeune homme s'engageant dans la Milice, au lendemain de la débâcle, autant par idéologie que par intérêt, jusqu'à son procès en 1994 et sa condamnation à perpétuité pour crimes contre l'humanité et sa mort deux ans plus tard.

Le sous-titre de l'ouvrage, *Les Révélations des archives*, promet de l'inédit. L'historienne a pu consulter, en effet, de nombreux dossiers datant de la guerre ou de l'immédiate après-guerre, des rapports de justice et de police, et des papiers privés dont certains émanant de Touvier lui-même. Grâce à ces documents exceptionnels, elle analyse comment le milicien a pu échapper à la traque jusqu'en 1989. Elle identifie aussi les dignitaires de l'Eglise catholique qui l'ont soutenu et caché, et met à jour les réseaux de lobbying qui ont fini par convaincre le président Pompidou de le gracier. A travers un récit haletant, l'historienne dresse un portrait du « chef Paul » : veule, menteur, manipulateur,

antisémite viscéral, tour à tour gigolo, proxénète et, finalement, assassin. Elle nous fait pénétrer dans l'intimité du personnage mû par deux moteurs puissants : la peur du châtimement et la vanité. Loin d'un calculateur machiavélique, Touvier apparaît comme une personnalité paradoxale, rédigeant des poèmes pour s'apitoyer sur son sort, mais prompt à trahir ceux qu'il est parvenu à émouvoir (comme Brel, qu'il traite de « sa-laud » dans son agenda).

Enfermant sa femme et ses deux enfants dans un effrayant univers mental sectaire, il les condamne à partager sa vie d'errance. Ce ne sont pas les seules victimes collatérales : l'ouvrage recense un nombre impressionnant de proches, amis, simples contacts, fonctionnaires, militants, hommes politiques ou gens de bonne volonté qu'il compromet. Par son obstination dans le déni, Touvier a fait de son cas personnel un scandale d'Etat. Grande affaire, mais petit homme.

■
CYRIL GUINET

L'Affaire Touvier, de Bénédicte Vergez-Chaignon, éd. Flammarion, 21,90 €.



Plus d'une centaine de pièces sont présentées dans la Crypte archéologique, à Paris, comme cette monnaie représentant l'empereur Julianus (331-363).



Crédit : Pierre Anzoin. Photo : musée Carnavalet/Roger-Vollet

BIOGRAPHIE

LES SECRETS DE L'AGENT ROUGE

Son nom n'évoque plus grand-chose aux jeunes générations, mais avec son physique bonhomme, son accent pyrénéen et ses dons d'orateur, Jacques Duclos a marqué cinquante ans d'histoire du parti communiste avec ses hauts (la Résistance), ses bas (le stalinisme) et ses nombreuses zones d'ombre. C'est cette histoire parallèle que raconte le journaliste Frédéric Charpier dans une biographie qui se lit comme un polar. Né en 1896, apprenti pâtissier, Duclos adhère à la Section française de l'internationale communiste à 24 ans et gravit un à un les échelons. En 1930, lors d'un voyage à Moscou, il est repéré par la direction, le Komintern, qui en fait son plus précieux agent : Duclos sera à la manœuvre quand il s'agira de blanchir les liquidités de Moscou, de former des groupes de combat ou de lutter contre les trotskistes en France ou en Espagne. Durant l'Occupation, c'est lui qui prend la direction du parti clandestin, avant de devenir, à partir de 1945, le plus zélé des staliniens, organisant purges et exclusions.



Argent sale, espionnage industriel et militaire : derrière le parcours d'une des figures les plus populaires de son temps (Duclos remportera 21 % à la présidentielle de 1969, un record pour le PCF) se dévoile le portrait inquiétant d'un idéologue inféodé à Moscou. ■

FRÉDÉRIC GRANIER

L'Agent Jacques Duclos, de Frédéric Charpier, éd. Seuil, 22 €.

EXPOSITION

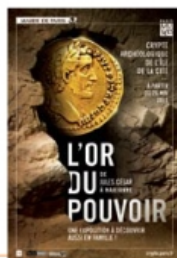
L'HISTOIRE À PILE OU FACE

La monnaie en dit parfois plus long qu'un livre. Parcours numismatique à travers les âges.

Elle devait symboliser son pouvoir absolu, elle précipitera sa chute... On raconte que c'est grâce à une pièce à l'effigie de Louis XVI que Jean-Baptiste Drouet reconnut le roi en fuite en juin 1791. Cruelle ironie : la même année, une loi ordonna le remplacement progressif des monnaies représentant le monarque par de nouveaux modèles aux motifs révolutionnaires. Le génie ailé, le coq, le bonnet de la liberté venaient effacer la personification du pouvoir.

La monnaie, reflet de l'histoire de France et de Paris ? C'est ce que dévoile aujourd'hui une passionnante exposition organisée au cœur de la Crypte archéologique de l'île de la Cité à travers une collection de pièces et d'objets présentés pour la première fois au public. Parmi ces trésors : les devises qui

servirent à payer les Parisii, peuple gaulois qui s'engagea aux côtés des Carthaginois contre les Romains lors des guerres puniques (III^e et II^e siècles avant J.-C.). On découvre aussi le premier « franc » (dit « franc à cheval ») émis en 1361 pour financer la rançon du roi Jean II le Bon, prisonnier des Anglais durant la guerre de Cent Ans. Mais aussi les portraits de Napoléon III, la tête laurée pour symboliser ses victoires à la manière d'un empereur romain, ou encore l'apparition de Marianne aux débuts de la III^e République : sur les pièces, la mention « Dieu protège la France » aux côtés de la devise « Liberté, égalité, fraternité » montre alors que l'Etat et le clergé ne sont pas encore séparés... F. G.



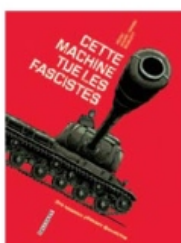
« L'or du pouvoir, de Jules César à Marianne », exposition à la Crypte archéologique de l'île de la Cité, 7, place Jean-Paul II, 75004 Paris.

BANDE DESSINÉE

ITINÉRAIRE D'UNE MACHINE À TUER

Le tour du monde d'un char soviétique en 80 planches.

Le JS-2 (pour Joseph Staline-2) est considéré comme le meilleur char d'assaut de la Seconde Guerre mondiale. C'est le destin d'un de ces blindés que l'on suit à travers les 80 planches de cet étonnant album. Le récit démarre en février 1945, dans l'usine Octobre rouge de Tcheliabinsk (Russie). Sergueï Souvarov, soudeur et vétéran de la bataille de Stalingrad (août 1942-février 1943), peint une étrange maxime sur les flancs d'un des engins tout juste sorti des chaînes de montage : « Cette machine tue les fascistes. » La phrase fait référence à celle que le musicien folk



américain et communiste Woody Guthrie avait inscrit sur sa guitare à la fin des années 1920. Après cet étrange rituel, la machine semble dotée d'un pouvoir surnaturel qui la rend indestructible. Le char connaît son baptême du feu lors des terribles combats de Seelow, en avril 1945, qui ouvrirent la route de Berlin aux Soviétiques.

Le blindé se retrouve engagé ensuite partout où Souvarov, son « maître », croit devoir combattre le fascisme. L'homme et son monstre de métal participent ainsi à la répression de l'insurrection de Budapest, en 1956. On les retrouve aux

Ed. Delcourt



côtés des rebelles castristes à Cuba, dans la baie des Cochons, en 1961, en pleine guerre civile en Angola en 1980, puis dans les montagnes d'Afghanistan en 2001. Ni récit de guerre, ni BD pédagogique, cette épopée séduira surtout les passionnés d'histoire militaire. D'autant que les auteurs ont eu la bonne idée d'y adjoindre un cahier technique consacré aux chars soviétiques. **c. g.**

Cette machine tue les fascistes, par Jean-Pierre Pécau, Senad Mavric, Damien et Scarlett, éd. Delcourt, 17,95 €.

Les équipages soviétiques prêtent serment devant les engins tout juste sortis de l'usine.

ROMAN

MÉRIMÉE, SAUVEUR DU PATRIMOINE NATIONAL

On le sait peu, l'écrivain consacra sa vie aux monuments historiques. Avec passion.

En 1833, Victor Hugo réunit chez lui un groupe d'écrivains romantiques pour leur lire un pamphlet, intitulé *Guerre aux démolisseurs* !, dans lequel il fustige les fossoyeurs du patrimoine français. Un discours que Prosper Mérimée écoute d'une oreille distraite. L'abandon et le pillage des bâtiments le touchent peu. Deux ans plus tard, pourtant, il décroche le poste d'inspecteur général des Monuments historiques. Une planque, pense-t-il. Er-

reur ! Général sans armée, Mérimée se retrouve à diriger un service dont il est l'unique employé ! Il doit, seul, recenser les châteaux, les églises, et faire l'inventaire des bibliothèques et des œuvres d'art. Voyager à travers tout le pays, dans des conditions de confort précaires, pour tenter de sauver ce qui peut l'être.

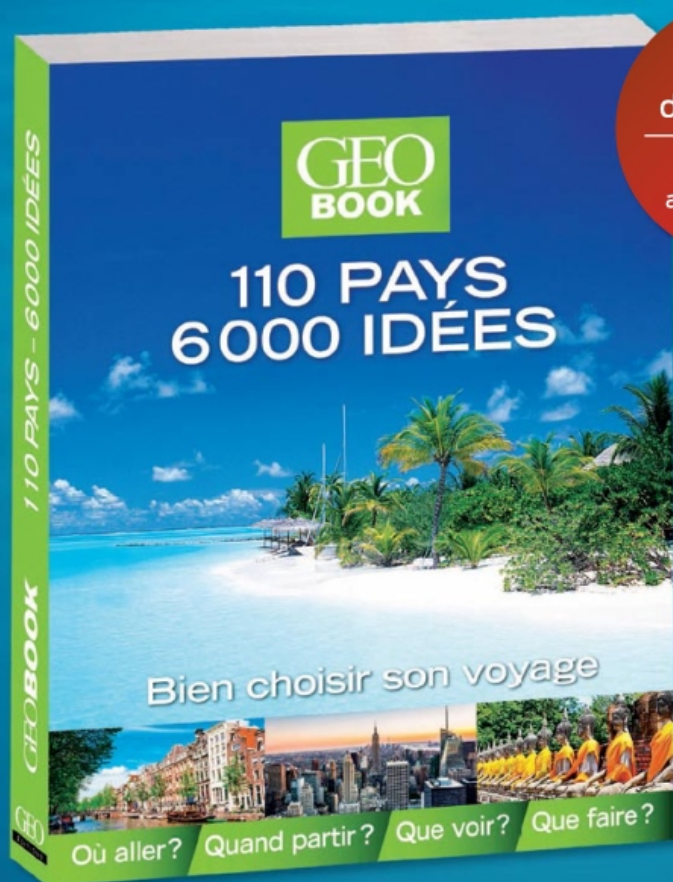
L'auteur de *Mateo Falcone* se met au travail avec passion. Dès 1834, il organise un réseau de correspondants et supervise les

premiers chantiers de restauration... On lui doit également la première circulaire protégeant les découvertes archéologiques. « On peut dire qu'il a mis en place l'administration des Monuments historiques et structuré le service », explique Olivier Dutailis, auteur de ce récit consacré aux tribulations de Prosper Mérimée. Il livre une fresque érudite et enlevée, qui vaut autant pour la précision historique que pour la richesse des anecdotes. Un régal. **c. g.**

Une aventure monumentale, d'Olivier Dutailis, éd. Albin Michel, 19,90 €.



Un maximum d'idées voyage à travers le monde !



-5%
de réduction

25€60
au lieu de 26€90

Ce **GEOBOOK** est le **guide d'avant-voyage** qui permet à chacun de choisir sa ou ses prochaines destinations en fonction de ses goûts et de ses envies.

Il répond de façon claire et attractive aux questions que tout le monde se pose au moment de choisir son lieu de séjour : **où et quand partir ? Que faire ? Que voir ?**

Pour chaque pays, retrouvez **des conseils pratiques** de GEO, un carnet de voyage, des tableaux de synthèse, des cartes et des photographies offrant un avant-goût du voyage !



Pour 5€ de plus seulement
recevez les jumelles du voyageur

Compactes, légères et faciles à utiliser. Idéales pour les randonnées, vous les glissez facilement dans votre sac. Réglage facile grâce à la molette centrale.
(valeur commerciale : 15€)

Format 18 x 24 cm, 432 pages

**POUR COMMANDER,
C'EST FACILE !**

@ Sur Internet, je tape : boutique.prismashop.fr/110pays



Je renvoie ce bon de commande dans une enveloppe **NON AFFRANCHIE** :
Prisma Media - Libre réponse 20267 - 62069 Arras cedex 9

Titre	Réf.	Qté	Prix	Total
GEOBOOK 110 pays 6000 idées	13188	25,60 €
J'ai commandé un GEOBOOK, pour 5€ de plus je reçois ma paire de jumelles	VO1E052		5€ au lieu de 15€
Participation aux frais d'envoi			4,90 €	
TOTAL				

Mes coordonnées :

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Date de naissance J J / M M / A A

Prénom*

Nom*

Adresse*

Ci-joint mon règlement :

☐ Par chèque à l'ordre de Prisma Media

☐ Par Carte Bancaire (Visa ou Mastercard)

N°

Date d'expiration M M / A A Cryptogramme

Signature :

GHI48V

Code postal*

Ville*

E-mail

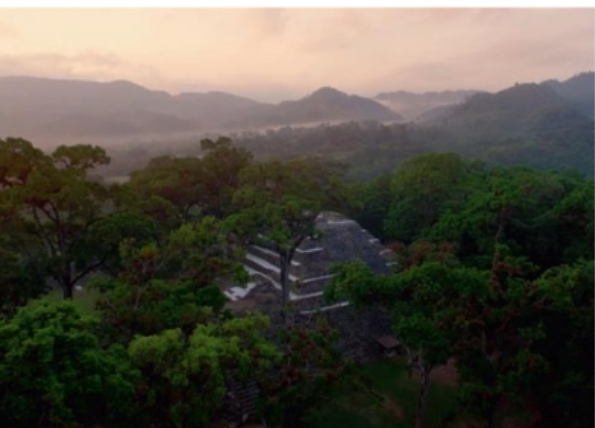
Tél.



☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media. ☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

*Obligatoire, à défaut votre commande ne pourra être traitée. Offre valable en France Métropolitaine jusqu'au 31/08/2016. Le tarif des jumelles à 5€ est valable uniquement pour l'achat d'au moins 1 GEOBOOK 110 pays 6000 idées. Possibilité d'acheter les jumelles seules au prix de 15€ sur boutique.prismashop.fr. Photos non contractuelles. Nous nous engageons à vous livrer dans un délai de 3 semaines, dans la limite des stocks disponibles. Si votre produit ne vous apporte pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 14 jours pour nous le retourner à vos frais, dans son emballage d'origine, et selon votre souhait, nous nous engageons à vous le remplacer ou à vous le rembourser. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique aux fins de traitement de votre commande, de fidélisation et de prospection commerciale. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe PRISMA MEDIA, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à ci@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers ou d'appeler au

0 811 23 23 23 Service 0,06 €/min + prix appel



Éditions ZED

A l'extrême nord du Guatemala, un édifice du site maya de Naachtun émerge à peine de la jungle.

Sans le goût de nos grands-pères pour le chewing-gum, Naachtun n'aurait peut-être jamais été découverte. C'est en effet en allant récolter le chicle, le latex issu du sapotillier, avec lequel on fabriquait la gomme à mâcher, que des indigènes sont tombés sur les vestiges de cette cité maya de l'âge classique (entre 200 et 900 ans après J.-C.) au fin fond de la forêt, à l'extrême nord du Guatemala.

Une première équipe d'archéologues s'est rendue sur place en

D V D

AU CŒUR D'UNE CITÉ MAYA DISPARUE

Ce documentaire suit une équipe de chercheurs au fin fond de la jungle guatémaltèque. Palpitant.

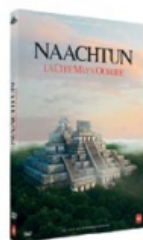
1922. Ils y ont découvert un site abandonné depuis mille ans. Par-tout, la nature avait repris ses droits. Les mousses et les fougères avaient englouti les édifices, les arbres avaient détruit les murs... Les temples, pyramides, palais, habitations des Mayas, ainsi que des dizaines de stèles disparaissaient sous l'épaisse végétation.

L'endroit est toujours difficile d'accès (les pistes qui y conduisent ne sont praticables que trois mois par an). Durant quatre-vingts ans, aucune expédition sérieuse n'a donc exploré le site. Jusqu'à ce qu'une équipe de chercheurs décide

de relever le défi de Naachtun. Ils sont archéologues, bien sûr, mais aussi biologistes, géographes, ethnologues... Ce sont leurs travaux que l'ont suivis dans ce documentaire qui mêle un parfum d'aventure aux études scientifiques les plus poussées.

Ensemble, ils tentent de comprendre pourquoi cette civilisation à son apogée a subitement disparu. Surpopulation ? Guerre ? Changement climatique ? Une partie du mystère sera levée à l'issue de leur mission. c. g.

Naachtun, la cité maya oubliée, de Stéphane Bégoïn, éd. ZED, 90 minutes, 16,99 €.



BEAU LIVRE

1936 : UNE ANNÉE SI MERVEILLEUSE ?

L'historien Michel Winock déconstruit le mythe d'un Front populaire sans nuages.

Accusé d'avoir ruiné la France et d'avoir conduit le pays à la défaite, Léon Blum fut jugé en 1942 à Riom. Pour sa défense, le principal artisan du Front populaire choisit une photo : celle d'un jeune couple sur un tandem, partant pour des vacances à l'été 1936. « Tout cela me donne le sentiment que j'avais malgré tout apporté une espèce d'embellie, d'éclaircie dans des vies difficiles », déclara l'ancien pré-

sident du Conseil. Les ouvriers en grève, les usines occupées, l'union vacillante des gauches (déjà...) : c'est à travers les images que Michel Winock a, lui aussi, choisi de raconter la grande histoire du « Front pop' » dans un album plein de surprises. Comme ces ouvriers de la porte Clichy dansant entre eux, faute de cavalières, pour célébrer les accords Matignon. Ou ces affiches de contre-propagande des Républicains nationaux qui

s'insurgeaient contre la semaine de 40 heures. Restituant au plus près cette étape décisive de l'émancipation ouvrière, ce livre sait aussi en déconstruire les légendes : face à la crise économique, le souffle des réformes s'estompa vite, dès l'automne 1936. Et pour ne pas avoir vu que le danger se situait à l'extérieur, en Espagne ou en Allemagne, le « Front » ne parvint pas à atteindre son objectif premier : faire barrage au fascisme. F. G.

Le Front populaire expliqué en images, de Michel Winock, éd. du Seuil, 29 €.



Un hors-série pour les esprits curieux



Également disponible sur :

prismaSHOP

Télécharger dans
l'App Store

DISPONIBLE SUR
Google play

La curiosité en continu sur www.caminteresse.fr

OFFRE
ÉVÉNEMENT

PROFITEZ DE NOTRE



1 an - 6 numéros

**TOUS LES DEUX MOIS RETROUVEZ
UNE FRESQUE COMPLÈTE D'UN GRAND MOMENT DE NOTRE HISTOIRE !**

Connaître le passé pour mieux comprendre le présent, GEO Histoire vous invite à revisiter l'histoire avec l'excellence journalistique de GEO.

Photos d'époque, récits inédits, documents d'archives exclusifs, entretiens avec de grands personnages... Plongez au cœur des sujets et **découvrez l'intensité de notre histoire.**

BÉNÉFICIEZ DES **AVANTAGES** DE L'OFFRE FIDÉLITÉ 2 ANS



Pour vous : **6 mois d'abonnement offerts** et **5€ de réduction** supplémentaires.



Vous êtes certain de ne rater aucun numéro de votre magazine préféré.



Le tarif de votre abonnement est **garanti sans hausse** durant 2 ans !



Vous faites partie du club des abonnés et vous recevez des **offres exclusives** pour compléter votre collection de produits GEO.



L'abonnement, c'est aussi sur www.prismashop.geo.fr/histoire

OFFRE 2 ANS !

Dans chaque numéro de GEO Histoire, retrouvez les rubriques phares :



PANORAMA

Les moments forts en images, les documents inédits pour vous permettre de plonger au cœur du sujet et mieux cerner son intensité.

ENTRETIEN

Entretien avec un grand historien expert du sujet traité qui vous en donne sa lecture et vous permet une meilleure compréhension.




PÉDAGOGIE

Toutes les clés réunies dans un cahier pédagogique sous forme de chronologies, portraits, cartes, lexiques...



ET AUSSI : des récits, des analyses, des témoignages, des documents pour vous aider à mieux appréhender les sujets traités.



Si vous lisez la version numérique de GEO Histoire, cliquez ici ! 

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO HISTOIRE - Libre réponse 10005 Service abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

1 JE CHOISIS MA FORMULE D'ABONNEMENT

☒ **OUI**, je m'abonne à GEO Histoire.

☐ OFFRE FIDÉLITÉ

56€90 au lieu de 82€90 pour 2 ans soit 12 numéros.

Je choisis mon mode de règlement ci-dessous.

6 MOIS OFFERTS + 5€ de réduction immédiate !

☐ OFFRE "ESSENTIEL" **29€90** au lieu de 41€90 pour 1 an soit 6 numéros.

Je choisis mon mode de règlement ci-dessous.

2 JE RENSEIGNE MES COORDONNÉES (obligatoire**)

☐ Mme ☐ M

GH28D

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Code Postal : _____

Ville : _____

MERCI DE M'INFORMER DE LA DATE DE DÉBUT ET DE FIN DE MON ABONNEMENT

Tél. _____

E-mail _____

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media.

☐ Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

3 JE RÈGLE MON ABONNEMENT

☐ Chèque bancaire à l'ordre de GEO Histoire

☐ Carte bancaire (Visa, Mastercard)

N° : _____

Date d'expiration : MM / AA _____

Cryptogramme : _____

Signature : _____

Si vous êtes à l'étranger et que vous souhaitez vous abonner :



Suisse Par téléphone : (0041) 22 860 84 00
Par mail : Prisma-suisse@edigroup.fr
Site internet : www.edigroup.ch/fr/5156-geo



Belgique Par téléphone : (0032) 70 233 304
Par mail : Prisma-belgique@edigroup.fr
Site internet : www.edigroup.be/5156-geo



Canada Par téléphone : 514 355-3333 ou 1 800 363-1310 (sans frais, service en français)
Par mail : expressmagSAC@is-dna.com
Site internet : www.expressmag.com

*Prix de vente au numéro. **A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Photos non contractuelles. Délai de livraison du premier numéro : 2 mois. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à ch@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant Informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.



REDACTION DE GEO HISTOIRE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45. Fax : 01 47 92 66 75.
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétariat : Corinne Barrozier (6061)

Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Costale (6073)

Directeur artistique : Pascal Comte (6068)

Chefs de service : Cyril Guinet (6055), Frédéric Granier (4576)

Premier secrétaire de rédaction : François Chauvin (6162)

Chef de service geo.fr et réseaux sociaux : Mathilde Saljougi (6089)
avec Claire Brossillon (6079) et Elodie Montré (cadreuse-monteuse)

Chef de studio : Daniel Musch (6173)

Première rédactrice graphiste : Béatrice Guiller (5943)

Service photo : Agnès Dessuant, chef de service (6021),

Christine Lavolette, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)
Cartographe-géographe : Emmanuel Vire (6110)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :

Jean-Jacques Allevi, Anne Dautré, Christelle Dedeant,
Laure Dubesset-Chatelain, Clément Imbert, Valérie Kubiak, Yoann
Labrousse-Sabin, Jean-Baptiste Michel, Léo Pajon, Volker Saux.
Secrétaire de rédaction : Valérie Malek. Rédacteurs graphistes :
Patricia Lavaquerie, Jean-François Pfeiffer et Sophie Tesson.
Rédactrice photo : Anne Doublet. Cartographe : Sophie Pauchet.

Fabrication : Stéphane Roussies (6340),

Gauthier Cousergue (4784), Anne-Kathrin Fischer (6286).

Magazine édité par

PM PRISMA MEDIA

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex.
Société en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée
de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication
GmbH. Les principaux associés sont Média
Communication S.A.S. et Gruner und Jahr Communication GmbH.

Directeur de la publication et éditeur : Rolf Heinz

Directrice marketing : Julie Le Floch

Chef de groupe : Hélène Cohn

(Pour joindre directement votre correspondant,
composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directeur exécutif de Prisma Pub : Philipp Schmidt (5188).

Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450).

Directrice commerciale (opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749).

Directeur de publicité : Arnaud Maillard.

Responsables de clientèle : Evelynne Allain Tholy (6424),

Laetitia Barrau (69 80), Sabine Zimmermann (6469).

Directrice de publicité, secteur automobile et luxe :

Dominique Bellanger (4528)

Responsable back office : Katell Bideau (6562).

Responsable exécution : Rachel Eyang (4639).

Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (64 50).

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338).

Directeur marketing client : Laurent Grolée (6025).

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471).

Directrice des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétaire (5674).

Directrice marketing opérationnel et études diffusion :

Béatrice Vannière (5342).

Photogravure et impression : MOHN Media Mohndruck GmbH,
Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh, Allemagne.

© Prisma Média 2016. Dépôt légal : juillet 2016.

Diffusion Prestalis - ISSN : 1956-7855. Création : janvier 2012.

Numéro de Commission paritaire : 0913 K 83550.



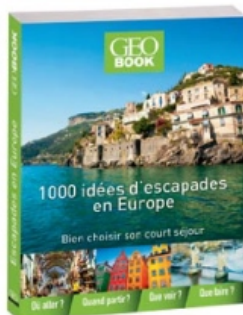
GUIDE

À LA DÉCOUVERTE DES MILLE FACETTES DE L'EUROPE

Gôûter à la magie des nuits blanches de Saint-Pétersbourg, explorer la beauté sauvage des fjords norvégiens, succomber au charme méditerranéen de la côte dalmate, s'offrir une journée de shopping à Londres ou flâner dans les champs de tulipes autour d'Amsterdam...

A quelques heures de train ou d'avion, l'Europe offre une multitude de possibilités pour des escapades dépayssantes. Profitez de l'expertise GEO pour choisir votre prochain voyage parmi 1 000 idées de courts séjours.

Des capitales incontournables aux destinations plus insolites, ce guide pratique permet à chacun de faire son choix en fonction de ses goûts, de ses activités préférées ou du temps qu'il dispose. La rubrique «Carnet de



voyage» vous donne les clés pour organiser votre séjour : la meilleure période pour partir, les démarches à entreprendre avant le départ ou le budget à prévoir.

Désormais, les GEO Book sont parrainés par Raphaël de Casablanca, voyageur, réalisateur et présentateur d'Echappées Belles sur

France 5. Une collection qui lui est devenue indispensable. «Ces guides sont des beaux livres que je m'empresse de consulter pour revivre mes anciens voyages ou préparer les nouveaux, explique-t-il. Le plus dur n'est pas de partir, mais de bien choisir, et les feuilleter, c'est déjà voyager...»

1 000 idées d'escapades en Europe, coll. GEO Book, éd. Prisma/GEO, 22,95 €. Disponible en librairie. Dans la même collection, découvrez **1 000 idées de voyages en Asie-Océanie**.

BEAU LIVRE

L'art du bon clic

Al'ère du tout numérique, l'image est partout... et pourtant, combien de photos ratées ou quelconques ? Que l'on soit débutant ou confirmé, cet ouvrage pratique s'adresse à ceux qui souhaitent réussir leurs photos en journée, la nuit, en mouvement... ou même sous l'eau ! Véritable cours de photographie, il rassemble les conseils techniques et les méthodes pour réaliser ses clichés comme un professionnel. Treize photographes de renom dont Annie Griffiths, Michael Nichols et Steve McCurry y dévoilent même leur savoir-faire.

Toute la photo, éd. Prisma, 23,90 €. Disponible en librairie.

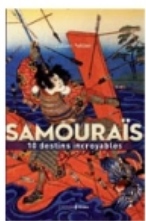
ESSAI

Samourais de légende

D'entre toutes les fleurs, la fleur du cerisier ; d'entre tous les hommes, le guerrier. Le poème japonais qui ouvre ce livre donne le ton : vous pénétrez dans l'histoire des samourais, émaillée de hauts faits d'armes et de destins glorieux et tragiques. Du seigneur de guerre impitoyable au rônin, du fier combattant adepte du seppuku à la célèbre Tomoe, redoutable guerrière à la beauté troublante, voici dix personnages de légende. Leurs vies ont donné lieu à d'innom-

brables estampes, œuvres littéraires ou cinématographiques. L'auteur, Julien Pel-tier, en restitue tout le romanesque.

Samourais, dix destins incroyables, éd. Prisma, 17,95 €. Disponible en librairie.



Dans **Capital** ce mois-ci

CES INVENTIONS VONT BOULEVERSER NOTRE QUOTIDIEN



Transports, alimentation, santé, énergies... l'accélération de l'innovation technologique touche presque tous les domaines. **Jusqu'à quel point cela va-t-il impacter le quotidien des Français ?** Robotique, biotechnologie, intelligence artificielle, Capital s'est rendu au cœur des laboratoires pour recenser ce qui nous attend. **Capital enquête et c'est bon pour vous !**

CAPITAL LE PLAISIR DE COMPRENDRE L'ÉCONOMIE

CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET SUR TABLETTE

prismaSHOP

Télécharger dans
l'App Store

capital.fr



#VWetMoi



Posté par Frédéric L. le 15 juin 2016

Plus que nos voitures, vos histoires.

Partagez-les avec #VWetMoi ou sur VWetMoi.fr

Votre histoire deviendra peut-être notre prochaine publicité.

Volkswagen recommande **Castrol EDGE Professional**. - Volkswagen Group France - s.a. - R.C.S. Soissons B 602 025 538



Volkswagen